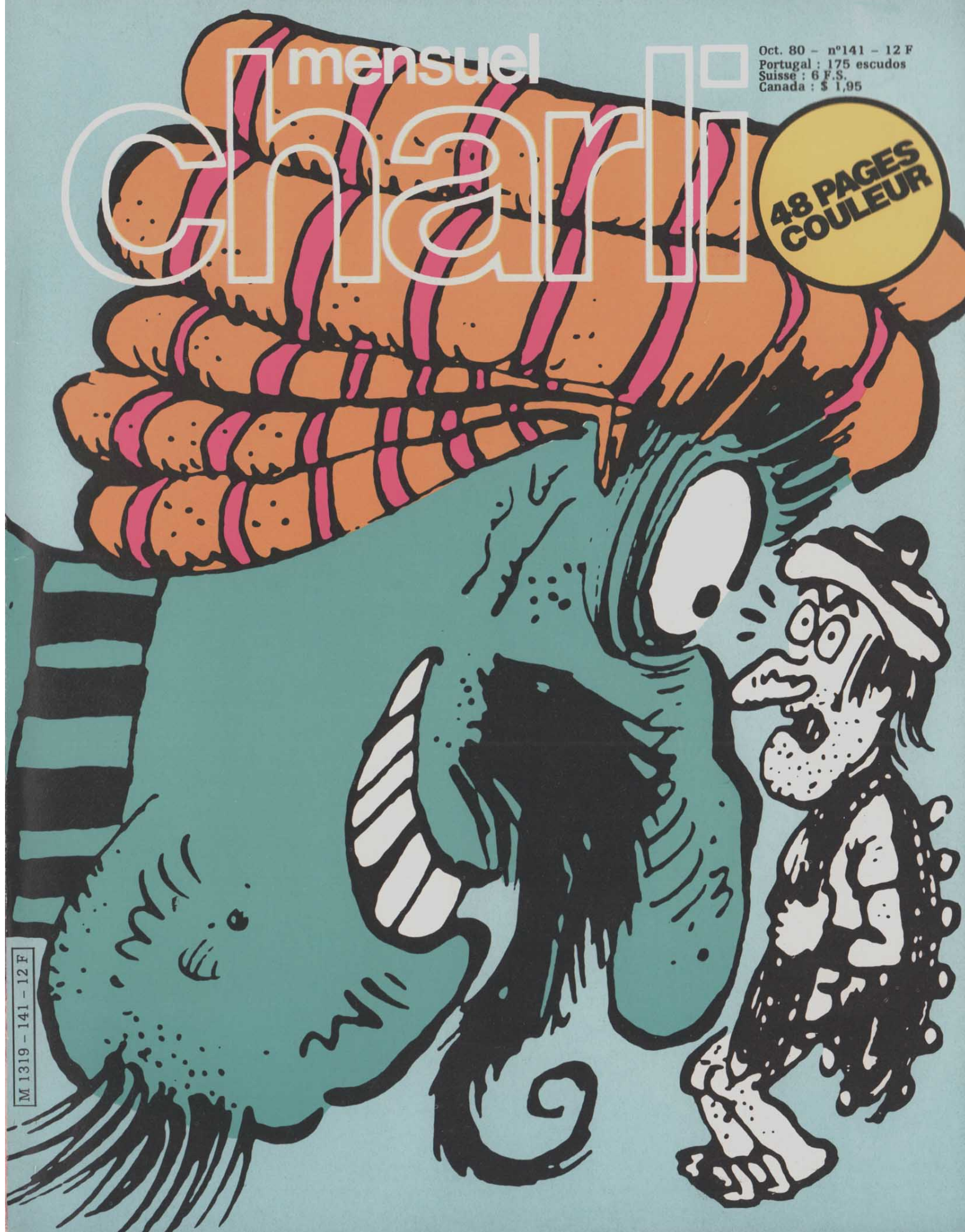


mensuel

Charli

Oct. 80 - n°141 - 12 F
Portugal : 175 escudos
Suisse : 6 F.S.
Canada : \$ 1,95

48 PAGES
COULEUR

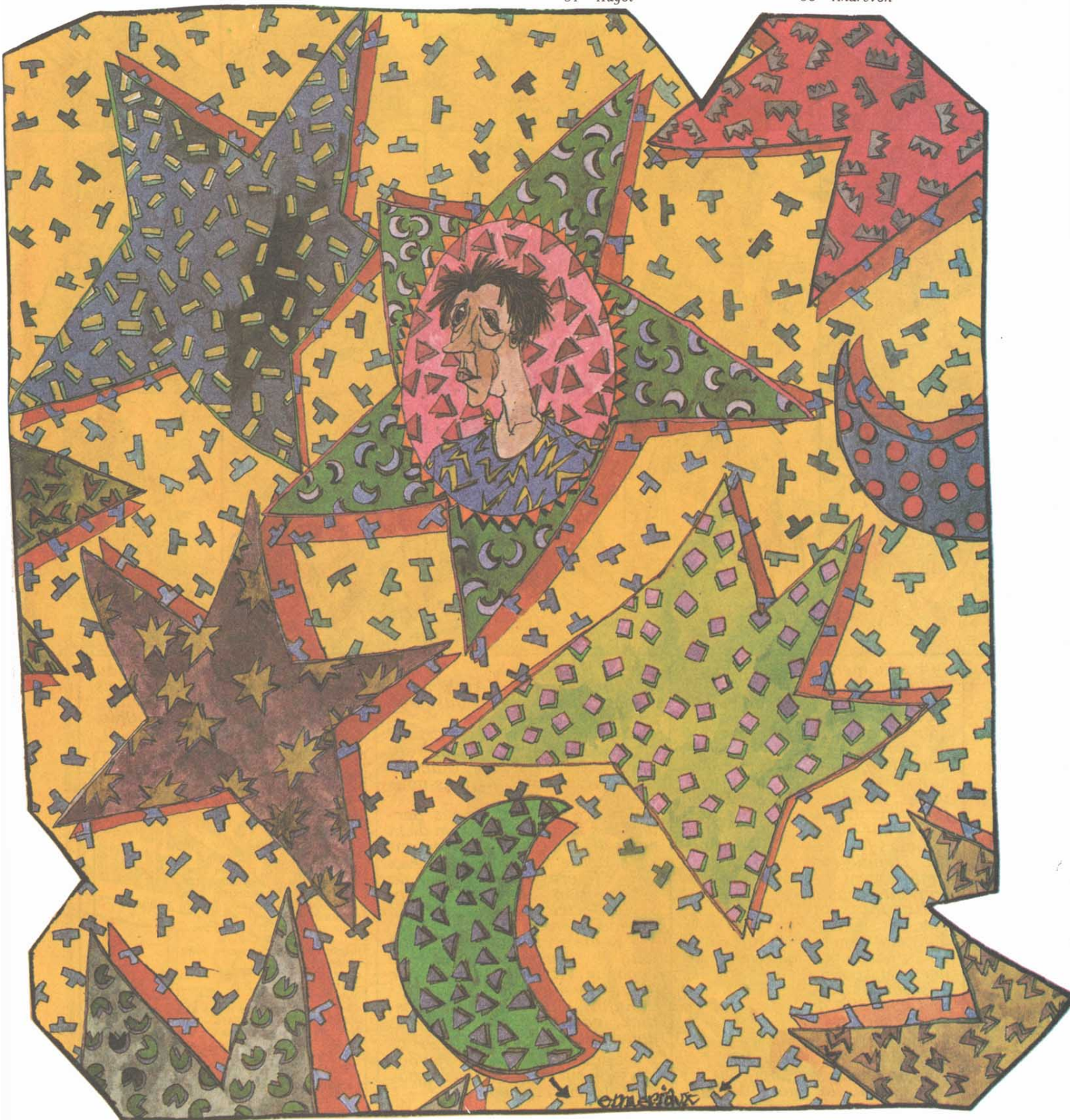




PALL MALL: 20 cigarettes filtre et sans filtre.

3 Mériaux
 5 Cabu
 6 QUICKETTE ET FLUPKETTE
 8 MADIE FEE DU LOGIS
 10 Golo-Frank
 12 CONTE DE CHARLIE
 14 Rousseau
 16 DICO S.F.
 17 PETITES CHOSES SUCREES
 19 ARDEUR
 28 Copi
 31 Hugot

33 ANDY CAPP
 37 WILLIE'S HOLIDAYS
 53 Poussin
 58 Carali
 67 FEARLESS FOSDICK
 78 Autheman
 81 FOSDYKE SAGA
 84 POLARS
 88 LES PETITS MIQUETS
 90 WHAT'S UP DOC ?
 92 LES AUDIOPHILES
 93 ECRIT A LA MAIN
 96 Andrevon





« Charlie mensuel » est l'un des reflets d'une époque qui se cherche. Ce n'est pas un mal de n'être sûr de rien, de ne pas savoir de quoi demain sera fait, de se réfugier dans l'absurde, la chaleur humaine, le sommeil halluciné, le sexe sans érotisme, la dérision et le j'm'en foutisme. Le talent n'a jamais suffi pour gagner du fric ; il a toujours fallu, en plus, être malin. L'ennuyeux, c'est que ce sont souvent les malins sans talent qui gagnent le plus. Les mystiques sont aussi abrutis que les bigots, les amateurs aussi bornés que les professionnels ; les bonnes bandes dessinées aussi mauvaises que les pas bonnes parce qu'elles veulent trop dire de choses et n'en racontent pas assez.

Ce mois-ci, un numéro ni meilleur ni pire qu'un autre.

- Trois pages de Copi, qui fut la vedette, le mois dernier, d'un inoubliable roman-photo

dans « Hara-Kiri » ;

- Trois pages d'Autheman, toujours en progrès. Jusqu'où ira-t-il ?

- Un nouveau dessinateur suisse, Aloys, nous présente ses deux chéries libérées, Quickette et Flupkette. Méfions-nous d'elles.

- Rivoire et Carret nous parlent des films d'animation de la rentrée. Hélas, ils ne seront sans doute vus que par ceux qui s'intéressent au cinéma d'animation alors qu'ils devraient être vus par tout le monde.

- « Willie's Holidays », c'est tout le charme suranné de l'époque Victoria. Je sens que ça va revenir à la mode.

- Enfin, onze pages de Fossdick, par Al Capp. C'est pas nouveau, mais c'est rigolo.

C'est pas tout, bien sûr. Je vous laisse la surprise. Amusez-vous bien, la vie est courte.

W.

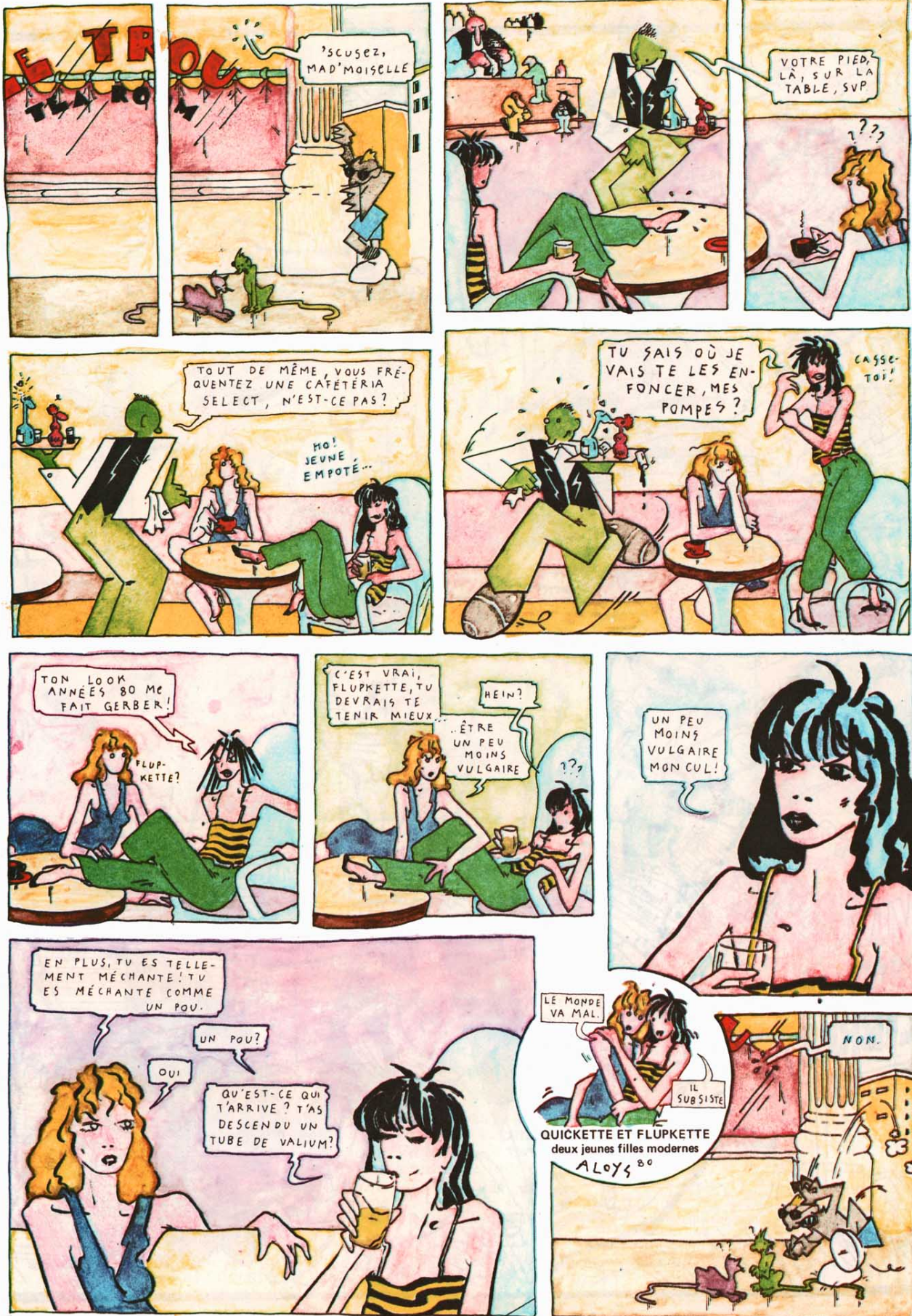
En relisant mon éditorial du mois dernier, je m'aperçois qu'à force de jouer les vieux cons, j'en suis devenu un. Chic, c'était le but de ma vie.

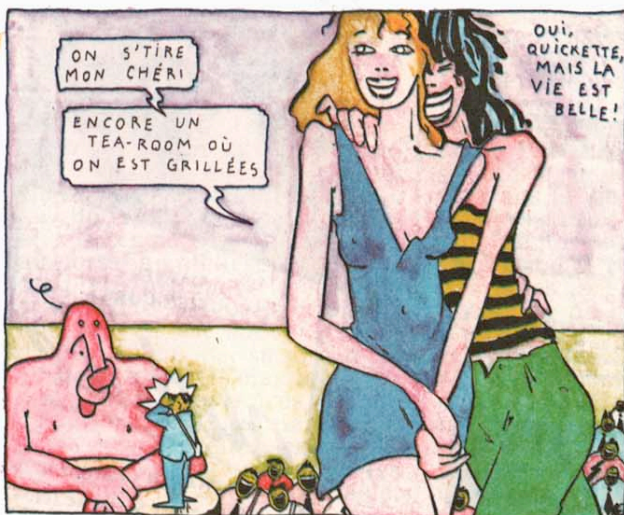
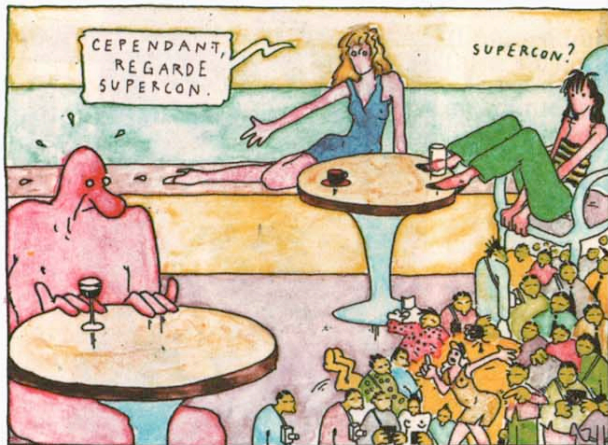
Directeur de la publication : Georges Bernier.
 Ange tutélaire : Cavanna.
 Rédacteur en chef : Wolinski.
 Bras droit : Blandine Jeanroy.
 Correctrice : Michelle Colibert.
 Espion : Willem.
 Editions du Square,
 S.a.r.l. capital de 250 000 F.
 Siège social : 10, rue des Trois-Portes,
 75005 Paris - Téléphone : 329.74.50.
 Abonnement 12 numéros : 120 F.
 Changement d'adresse : joindre 2,50 F
 en timbres.
 Abonnements : 375.96.60
 C.C.P. 16 458 77 C Paris.
 Dépôt légal : 4^e trimestre 1980.
 Imprimerie : I.G.E.
 Photocomposition : Presses Maubert.
 Distribution : N.M.P.P.
 Printed in Italy.
 Commission paritaire n° 61 425.
 Publicité : Régie Publiart.
 Sylviane Souccar, 27 rue Garnier.
 92200 Neuilly-sur-Seine.
 Tél. 747.11.65.
 Gestion : Thierry Souccar.



Camille-le-Camé
PAR CABU







POURQUOI PAS VOUS ?
 Depuis que je porte
 le Soutien-Gorge *Jeunesse*
 et la gaine **ANTINEA**



Je ne suis plus la même femme, mes robes et mes tailleurs me vont à merveille, ma ligne fait l'envie de toutes mes amies et j'éprouve une très agréable sensation de confort et de bien-être.

*

L'armature en matière textile du nouveau soutien-gorge **JEUNESSE** lui évite toute déformation et donne une poitrine haute.

Le nouveau tulle de la gaine **ANTINEA** réussit à concilier :
 Finesse - Nervosité - Solidité

La disposition brevetée de ses panneaux à élasticité contrariée lui assure une fixité absolue.

Avec ou sans bas
 la gaine **ANTINEA**
 est
 toujours à sa place

Ligne des Dépôts: Service 32 - PARIS - 28, Rue Lucroix

Lora
 parer sa nudité

Des centaines de milliers de femmes dans le monde entier préfèrent

le Slip **Lora**



Toujours imité
 jamais égalé

avec
 le bas

Lora

Production: LORA
 WILKINGEN (Suisse)

J'ai trouvé...
ELAN
biel



MADIE FÉE DU LOGIS



Pour
 les grands...
"PETIT-BATEAU"
 le "grand"
 du
 sous-vêtement

LA GRANDE MARQUE FRANÇAISE DE SOUS-VÊTEMENTS
"PETIT-BATEAU"

Monsieur se soucie de son élégance au point qu'il choisit lui-même ses sous-vêtements: il n'y a pas de hasard, la grande marque



A vous aussi
 ce sera
 votre gaine...

Fine et forte, la gaine

Figfort

(licence FIGFORT) permet tous les mouvements et demeure invisible sous la robe la plus ajustée.

Sa coupe vraiment nouvelle alliée à un procédé de montage supprimant les épaisseurs en font la gaine la plus souple et la plus légère, celle qui vous donnera une ligne parfaite en se faisant oublier.

7th DOMINE

1 2 3

La gaine REF. 1058 se fait en 3 hauteurs par taille. Il existe donc une gaine **Figfort** parfaitement adaptée à votre conformation.

GAINES
Figfort

★ tous les avantages
 du "sur mesures"
 au prix



GAINES
SOUTIEN-GORGE

audace

DOCUMENTATION GRATUITE N°259
 La Séauve sur Semène (H.-L.)

LE PORTE-JARRETELLES-ROI

DANS les savantes histoires du costume et autres ouvrages spécialisés, on évoque avec émotion la grande révolution du New Look de Christian Dior. Nous y reviendrons. Mais pour la petite dame qui a du mal à boucler son budget dans les années de pénurie de l'après-guerre, la vraie révolution, c'est le nylon, et principalement dans la lingerie intime. Slip et soutien-gorge sont maintenant proposés en nylon, et l'engouement pour tout ce qui vient d'Amérique fait le reste. (Le coton tient bon, pourtant, et représente encore 55 % des textiles utilisés dans l'habillement, pour 15 % aux synthétiques ; mais ces chiffres concernent l'habillement en général, pas seulement la lingerie.) L'autre révolution vient aussi des U.S.A. où, grâce au docteur Haas, le Tampax bouleverse les habitudes des Américaines. Voilà un homme qui a bien mérité de la cause des femmes (1) ! Les moins téméraires se contentent des serviettes périodiques à jeter, qui font elles aussi un bond spectaculaire sur le marché européen.

La vulgarisation des matières synthétiques accompagne l'essor du prêt-à-porter et la multiplication des points de vente. Les grands corsetiers, eux, continuent vaille que vaille une tradition classique dans les formes et les matières traditionnelles pour une clientèle peau-de-chagrin. Les coupes savantes en biais, les applications et les volants de Chantilly restent le domaine des boutiques de très grand luxe, comme Cadole. Les confectionneurs travaillent pour la masse et inondent le marché de petites culottes de nylon. La forme reste haute, mais résolument hermétique grâce à des élastiques à la taille et aux cuisses. Les très jeunes femmes se contentent d'une panoplie simplifiée, abandonnant les gaines-carcans, et limitent leur lingerie au soutien-gorge (lui aussi en nylon, et avec armatures), au slip (de plus en plus, on oublie le terme de « culotte »), et au porte-jarretelles. Ce dernier est placé nettement à la taille et descend assez bas sur les hanches. Il est souvent muni d'une plaque de satin sur le ventre et de côtés élastiques (finalement, il reste très proche d'une gaine minimale). La place des jarretelles semble définitive et ne connaît plus les errements du début du siècle.

Il faudra quelques années pour faire surgir le porte-jarretelles – le roi des années cinquante – en dentelle transparente, en nylon léger, porté à la pointe des hanches, sur le slip. Avec les bas, il constitue, selon le vocabulaire cher à Jacques Laurent, presque un « ensemble fermé » puisque la culotte n'a plus qu'une mince marge de manœuvre jusqu'au haut des bas. Les bas nylon se sont généralisés après la guerre et triomphent totalement des bas de soie ou de coton. Les plus en vogue sont bientôt les « sans couture », pourtant beaucoup plus chers. Les bas à couture reviennent à la fin de la décennie, tricotés en forme, avec des diminutions de talons en pointe et surtout de dramatiques coupures noires ! Les catalogues de vente par correspondance et les grands magasins proposent des parures complètes, mais aussi des petites culottes toutes seules, à des prix très abordables, qui en généralisent l'usage même dans les campagnes, sous l'influence des institutrices qui font du prosélytisme pour le slip et la brosse à dents. Quelques vieilles dames entêtées restent pourtant fidèles au pantalon fendu, dans les bourgades isolées. Le témoignage des médecins le confirme, et confirme aussi l'absence totale de sous-vêtements chez les manouches (je ne suis pas allée voir !).

Pendant ce temps, sur les sommets à l'air raréfié de la haute couture, Christian Dior dicte ses lois New Look, mais c'est Carven qui invente la guêpière pour accompagner ses robes du soir. Au début, c'était seulement un serre-taille qui s'arrêtait à la pointe des hanches. Peut-être plus encore que le porte-jarretelles, la guêpière a marqué une génération de couples. Rien de plus sexy et de plus aguichant que ce fourreau de dentelles et de baleines qui fait la taille si fine et les seins si pigeonnants. Ces merveilles, réservées aux tenues de soirée, enfantent bientôt des modèles similaires destinés à être portés dans la vie quotidienne, les « justaucorps » ou « combinés », plus faciles à porter mais plus correctifs. Le New Look impose des jupes larges et longues et une taille de guêpe : « Le port d'une gaine est indispensable, et il importe de corriger la ligne par des modèles qui couvrent depuis la poitrine jusqu'à l'attache des jambes. Traité dans une matière souple et élastique, soutenu ici et là par un baleinage léger, le justaucorps est

parfait pour mettre en place la poitrine, effacer l'estomac, sermer la taille sans la comprimer, sculpter la ligne en effaçant les bourrelets et les méplats. » (2) Les dames plus conservatrices (ou plus grosses) trouvent encore des modèles de gaines-amphores qui les prennent du bas des côtes jusqu'à mi-cuisses dans un carcan de baleines, de tulle élastique et de plastron aplatisseur en satin broché. Elles portent un slip sous cette gaine, ou choisissent la forme gaine-culotte, à patte amovible.

Mais la révolte gronde chez les jeunes générations, et les corsetiers craignent pour leurs recettes. Lorsqu'on consulte les magazines de l'époque, on est frappé par un détail : les mannequins qui prennent des mines en présentant des sous-vêtements ont l'âge et l'apparence des grands-mères d'aujourd'hui ! On cherche en vain des jeunes filles, ou même des filles jeunes. Il était temps de trouver autre chose pour ramener les jeunes clientes dans les magasins de lingerie ! On le sent bien en découvrant ce texte publicitaire pour une gaine-culotte de chez Boléro de 1957 : « C'est exactement ce qu'il faut pour les femmes qui travaillent ou qui font du sport. Même si vous ne la portez pas tous le temps, mettez-la quelques heures par jour si vous voulez avoir une silhouette jeune et élégante. Elle a toutes les qualités :

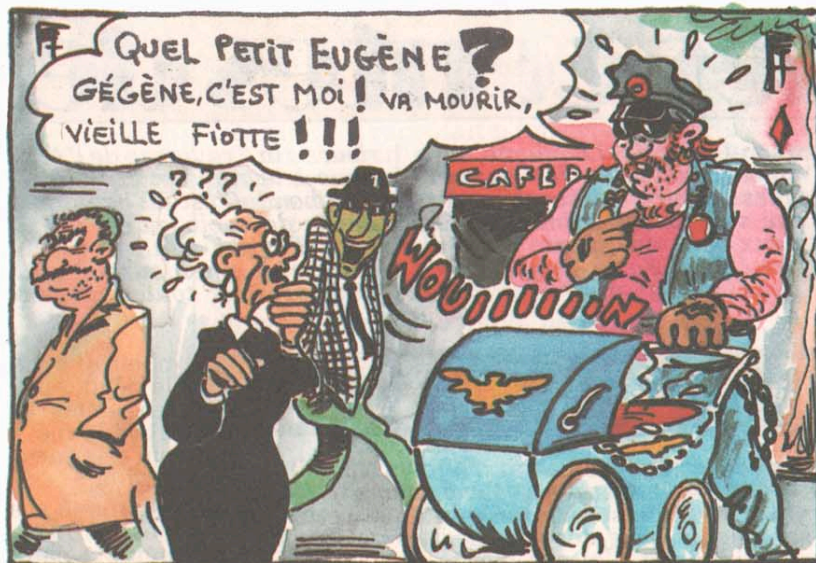
- elle possède une patte de propreté amovible,
- elle remplace le slip et le porte-jarretelles,
- elle ne peut remonter, même sans bas,
- elle est extrêmement solide,
- elle résiste à des centaines de lavages. »

Les fabricants rivalisent de fantaisie et de trouvailles alléchantes pour retenir leur clientèle. Une débauche de coloris vifs sont proposés, et les imprimés les plus fous. Le léopard ne détrône pas encore le semis de fleurettes, mais presque ! A la fin des années cinquante surgit le panty, allongement naturel de la gaine-culotte. Il allait faire des ravages, et ses abus furent spectaculaires. Il subsiste encore au rayon des fortes-en-cuisses, remède miracle, « remède-à-l'amour » surtout !

1) Le Tampax, inventé en 1936 aux U.S.A., n'est vendu en France qu'en 1951. Pourquoi les gentils soldats yankees ne distribuaient-ils pas des tampons périodiques avec le chocolat et le chewing-gum ?

2) Citation du « Corset de France », 1949.





les contes de charlie

Jean-François Laguionie, que connaissent bien les dynamiques Rivoire et Carret, œuvre dans le film d'animation. Ses deux bouquins, parus aux éditions Léon Faure, sont tirés de deux courts-métrages anté-

rieurs : la Traversée de l'Atlantique à la rame et la Ville et le vagabond. C'est du bouquin les Pucés de sable qu'est tirée la nouvelle qui suit. Il y en a comme ça une douzaine d'autres, presque toutes illustrées

par le maître, comme ici. La collection s'appelle Les enfants peuvent lire aussi.

Maintenant vous savez tout.

Andrevon

LE MONSTRE

Je suis en face de lui... Si j'avais pu choisir... Mais la serveuse (brusquement, je hais cette fille stupide) m'a indiqué cette place, sans doute pour des commodités de service. Je suis timide et n'ai pas insisté. Pourtant, en entrant dans la salle, j'ai ressenti la gêne qui régnait là et dont cet homme semblait l'objet...

Je profite d'avoir le menu devant le nez pour risquer un œil. Je ne l'ai pas encore regardé... Ses mains d'enfant, les doigts fins et agiles, la peau claire avec des petites taches brunes par endroits... Le corps est frêle sous un costume sombre... Au moment où il se tourne vers la fenêtre, je regarde son visage et ne peux m'empêcher de sursauter : sa tête est énorme ! Une tête imberbe et laiteuse d'un volume égal à la moitié de son corps... Masse de chair molle, posée en équilibre sur les épaules... Face lunaire. Les yeux sont globuleux et divergents, la bouche huileuse (ce petit morceau de salade collé au coin de la bouche !). Je suis surtout fasciné par la succession de mentons qui roulent et tressautent entre sa bouche et sa cravate... Le dernier d'entre eux, plus important que les autres, s'échappe de son col de chemise, retombe comme le jabot d'un oiseau et lui recouvre une partie de la poitrine... C'est bien ma veine : il cherche mon regard, il voudrait me parler et j'imagine déjà une sorte de gargouillis sortant de sa bouche... Je prends en hâte une feuille de papier dans ma serviette et j'y jette en vrac des mots sans suite afin de lui faire croire que je suis occupé... Avec un peu de chance, s'il a fini sa salade, on va lui apporter l'addition et il s'en ira... Mais il a l'air de faire traîner les choses... Je suis sûr qu'il va commander un dessert ! Ce doit être un habitué, il a un rond de serviette... Un représentant, lui aussi ? Non... impossible ! Plutôt un inapte. Le type même de l'inapte complet... Faire semblant d'écrire présente un autre avantage, celui de pouvoir l'observer plus aisément car il me fascine de plus en plus, comme fascine toujours la laideur...

Je l'imagine enfant, déjà victime à l'école maternelle, puis bon élève sérieux, mais toujours ridicule, puis les filles... Et les brimades du service militaire... J'examine ma gêne : elle est banale. Les autres se sont dispersés aux quatre coins de la salle, en proie sans doute au même sentiment. Ses mentons le font ressembler à un mollusque, à un personnage de films d'épouvante qui guette les petites filles pour les étrangler... Un Peter Lorre en mieux maquillé... Un roman policier est posé près de son assiette... Il doit vivre avec sa mère... Quel âge peut-il avoir ? Cinquante ans ? Son regard me cherche toujours, puis se pose sur ma page... Et ce regard brutalement me culpabilise. Un jour, en Bretagne j'ai voulu photogra-

phier une vieille mesure pittoresque, mais avant le déclic, une femme est apparue à la fenêtre et les volets claquèrent sèchement... Depuis j'ai abandonné la photographie. Très vite, j'ajoute en tête de mon gribouillage : « Ma chérie »... L'alibi !

L'homme soulève son verre toutes les dix secondes et boit une petite gorgée. Un autre tic lui agite la paupière droite... Tout à coup, un éclair de panique trouble son regard : la serveuse vient de lui apporter un petit-suisse, dans son étui de plastique. Je me souvenais nettement de l'avoir entendu commander une poire au sirop, d'une voix fluette. Il se retourne en ouvrant la bouche et puis renonce à signaler l'erreur. D'ailleurs, y a-t-il erreur ? Je surprends un regard (est-ce un effet de mon imagination ?) entre la serveuse et les deux messieurs, là-bas près de la porte. Extraire un petit-suisse de son étui est une opération délicate et je comprends son trouble. Il regarde autour de lui... Un couple d'amoureux discute à voix basse. Les autres sont derrière leur journal... Il prend le petit-suisse entre ses doigts et commence à le secouer au-dessus de son assiette. Si on secoue trop fort, le petit-suisse risque d'atterrir en dehors de l'assiette, peut-être même sur les genoux de son voisin d'en face... Aussi son geste est-il retenu, infime, et le petit-suisse se refuse à sortir. J'ai l'impression que toute la salle nous regarde ! Et nous voici les acteurs involontaires d'une sorte de guet-apens ! Cette pensée me rapproche un peu de cet homme et me le rend moins antipathique. Il continue de secouer son petit-suisse récalcitrant... Rien n'y fait et je le sens de plus en plus affolé.

Que va-t-il se passer ?

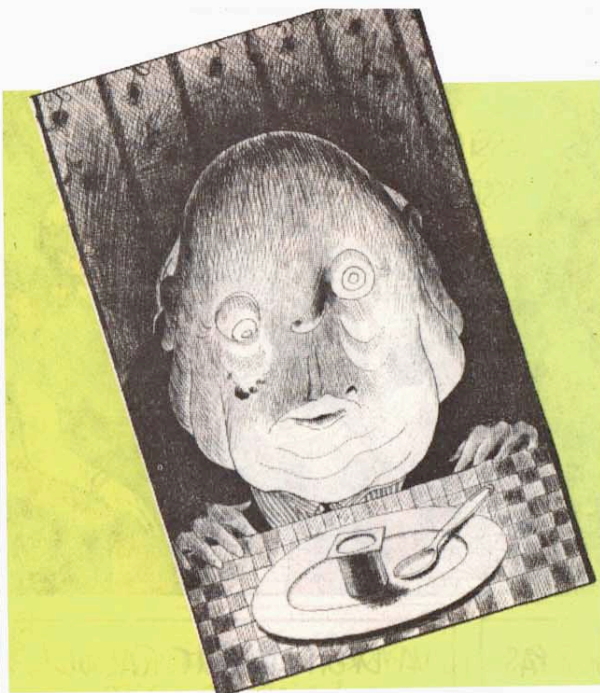
J'imagine plusieurs solutions mais pas la plus belle, celle, superbe, qui termine la scène : la serveuse revient près de lui et d'une voix claire :

– Alors, Monsieur... Ce petit-suisse ?

– Merci Mademoiselle... Je n'ai plus faim, merci.

Cela achève de me séduire. Je respire un bon coup, le regarde dans les yeux et lui souris... Son regard est encore plein d'angoisse... Je cherche vite le prétexte, n'importe quoi, le chien couché au pied du bar... Il n'en revient pas... Il en bégaye d'émotion et me donne presque l'envie de pleurer, à croire qu'on ne lui a pas adressé la parole depuis des années ! Et nous avons parlé toute la soirée... De tout, de rien, de l'Afrique, du temps qui passe, de la religion, de la peinture et des romans policiers. Ce n'était pas un extra-terrestre. Il me ressemblait étrangement, à la différence près de son étonnante culture. La richesse, la chaleur, la délicatesse de ses moindres propos ne cessaient de me surprendre.

C'était un ancien militaire, il n'était pas allé à l'école mais il avait parcouru le monde. Il était musicien également et avait entrepris de réper-



torier tous les orgues d'Europe. Dans chaque ville, il s'arrêtait plusieurs semaines pour étudier les églises et leur acoustique. Le passage d'une voiture le faisait sursauter et sa voix, lorsqu'il se passionnait, ressemblait, elle aussi, à un instrument, doux et vibrant.

Je n'osai lui avouer mon métier (représentant de commerce dans une maison d'édition) car il venait de me confier son horreur des livres : des lettres mortes, disait-il. Pour lui, seules existaient les émotions auditives, visuelles ou tactiles de la vie quotidienne. Il faisait une exception pour les romans policiers... J'étais sous le charme. Cette fois, tous les clients du restaurant avaient les yeux fixés sur nous. Mais nous étions loin de tout : décor et spectateurs s'étaient évaporés... Je me sentais, moi si farouche, pris d'une ivresse et je parlais, je parlais...

Vers minuit, nous nous sommes aperçus de notre passion commune pour les histoires fantastiques... Le restaurant était vide et l'idée nous prit de jouer à celui qui ferait peur à l'autre... Il était merveilleux ! Dans ce genre de jeu, les gens vous écoutent d'une oreille distraite, en songeant déjà à la prochaine histoire qu'ils vont vous conter - Mais lui, non - Il s'abandonnait, ouvrait de grands yeux d'enfant attentif, se laissait conduire. L'histoire terminée, il restait un moment silencieux, retournant avec plaisir dans sa mémoire le passage le plus effrayant...

La serveuse nous a apporté l'addition. Il fallait s'en aller. J'étais un peu fatigué et me serais bien couché, mais je ne voyais pas comment me séparer de mon compagnon. Il comprit tout à coup qu'il allait retrouver sa solitude et un flot de panique l'envahit à nouveau, comme devant son petit-suisse. Ses yeux globuleux se portèrent ici et là et ses mains reprirent leur léger tremblement... Je sentis le même désarroi. Alors, nous avons commandé de la bière et nous sommes montés dans ma chambre.

Notre jeu reprit et les histoires épouvantables se succédèrent, toutes plus effrayantes les unes que les autres...

- Et celle du jeune homme qui retrouve sa sœur jumelle mariée avec le bourreau, tu la connais ?
- Et celle de la tête qui rétrécissait ?

Il avait rapporté d'un voyage en Afrique un ré-

pertoire extraordinaire, mais la bière aidant, elles se mélangeaient un peu. De plus, après chaque histoire, une nouvelle angoisse le prenait... Celle du silence. Il se retournait alors vers la fenêtre entrouverte sur la nuit et il enchaînait très vite... Il racontait n'importe quoi, retombait sur une histoire déjà contée, s'en apercevait en cours de route, en variait la chute... Cette succession de choses horribles nous avait mis dans un état de nervosité tel que nous sursautions au moindre craquement du plancher.

J'étais à court d'imagination... Nous avions épuisé les histoires de fantômes, de cauchemars, de vampires et d'enfants perdus...

Quand on ne sait plus quoi inventer, on raconte des histoires vraies. Moins fantastiques, elles ont souvent le charme de leur authenticité... Il était bien trois heures du matin. Je commençai à raconter ce qui m'était arrivé il y a quelque temps. Cette histoire n'avait rien d'extraordinaire, et me laissait plutôt le souvenir d'une suite d'impressions désagréables.

C'était l'hiver, je roulais en voiture vers Limoges... Il était tard, entre trois et quatre heures du matin, et depuis cent kilomètres je n'avais pas croisé un seul véhicule. Je traversais des bourgs, des villages déserts. La radio était en panne et je me prenais à penser que j'étais le seul être humain sur la terre... Une brume épaisse noyait le plateau entre Brive et Figeac et je dus ralentir sur une portion de route à peu près rectiligne... C'est alors que j'aperçus, à quelques centaines de mètres, une tache claire... Une silhouette avançait lentement le long de la route, dans la même direction que moi, à plus de vingt kilomètres d'un village ! (je n'avais pas non plus rencontré de véhicule en panne).

En approchant, la silhouette se précisa dans les phares... Mais elle n'esquissa pas le moindre mouvement pour se retourner. Je crois, ce soir, que ce fut la raison de ma frayeur... Je m'interrompis pour boire, mais mon compagnon ne m'en laissa pas le temps. Il m'avait pris le bras et le serrait en murmurant : « Et alors... Et alors ? »

- « C'était une femme... Vêtue d'une cape, blanche dans la lumière... Je ralentis encore et l'angoisse me serra le ventre... Cette femme était la Mort, j'en étais sûr ! Comme j'étais sûr aussi d'être perdu si je voyais son visage... Un étrange sentiment me paralysait... J'aurais voulu détourner mon regard et appuyer brusquement sur l'accélérateur, mais j'en étais incapable... Un long moment, nous avons avancé l'un près de l'autre... Elle avait de longs cheveux, sans couleur, mais depuis que je roulais à sa hauteur mes phares avaient cessé de l'éclairer. Je ne distinguais plus qu'une tête inclinée vers le sol... Tout à coup le charme s'est rompu et, de nouveau, j'ai appuyé sur la pédale et je me suis enfoncé dans le refuge de la brume comme dans un oreiller... » Cette histoire était presque banale et ne contenait aucune horreur. J'allais m'en excuser auprès de mon compagnon lorsque je m'aperçus de sa pâleur. Je ne sais si elle provenait de l'addition de nos histoires ou bien de ma sincérité pour évoquer ce souvenir étrange (nous nous étions raconté des choses bien plus terrifiantes), mais son menton tremblait sur sa poitrine et ses yeux étaient pleins de larmes...

Je n'en menais pas large non plus... Au moment de dormir, ivres de bière, nous n'avons pas pu nous séparer et nous nous sommes couchés, l'un contre l'autre, dans mon lit étroit.

Jean-François Laguionie

SALON.







DAVIS (Phil) : Né aux USA en 1906, Phil Davis, ex-dessinateur industriel qui suivait aussi des cours aux Beaux-Arts à Washington, se lance en 1928 dans la publicité et l'illustration. Il rencontre en 1934 Lee Falk, alors rédacteur de shows radiophoniques, et les deux hommes décident de se lancer dans la B.D. Ils créent ensemble le personnage de Mandrake (voir ce nom, « Petit Dico de la S.F. » de septembre 1992), un magicien auquel Phil Davis, gentleman à petite moustache et aux cheveux crantés, donne ses propres traits. Commence alors une saga qui dure encore aujourd'hui, et que le King Feature Syndicate a distribué dans le monde entier.

En 1942, mobilisé, Phil Davis doit céder le crayon et la plume à sa femme Martha, qui restera son assistante lorsque Phil rentrera au foyer. Il meurt en décembre 1964. La bande est alors reprise par Fred Fredericks. Mais la décadence avait commencé bien avant, dès le tout début des années cinquante, ou même plus tôt... C'est que le magicien aristocratique au chapeau claqué et à la longue cape noire, accompagné de sa fiancée Narda, princesse orientale, et de Lothar, colosse noir parlant par onomatopées, est un personnage des années

trente. La fin de la guerre, la fin des illusions, mais aussi, sans doute, l'embourgeoisement de ses créateurs et une sorte de nivellement démocratique réduisent matière et manière à presque rien. Les folles aventures *Au pays des nains méchants*, dans *le Monde à X dimensions* ou *De l'autre côté de la lune* ont désormais lieu dans de tristes banlieues, la S.F. cède la place aux enquêtes policières, Narda n'est plus qu'une fade fiancée, Lothar un valet de couleur bien stylé.

Le dessin de Phil Davis suit le mouvement, ou le précède ; Mandrake s'empâte (comme son modèle ?), Narda devient une petite bourgeoise américaine en manteau mi-long, les décors se simplifient, les cases de rétrécissement, le trait devient filiforme, les hachures de jadis ne font plus d'ombre dans une bande aseptique comme du dentifrice. Que c'est dur, de vieillir ! En 1964, le Club des Bandes Dessinées, dirigé par l'ami Lacassin, a publié une fort bonne réédition des premières bandes de Davis et Falk qu'on trouvait avant-guerre en France dans *Robinson : Mandrake, roi de la magie*.

DAVIS (Jack) : Dessinateur US né en 1926, et qui eut son heure de gloire dans les années 1951 à 1956, dans les *Famous Funnies* de William



PETIT DICO DE LA S.F.

Gaines, ces magazines réservés à de courtes histoires macabres, comme *Tales from the Crypt*, *Two-Fisted Tales*, *Crime Suspense stories*, ou des histoires de guerre, du genre *Frontline Combat*. On peut citer, parmi les histoires célèbres qu'il illustra, *Viande avariée à moitié pardon-née* (on la trouve dans l'album « Horreur », chez William France), où un boucher récupère des cadavres pour les vendre à l'étal, sans parler de celle où l'on voit une partie de base-ball, pour laquelle les joueurs se servent des différentes parties du corps humain en guise de matériel !

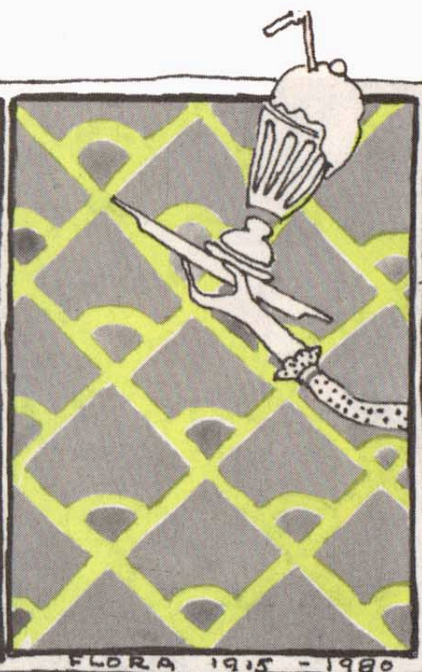
Jack Davis possède un style proche de la caricature, qui lui sert à bien situer les personnages issus des classes moyennes, fatots et bornés, apparaissant dans ses histoires toujours placées dans le décor banal de petites villes américaines tranquilles. Ses excès lui valurent les foudres de la censure lors de l'offensive vertueuse menée à partir de 1954 contre les comics, à la suite de la publication du mémorable ouvrage du docteur Wertham, *Seduction of the Innocent*, déjà cité à plusieurs reprises dans le Petit Dico. Il ne dessina plus guère par la suite que dans *Mad*, très à l'aise d'ailleurs dans les parodies du genre *Etes-vous dupes des communistes ?*, où il prouvait qu'en réalité le groupe le plus acharné à la perte des comics était précisément celui des vils communistes...

Aujourd'hui, Davis a complètement cessé de faire de la B.D., et il donne dans la publicité (couvertures de disques, affiches de films, etc.). Il a raison, ça paye mieux.

Andrevon



LE TOUR DU MONDE DES PETITES CHOSSES SUCRÉES



FLORA dort mal la nuit. Il fait trop noir, à la campagne. TROP de silence. Ou alors ce sont les papillons qui réveillent ses angoisses quand ils se cognent contre la moustiquaire. Elle descend à la cuisine et met du chocolat à fondre. Avec du lait et une pointe de cannelle. Elle remonte se coucher, une serviette mouillée nouée autour de la tête. Le matin, son arthrite la gêne pour faire les lits.

De son fauteuil, Dora la surveille. Depuis la mort du docteur, elles vivent à deux dans son cinq-pièces. Quand elles descendent à la ferme, l'été, Flora conduit. Cerisiers, abricotiers, pêcheurs, amandiers. Cassis le mardi au marché de Vaison et fromages de chèvre le vendredi à Carpentras. Au moment du raisin, en septembre, figues, poires et noix sont rangées dans le bas du buffet. Sur chaque étiquette de sirop, jus, coulis, compote et confitures, « La Bernarde », écrit en pattes de mouche. Les « stomachiques » sont rangés à part, avec l'eau-de-vie à la sauge.

Le soir, il y a les opéras à Aix, les chorégies à Orange. Selon le vent, elles entendent des bribes d'orchestre ou la voix étouffée de Montserrat Caballé. Dora préfère les opéras-bouffe à Carpentras (1). Après la *Périchole*, elles fêtent le centième anniversaire de la mort d'Offenbach dans les jardins de la sous-préfecture. Le ministre leur offre du champagne ; les autres, timides et gourmands, font le tour de la pièce montée. Dora n'en prend pas, son régime le lui interdit.

A Paris, pour recevoir, porce-

laines du docteur et entremets de Flora, qui note dans son cahier vert ce qu'elle a servi. Dora fait l'inventaire des librairies, bibliothèques et revues spécialisées, cochant les recettes qui l'intéressent ; Flora fait les courses. Quand les invités se mettent à table le dimanche, Dora leur parle de l'harmonie des mets et des fastes de Hangchow (2) à l'époque de Marco Polo. Un dimanche sur trois, Flora nettoie la collection de fossiles laissée par le père. Dora en profite pour inviter leur neveu au restaurant. Elle lui commande ce dont elle a envie puis l'interroge sur le goût et la consistance de chaque plat. De son index, il ramasse les miettes.

Sirocco/mistral/foehn. Les recettes épinglées s'envolent. Flora prend le Reboul, « la Cuisinière provençale ». Recette cochée n° 745 : Biscuit à la cuiller (Lengo de Cat). 500 g de sucre, 20 jaunes d'œufs, ajoutés deux par deux. Puis 500 g de farine et 20 blancs fouettés à la main. Elle dresse les biscuits sur des feuilles de papier, les saupoudre de sucre et les fait cuire à feu très doux. Elle s'assied pour la première fois de la journée. Epuisée. Il fait orageux mais il ne pleut jamais. La chaleur reste enfermée dans la maison.

Dora préfère déjeuner au mont Ventoux pour retrouver un peu de fraîcheur. Elle fait la liste des choses à prendre. Flora prépare les carottes, les œufs durs et les glaçons. Elle enveloppe le sorbet melon dans un journal pour le garder au frais. Parasol, paniers, vaisselle et serviettes sont empilés sur le

siège arrière de la voiture. Dans le coffre, la chaise-longue de Dora prend toute la place.

Flora aurait préféré un coin ombragé, plus bas, dans la forêt. Sa sœur éclate : « Plus on monte et plus il fait frais. Même un imbécile sait ça ! » Flora suit la route rocailleuse jusqu'à un endroit plat et aride. Elle installe Dora sur sa chaise longue, décharge la voiture et prépare le déjeuner. Dora exige son médicament. « Tu sais bien que je risque une crise. » Plus tard, Flora ramasse tout en silence pour ne pas réveiller sa sœur.

Elle ne peut pas s'allonger : sa serviette bleue est trop courte. Elle se lève doucement. Elle étouffe un cri d'horreur. Le mouvement est à peine perceptible tellement il est lent, mais Flora se souvient de la conversation chez l'épicière. Deux mille vipères lâchées par un laboratoire de la région sur le Ventoux. Histoires, lui avait dit le voisin. Elle la voit ramper le long de la chaise de Dora. Flora arrive à peine à hisser la grosse pierre. Elle vise la tête. Rien ne bouge.

Un dimanche sur trois, après le déjeuner, leur neveu conduit Dora à l'hôpital. Le regard de Flora est vide et inexpressif. Les médecins restent réservés ; on parle de traumatisme.

Dora n'a pas à se plaindre : Denise, la petite nièce, réussit parfaitement les biscuits à la cuiller.

Vivian Ostrovsky

1) Festival de Carpentras : du 15 juillet au 12 août. Moins prestigieux que ceux d'Aix, Orange et Vaison, mais bien plus sympa.

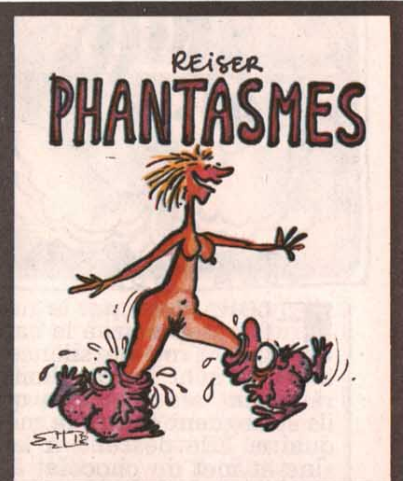
2) Hangchow : ville connue au XIII^e siècle pour la finesse de sa cuisine. On y trouvait de tout, même des fast food.



LISEZ LES LIVRES DES EDITIONS DU SQUARE



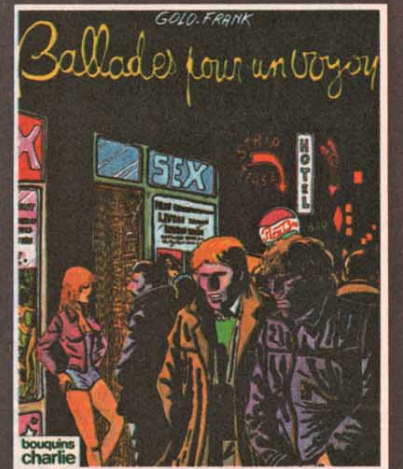
33 F



36 F



50 F



30 F

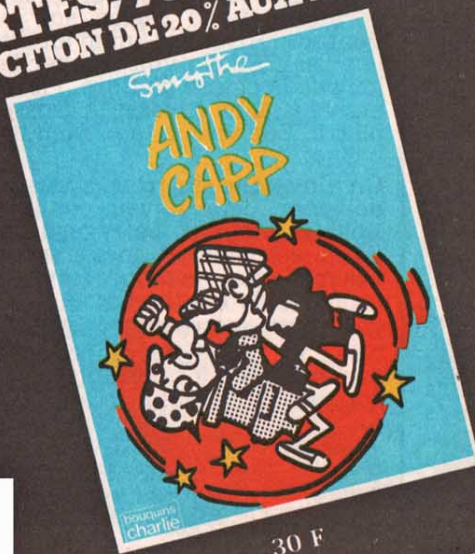


30 F



40 F

**EN VENTE PARTOUT
OU A COMMANDER AUX EDITIONS
DU SQUARE, 10 RUE DES TROIS-
PORTES, 75005 PARIS
REDUCTION DE 20% AUX ABONNES**



30 F

WARSCHAU 6

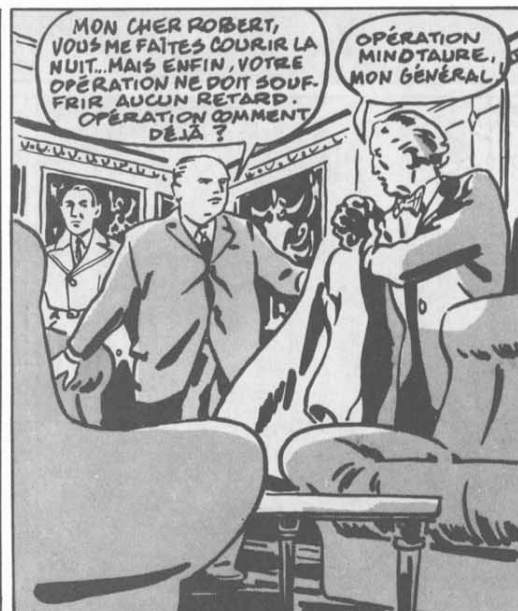
VARENNE

Résumé. — Ardeur, devenu M. Leroux, retrouve enfin Olson. Stupeur : ils ont le même visage ! Soudain, tout bascule. Olson — qui n'est pas Olson — est tué et Ardeur est presque enlevé par son curieux assassin.





POUR LE MOMENT IL RONGE SON FREIN. TOUTES SES DIVISIONS BLINDÉES ONT ÉTÉ DÉSINTÉGRÉES QUELQUE PART EN RUSSIE. COMMENT UN HOMME COMME DOGMAN PEUT-IL ENCORE FONCER ? MAIS JUSTEMENT, IL EXISTE ENCORE QUELQUES CHARS, QUELQUES BOMBES ... ET SCHENKE, LUI, EST EN TRAIN DE REGROUPEUR TOUT ÇA. OUI, IL EST GRAND TEMPS DE NEUTRALISER CET AVENTURIER, CE SINISTRE PÉKIN, ET DE LUI SOUFFLER TOUTE CETTE PANOPHIE.





PENDANT CE TEMPS, DANS LE BUREAU DE BOND, LE GÉNÉRAL EST DE PLUS EN PLUS EMBALLÉ PAR L'AUDACE ET L'INTELLIGENCE DU CHER ROBERT.





ÉTONNANT!...
C'EST KARTEN.
TOUT CRACHÉ.
APPROCHEZ,
APPROCHEZ.



OUI, AVEC UN UNIFORME
SUR LE DOS, C'ET HOMME
VA ABUSER SCHENKE
LUI-MÊME... BIEN JOUÉ,
MON CHER ROBERT.

UN CONCOURS
EXTRAORDINAIRE
DE CIRCONSTANCES,
MON GÉNÉRAL.
À PEINE UN PETIT
COUP DE POUCE DE
MA PART.



ET D'OÙ
SORT-IL ?

CE HOMME
EST CAPORAL.
IL A...



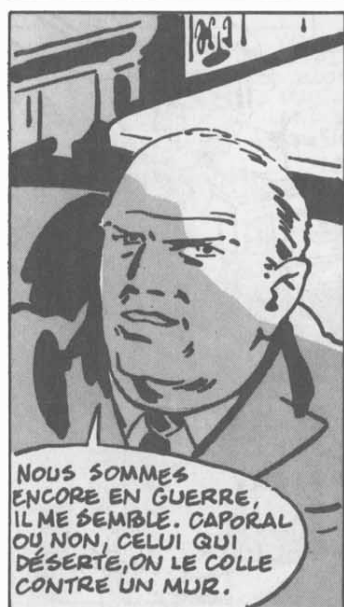
JE NE SUIS PAS
CAPORAL, J'ÉTAIS
NAVIGATEUR SUR
UN SUPER-FLAG.



SUR UN SUPER-FLAG!
ET VOUS VOUS TROUVEZ
À WARSCHAU!



VOUS ÊTES
DÉSERTEUR, SI
JE COMPRENS
BIEN.



NOUS SOMMES
ENCORE EN GUERRE,
IL ME SEMBLE. CAPORAL
OU NON, CELUI QUI
DÉSERTE, ON LE COLLE
CONTRE UN MUR.



EN ATTENDANT, VOUS ALLEZ
SERVIR LA BONNE CAUSE.
VOUS ALLEZ TUER SCHENKE
HERMAN SCHENKE,
LA PESTE NOIRE DE
WARSCHAU.



OUI, CAPORAL...
JE VEUX DIRE NAVIGATEUR...
NOUS ALLONS VOUS CONFIER
CETTE PÉRILLEUSE
MISSION.

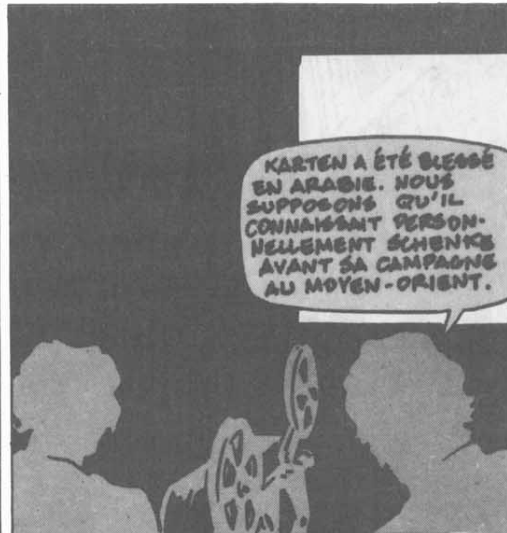






UNE AUTRE PRISE, REMARQUEZ LA MAIN DROITE DANS LA POCHE.

LE PETIT TRAPU C'EST LUGAR, SON CHAUFFEUR. LEURS RAPPORTS? SÛREMENT TRÈS HIERARCHIQUES, VU LA RÉSERVE DE KARTEN.



KARTEN A ÉTÉ BLESSÉ EN ARABIE. NOUS SUPPOSONS QU'IL CONNAÎT PERSONNELLEMENT SCHENKE AVANT SA CAMPAGNE AU MOYEN-ORIENT.



! AH! UNE AUTRE PERSONNE IMPORTANTE, IDA MAUZ.

J'AI...

QUOI DONC!... OUI, UNE BELLE FEMME PARMI TOUS CES GANGSTERS... ET LA MAÎTRESSE DE KARTEN POUR TOUT ARRANGER.



LA SEULE QUI PUISSE VOUS DEVINER DU PREMIER COUP. IL FAUDRA L'ÉVITER À TOUT PRIX.



MAIS NOUS AVONS TOUT PRÉVU. SI JAMAIS ELLE VOUS ÉPINGLE, DITES-LUI QUE NOUS LA TENONS.



UN GRAND-PÈRE JUIF. NOUS AVONS LES PREUVES, C'EST ASSEZ POUR SAUVER CETTE DIGNITAIRE SCHENKISTE.

DE NOUVEAU MORELL!... APPRÉCIEZ L'AISANCE DE KARTEN DEVANT LE FAUVE



ET SCHENKE?

OUI... C'EST LE GRAND ABSENT.





(à suivre)

sans arabe et sans télé

ALORS TU ME QUITTES
POUR UNE FEMME?



APRÈS DIX ANS DE
VRAI BONHEUR?



CHUT... JE REGARDE
LA TÉLÉ?



JE T'AI RENCONTRÉ
À BARBES PRESQUE
CLOCHARD...



JE T'AI PRÉ-
SENTÉ AU TOUT-
PARIS...



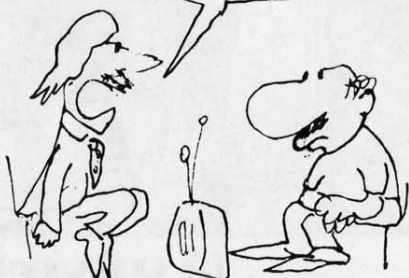
ET À PRÉSENT TU
ME QUITTES POUR
UNE FEMME?



J'AI ENVIE DE BAI-
SER AVEC UNE
FEMME.



ET MOI, QU'EST-CE
QUE JE SUIS?



UN
HOMME?



C'EST TOI QUI OSES
ME DIRE ÇA?



TU N'ES PAS UN HOM-
ME, MAIS TU ES VIEILLE.



SALAUD!



CHUT! JE REGAR-
DE LA TÉLÉ!



JE VIENS DE ME
FAIRE CHANGER
LES DENTS!



ET TU M'AS DIT
QUE J'ÉTAIS
BELLE!



TU ES BELLE, MAIS
TU ES VIEILLE.



SI JE ME FAISAI
POUSSER LES SEÏNS,
TU ME REVIE-
DRAIS?



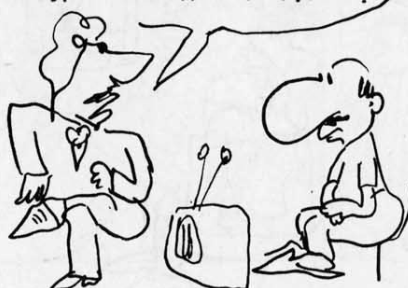
PEUT-
ÊTRE.



DÉCIDE-TOI
TOUT DE SUITE!



TU SAIS COMBIEN ÇA
COÛTE, LES PROTHÈSES
EN PARAFFINE?



PEUT-
ÊTRE!



EST-CE QUE JE
PEUX EMPORTER
LA TÉLÉ?



IL N'Y A PAS LA
TÉLÉ, CHEZ ELLE?



ET MOI, SANS
TÉLÉ?



JE REVIENDRAI
PASSER LES
WEEK-ENDS AVEC
TOI!



ET J'APPORTERAI
LA TÉLÉ!



ALORS TU M'AIMES
TOUJOURS UN
PEU...?



OUAIS!



SALUT,
ORLAND?



SANS ARABE
ET SANS TÉLÉ?

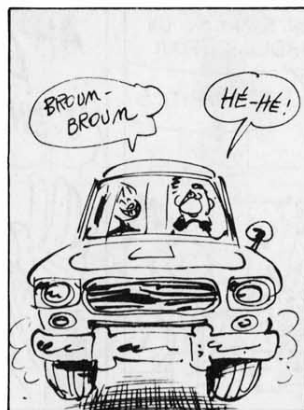
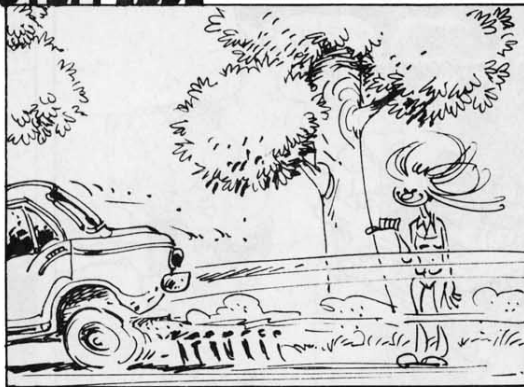


TANT PIS, JE M'ACHÈTE
UN CANARI!

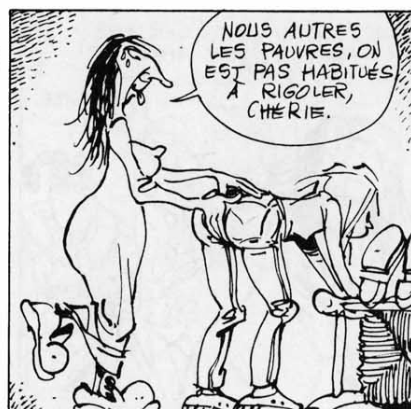
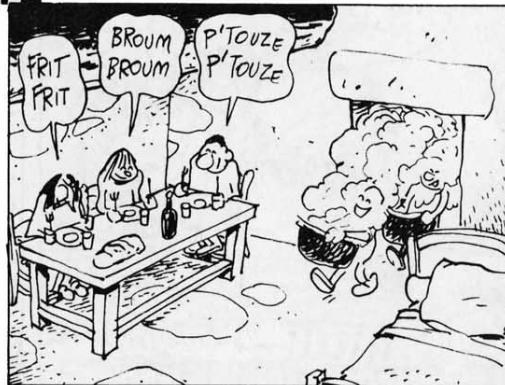


copi

NÉNETTE L'AUTO-STOPPEUSE

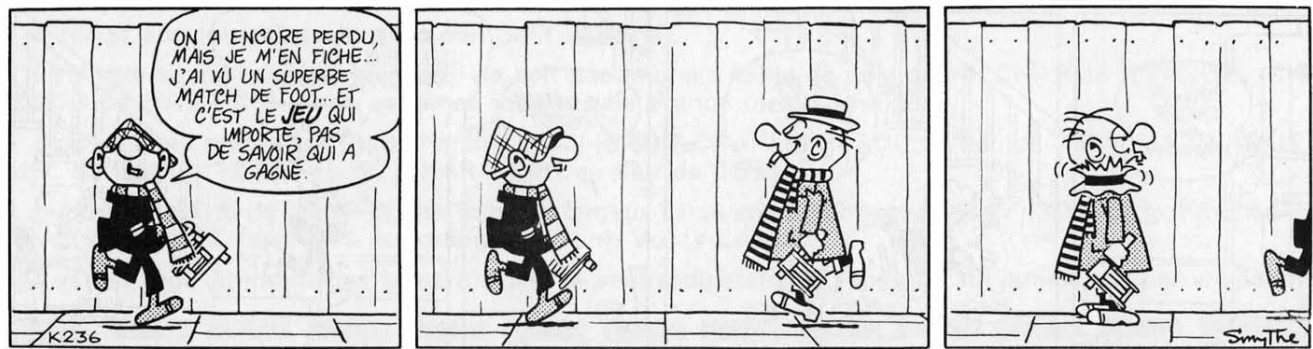


NÉNETTE LA RIGOLOTE



smythe

**ANDY
CAPP**







ABONNEZ-VOUS !

Un abonné des Éditions du Square est un **lecteur dorloté** :

- 1) Il reçoit son journal au lit avec son petit déjeuner.
- 2) Il ne rate aucun numéro, bien qu'il ne soit pas toujours facile de se procurer CHARLIE MENSUEL, CHARLIE HEBDO ou HARA-KIRI dans certaines localités de France ou à l'étranger.
- 3) Il paie quand même son journal moins cher ! (5,60 F CHARLIE HEBDO au lieu de 7 F – 10 F CHARLIE MENSUEL au lieu de 12 F – 12,50 F HARA-KIRI au lieu de 15 F).
- 4) Il a droit à 20 % de réduction sur tous les fameux livres des Éditions du Square (90 fameux titres édités à ce jour et plus de 20 fameuses nouveautés par an). Voir au verso.
- 5) Il reçoit régulièrement des bises d'Odile, le seul ordinateur en jupons à ne jamais tomber en panne

Bulletin d'abonnement

A découper et à envoyer aux Éditions du Square, 10, rue des Trois-Portes, 75005 Paris.

Je veux devenir un lecteur dorloté. Je m'abonne à :

HARA KIRI

- ☐ 1 an - 12 numéros **150 F**
☐ 6 mois - 6 numéros **75 F**

CHARLIE MENSUEL

- ☐ 1 an - 12 numéros **120 F**
☐ 6 mois - 6 numéros **65 F**

CHARLIE HEBDO

- ☐ 1 an - 52 numéros **290 F**
☐ 6 mois - 26 numéros **150 F**

Nom Prénom

Adresse complète

Paiement joint par chèque bancaire, C.C.P. 3 volets,
mandat-lettre ou T.U.P. à l'ordre des Éditions du Square.

Tarif étranger sur demande

COMMANDEZ DIRECTEMENT TOUS LES LIVRES DES ÉDITIONS DU SQUARE

**Vous complétez votre collection et enrichirez votre bibliothèque
d'ouvrages dont la plupart sont devenus introuvables.**

ATTENTION !

- **Port gratuit** pour toute commande égale ou supérieure à 150 F.
- **20 % de réduction** aux abonnés (voir au verso)

BON DE COMMANDE

Cocher la case devant chaque volume choisi ☐ :

SERIE BÊTE ET MECHANTE

- CABU**
- ☐ Le journal de Catherine 25 F
 - ☐ Le Grand Duduche en vacances 30 F
 - ☐ Mon Beauf 30 F
 - ☐ Catherine saute au paf 30 F
 - ☐ A bas toutes les armées 30 F
 - ☐ Les aventures de Madame Pompidou 30 F
 - ☐ La France des Beaufs 30 F

- AL CAPP**
- ☐ L'Il Abner 11 F

- CAVANNA**
- ☐ Le saviez-vous ? Tome 1 30 F
 - ☐ Le saviez-vous ? Tome 2 30 F
 - ☐ Et le singe devint con 30 F
 - ☐ Où s'arrêtera-t-il ? 20 F
 - ☐ Les aventures de Dieu 30 F
 - ☐ Les aventures du Petit Jésus 20 F
 - ☐ Les aventures de Napoléon 25 F

- PROFESSEUR CHORON**
- ☐ Les jeux de con 30 F
 - ☐ Les fiches bricolage 30 F

- COPI**
- ☐ Le dernier salon où l'on cause 11 F
 - ☐ Et moi, pourquoi j'ai pas une banane ? 30 F
 - ☐ Du côté des violés 30 F

- DELFEIL DE TON**
- ☐ On peut cogner, chef ? 8 F

- GÉBÉ**
- ☐ Il est fou 30 F
 - ☐ Il est trop intellectuel 30 F
 - ☐ Reportages 10 F
 - ☐ 17 romans photos 17 F
 - ☐ Une plume pour Clovis 30 F
 - ☐ Qu'est-ce que je fous là ? 30 F
 - ☐ Cracher dans l'eau ça fait plus de ronds 20 F

- ☐ L'an 01 30 F

- PICHON**
- ☐ Qui n'a pas ses petits soucis ? 40 F

- REISER**
- ☐ La vie au grand air 30 F
 - ☐ On vit une époque formidable ! 30 F
 - ☐ Mon papa 30 F
 - ☐ La vie des bêtes 30 F
 - ☐ Ils sont moches 30 F

- SOULAS**
- ☐ Faut-il vous l'envelopper ? 11 F

- WILLEM**
- ☐ Terreur aveugle 30 F
 - ☐ Les aventures de Tom Blanc 11 F
 - ☐ Drame de famille 11 F
 - ☐ Jack l'éventreur en vacances 15 F
 - ☐ La crise illustrée 18 F
 - ☐ Taisez-vous l'ennemi écoute 25 F
 - ☐ Romances et mélodrames 20 F
 - ☐ Dick Talon heureux comme un con 30 F

- WOLINSKI**
- ☐ On ne connaît pas notre bonheur 30 F
 - ☐ Il ne faut pas rêver 30 F
 - ☐ C'est pas normal 30 F
 - ☐ Giscard n'est pas drôle 30 F
 - ☐ Cactus Joe 20 F
 - ☐ C'est dur d'être patron 30 F
 - ☐ La vie compliquée de Georges le tueur 30 F

- XEXES**
- ☐ Si la Sainte Vierge en avait 15 F

BOUQUINS CHARLIE

- AUTHEMAN**
- ☐ Escalade à Nacaro 30 F

- BARBIER**
- ☐ Lycaons 45 F

- BUZZELLI**
- ☐ Zil Zelub 30 F

- CREPAX**
- ☐ La loi de la pesanteur 30 F

- GIBRAT-BERROYER**
- ☐ Dossier Goudard 30 F

- MUNOZ ET SAMPAYO**
- ☐ Alack Sinner 30 F

- GOLO - FRANK**
- ☐ Ballades pour un voyou 30 F

- HUGOT**
- ☐ Tous en scène 30 F
 - ☐ Le docteur est malpoli 30 F

- KURTZMAN**
- ☐ C'est la jungle 30 F

- PICHARD ET ANDREVON**
- ☐ Ceux-là n° 1 30 F
 - ☐ Ceux-là n° 2 30 F

- PICHARD-FARALDO**
- ☐ Les manufacturées 45 F

- ROUSSEAU**
- ☐ La valse sanglante 35 F

- SMYTHE**
- ☐ Andy Capp n° 1 30 F
 - ☐ Andy Capp n° 2 30 F

- VARENNE**
- ☐ Ardeur 30 F

COLLECTION B.D.

- TARDI - MANCHETTE**
- ☐ Griffu 30 F

- DIMITRI**
- ☐ Le Goulag n° 1 30 F
 - ☐ Le Goulag n° 2 30 F

- SCHLINGO**
- ☐ Gaspation 35 F

- WOLINSKI - CHESTER HIMES**
- ☐ La Reine des pommes 30 F

- HUBERT-IMBART**
- ☐ Le polar de renard 30 F

OUVRAGES SUPER LUXE

Voir encart

HORS SÉRIE

- REISER**
- ☐ Vive les femmes 30 F
 - ☐ Vive les vacances 30 F
 - ☐ Phantasmes 36 F

- WOLINSKI**
- ☐ Mon corps est à elles 30 F
 - ☐ A bas l'amour copain 33 F

- CARALI**
- ☐ L'amalgame 40 F
 - ☐ Docteur Tut-Tut 25 F

- KANE - GOULART**
- ☐ Star Hawks 20 F

- TACHAN**
- ☐ Chansons illustrées 50 F

- ☐ Je suis abonné à l'une des publications des éditions du Square et j'applique ma réduction de 20 %. Voici ma dernière étiquette adresse.
- ☐ Je ne suis pas abonné.

NOM ET PRÉNOM

ADRESSE COMPLÈTE

Paiement joint par chèque bancaire, CCP trois volets, mandat lettre ou T.U.P. à l'ordre des éditions du Square.

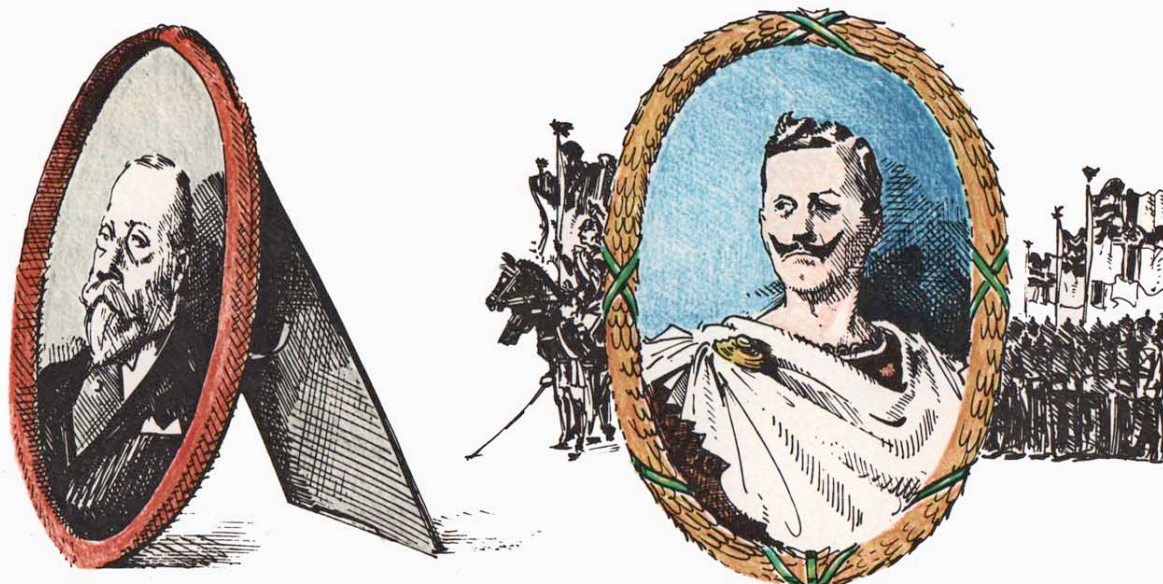
* Si votre commande est inférieure à 150 F, merci de rajouter 3 F par livre commandé pour participation aux frais de port.

Envoyez ce bon de commande, avec votre paiement, à l'adresse suivante :
ÉDITIONS DU SQUARE, 10 RUE DES TROIS PORTES - 75005 PARIS

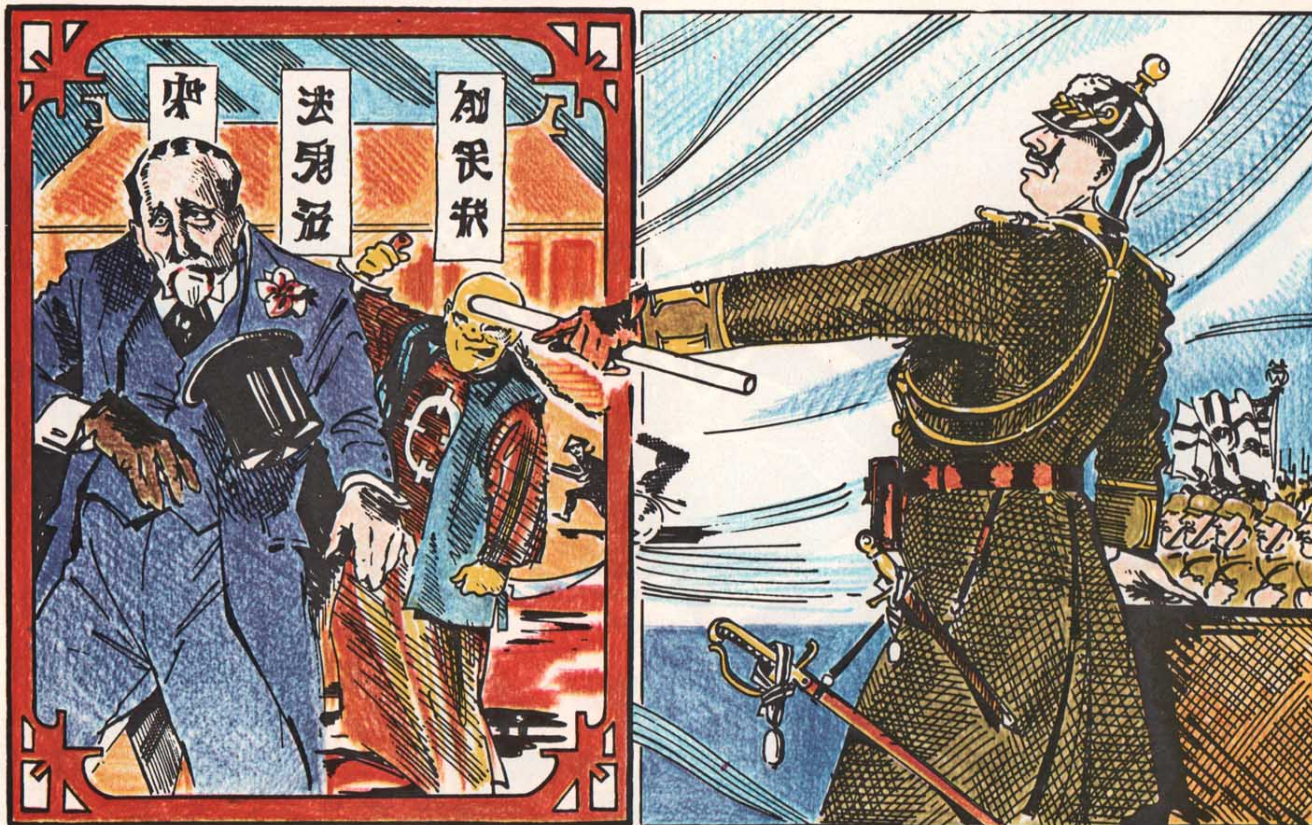


DESSINS : FAVAGE
TEXTES : J.M. DE BUSSCHER

FRANÇOIS-RENÉ DE CHATEAUBRIAND PRÉTENDAIT QU'À LA COUR DE PRUSSE
RÉGNAIT UNE PESANTEUR TOUTE MILITAIRE QUI NE DÉVAIT PAS LES ESPRITS...
EN ÉTAIT-IL DE MÊME SOUS GUILLAUME II ? CET EMPEREUR DONT LA PRINCESSE
DE PLESS... ADMIRATIVE, QUOIQUE NÉE CORNWALLIS-WEST, SE PLAISAIT
À DIRE QU'IL ÉTAIT UN "GRAND ET ORIGINAL ESPRIT" !...



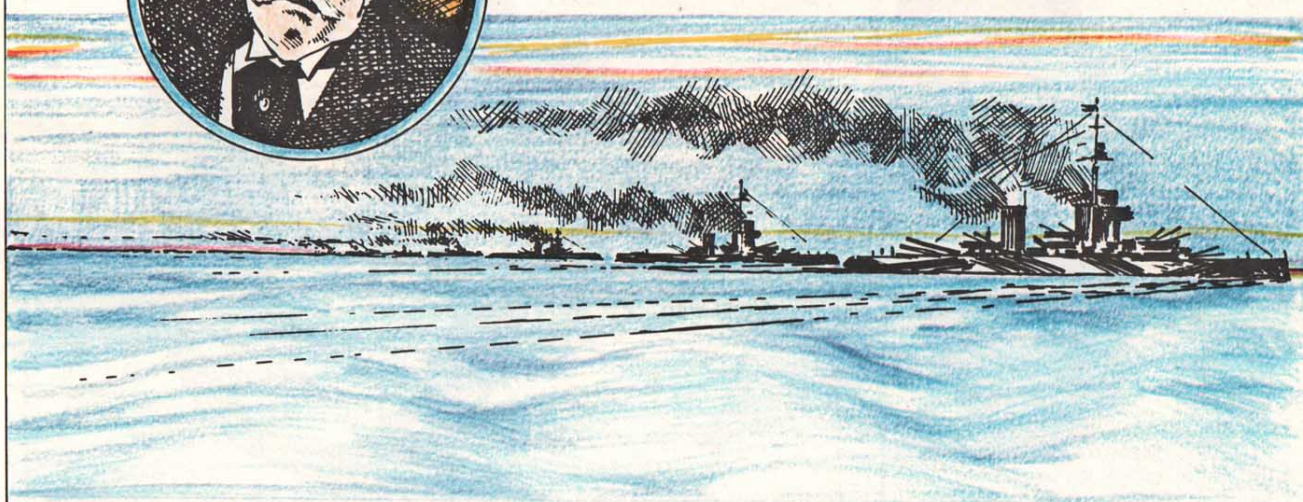
...RIEN N'EST MOINS SÛR... ET, SANS DOUTE, SONT-CE LÀ DES "POURQUOI" DE LA FUNESTE POLITIQUE QUE MENA ÉDOUARD VII, SON
ENVIEUX ONCLE BERTIE ENFIN DEVENU ROI. SOUCIEUX DE RELIGOTER CE QUI SE DÉLIAIT, CE DERNIER VA TISSER TOUT AUTOUR
DU CORPS SAIN DU SPLENDIDE ET JEUNE REICH ALLEMAND UNE TOILE MORTELLE, FIN RÉSEAU DE COMPLICITÉS DÉTONANTES... AAAH!
LE MONSTRUEUX ET JALOUX ARANÉIDE ! SON BUT ? DEUTSCHLAND GÄNZLICH EINZUKREISEN... AAARGH ! L'ENCRÈLEMENT DE L'ALLEMAGNE !



PÉKIN, LE 18 JUIN 1900 ! C'EST LA XÉNOPHOBIE RÉVOLTE DES BOXERS ! EN PLEINE RUE, EN PLEIN JOUR, L'AMBASSADEUR D'ALLEMAGNE, LE BARON VON KETTELER, EST ASSASSINÉ PAR UN ASIATIQUE, LÂCHEMENT, ÉVIDEMMENT PAR DERRIÈRE... BLÊME D'UNE RAGE QUE DÉCUPLE SON ANGOISSE ÉMANANTE DU "PÉRIL JAUNE", LE KAISER A DÉCIDÉ DE REVÊTIR SON "ARMURE ÉTINCELANTE"... SI, POUR WILLIE, LE REICH EST L'ANGE EXTERMINATEUR, IL EST AUSSI L'IMPERIAL PILIER DE LA CHRÉTIENTÉ.



NONOBSANT SA JUSTE COLÈRE, CE S'ERA EN TERMES MODÉRÉS QUE DIX JOURS PLUS TARD IL S'ADRESSERA AUX TRENTE MILLE HOMMES DU CORPS EXPÉDITIONNAIRE RASSEMBLÉS À BREMERHAVEN : "SACHEZ", LEUR RECOMMANDA-T-IL, "QUE VOUS ALLEZ RENCONTRER UN ENNEMI RUSÉ ET CRUEL ! FAITES-LUI FACE ET BATTEZ-LE ! POINT DE QUARTIER ! TUEZ-LES QUAND ILS TOMBERONT ENTRE VOS MAINS ! DE MÊME QU'IL Y A MILLE ANS LES HUNS, SOUS LE ROI ATILLA, SE FIRENT UN RENOM QUI RÉSONNE ENCORE TERRIBLEMENT DANS LA LÉGENDE, FAITES QUE LE NOM DE L'ALLEMAGNE RÉSONNE PENDANT MILLE ANS ENCORE DANS L'HISTOIRE DE LA CHINE ?..

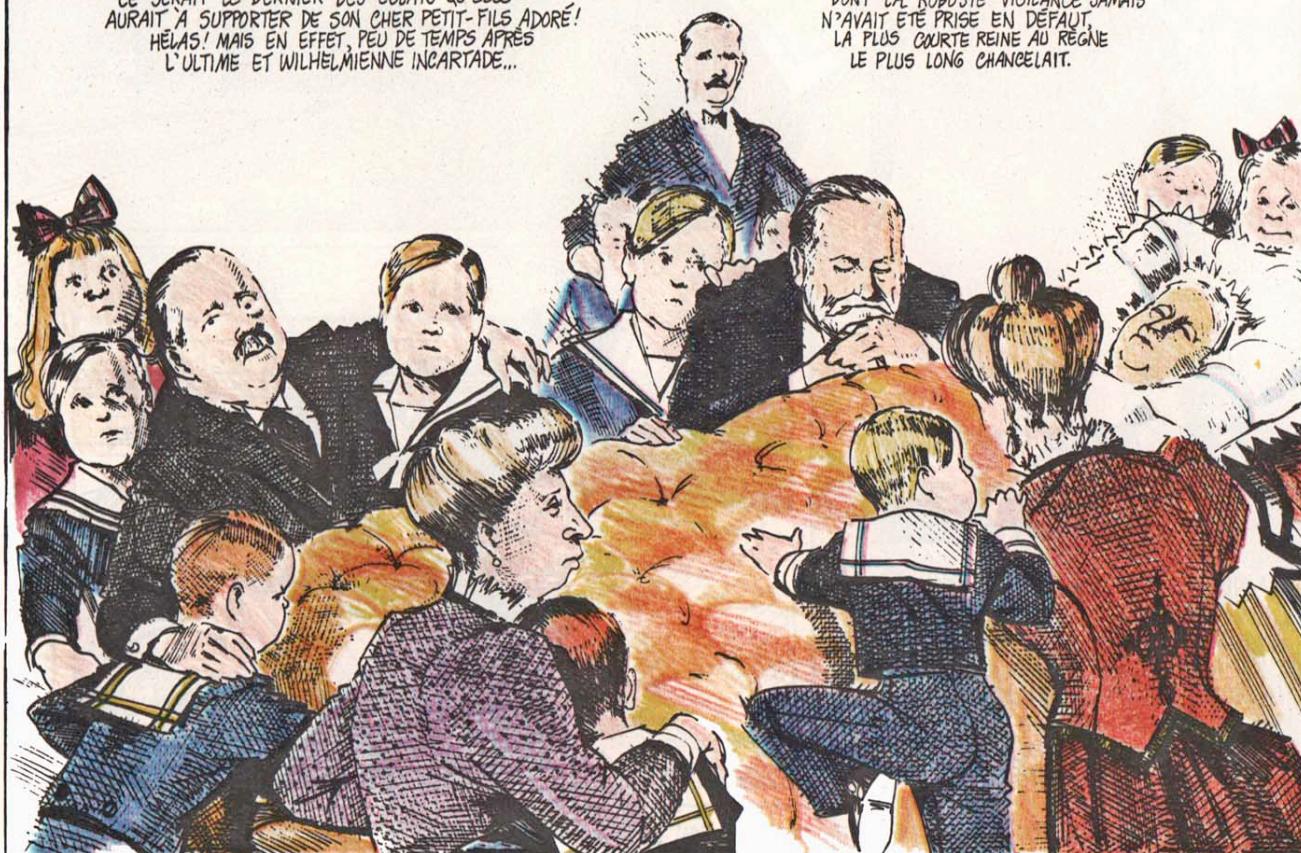


BERNARD VON BULOW, SON CHANCELIER ET AMI, CELUI DONT L'AMIRAL VON TIRPITZ AVAIT DIT UN JOUR QU' "UN ANGUILE ENDUITE D'HUILE ÉTAIT UNE SANGSUE COMPARÉE À LUI", NE LAISSAIT DE S'INQUIÉTER DES TERMES DE CETTE HARANGUE... INUTILE ! DE FAIT, LES HOMMES DU FELD-MARSCHALL VON WALDERSEE ÉTAIENT EN HAUTE MER LORSQUE LES ANGLAIS REPRIRENT PÉKIN.



PAUVRE CHÈRE VIEILLE VICTORIA!
QUOIQUE DE TOUS IL EUT ÉTÉ LE PLUS ALARMANT,
CE SERAIT LE DERNIER DES ÉCLATS QU'ELLE
AURAIT À SUPPORTER DE SON CHER PETIT-FILS ADORÉ!
HÉLAS! MAIS EN EFFET, PEU DE TEMPS APRÈS
L'ULTIME ET WILHELMIIENNE INCARTADE...

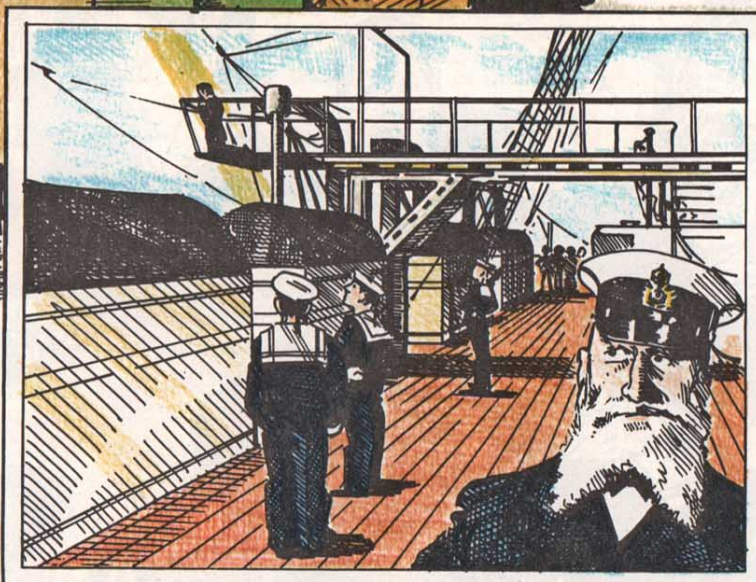
...RETENUE DE JUSTESSE PAR
LES BRAS DE DEUX DAMES DE COMPAGNIE
DONT LA ROBUSTE VIGILANCE JAMAIS
N'AVAIT ÉTÉ PRISE EN DÉFAUT,
LA PLUS COURTE REINE AU RÉGNE
LE PLUS LONG CHANCELAIT.



ALITÉE, LA DYNAMIQUE IMPÉRATRICE DES INDES NE SE RELÈVERA PLUS. À PRÉSENT, AU CHÂTEAU D'OSBORNE, L'AIEULE ENTRE
EN AGONIE, ENTOURÉE DE TOUS SES ENFANTS ET PETITS-ENFANTS. SAUF UN! WILLY DARLING, SON PETIT CHÉRI...



L'ONDE DE CHOE ÉMOTIVE ATTEIGNIT GUIL-
LAUME DE PLEIN FOUET! SA GRAND-MÈRE
ANGLAISE ÉTAIT, CE QU'IL AVAIT DE PLUS
CHER. IL LA RÉVÉRAIT. MIEUX, ELLE LE CONSI-
DÉRAIT... LE RESPECT MUTUEL QUE SE DOIVENT
LES SOUVERAINS ÉTAIT POUR LUI UN DEVOIR;
AUSSI BIEN - MAIS CONTRE L'AVIS DE SES
ANGLOPHOBES CONSEILLERS - PLANTA-T-IL
LÀ LES CÉRÉMONIES DU BICENTENAIRE DE LA
DYNASTIE 'A BERLIN... POUR EN TOUTE HÂTE COURIR 'A SON CHEVET! EN MER DU NORD, 'A BORD DU VATERLAND. SE JOUANT
DES LAMES GRISES, SON VISAGE BAIGNÉ DE LARMES IMPLORAIT LE TOUT-PUISSANT... FASSE LE CIEL QUE NOUS N'ARRIVIONS
PAS TROP TARD! PENSAIT... ET L'ENTOURAGE, ET L'ÉQUIPAGE!





...À OSBORNE, WILLIE DEVAIT ARRIVER
À TEMPS... POUR, DE SON BRAS VALIDE,
LA SOUTENIR LORSQUE LE DERNIER SOUFFLE
S'EXHALA DE SA CHÈRE GRANNY...
LE 22 JANVIER 1901, À 18 H.30 !...



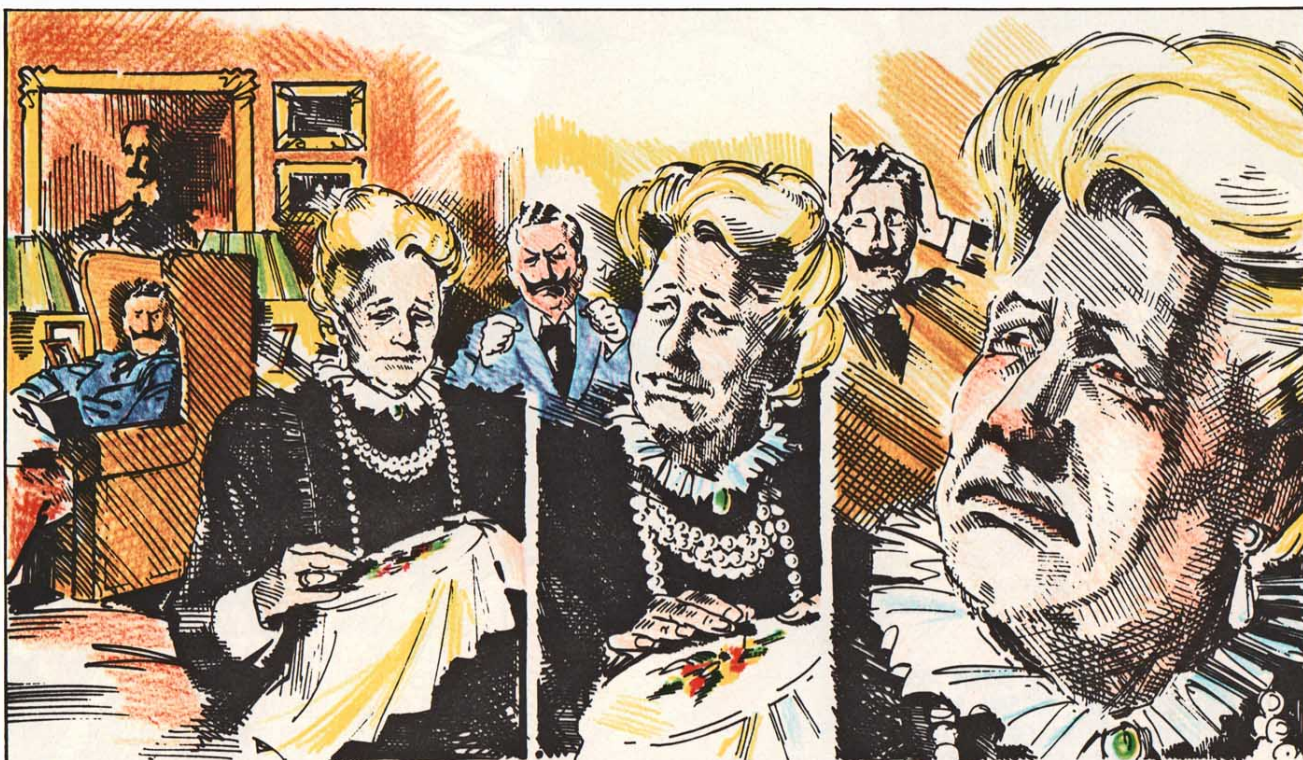
MAIS À BERLIN, L'IMPÉRATRICE VICTORIA-AUGUSTA NE LAISSAIT DE SE LANGUIR... NE POUVOIR ENTOURER SON WILLY DE SA TENACE "DEVOTION" ÉTAIT POUR ELLE UNE TORTURE... ELLE L'IDOLÂTRAIT ET LES FUNÉRAILLES OFFICIELLES N'AURAIENT LIEU QUE DANS DEUX LONGUES SEMAINES!

PHILI (LE PRINCE VON EULENBURG), SON AMI DE TOUJOURS, PARTAGEAIT LES CRAINTES DU GRAND-MÂTRE... DE BERLIN ET DE MANIÈRE PERTINENTE, IL LUI MANDAIT :

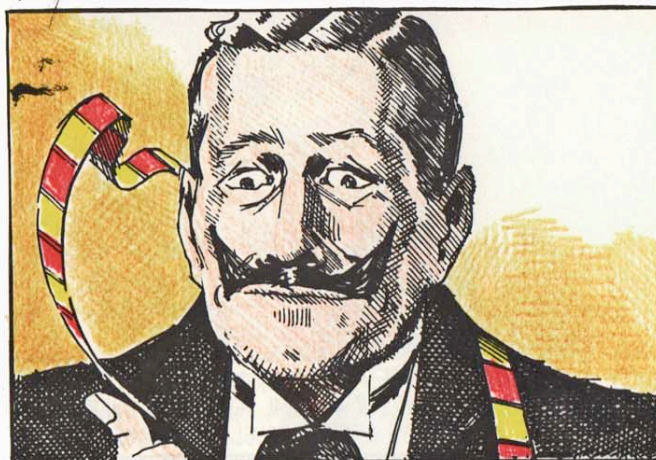
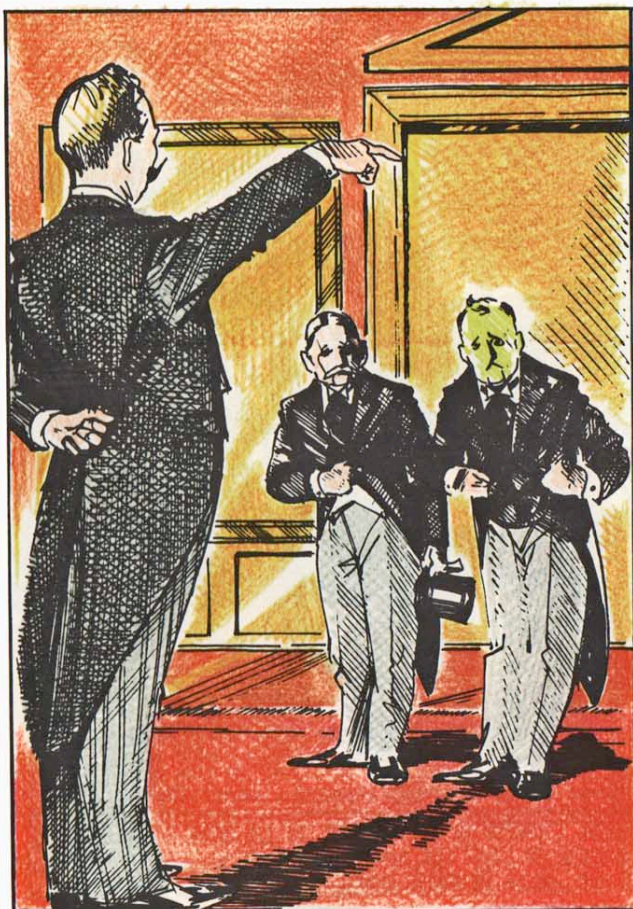


Je ne suis pas sans appréhension de voir le Maître bien-aimé à Osborne... Malgré le caractère sérieux de la situation et le véritable chagrin qu'il éprouve, je devine comment il exploite le décès de sa grand-mère, afin de retarder, le plus possible l'instant où il lui faudra retrouver "Maman"

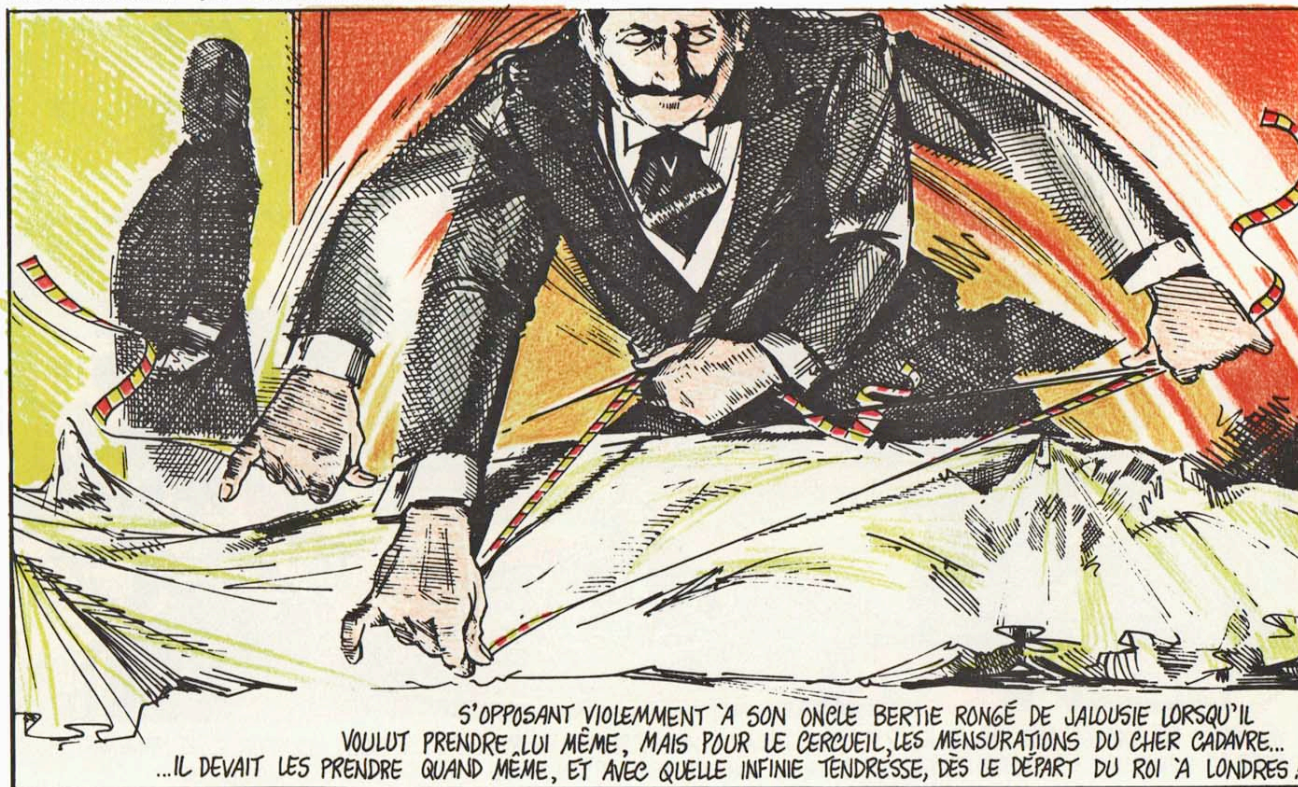
...PAUVRE "MAMAN"!



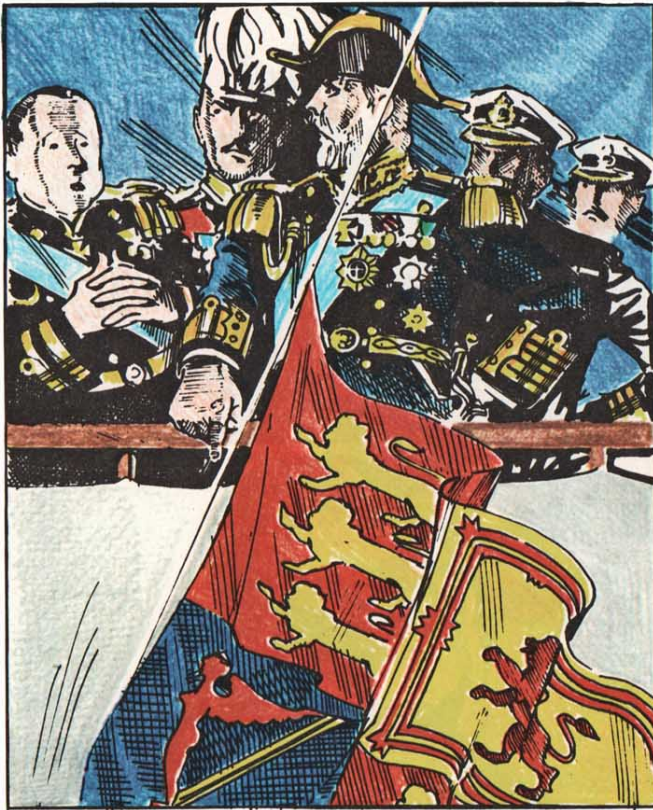
AAAAH! SI ELLE S'EN SOUVENAIT... C'ÉTAIT UN SOIR QU'IL LISAIT, CEPENDANT QU'ELLE BRODAIT, À SES CÔTÉS ET EN SILENCE... GUILLAUME LUI AVAIT DEMANDÉ D'UNE VOIX SIFFLANTE SI ELLE COMPTAIT PASSER LA NUIT AINSI! ELLE LUI AVAIT MENTI EN DISANT QU'ELLE N'AVAIT PAS VU LU DÉRANGER SA LECTURE... ALORS QUE DANS LE SECRET DE SON COEUR ELLE L'ATTENDAIT... UNE FOIS DE PLUS, SON WILLIE AVAIT ÉTÉ SECUE D'UNE VIOLENTE CRISE D'HYSTÉRIE SUIVIE DE CES ABÂTEMENTS PROFONDS QUI LA DÉSOLENT. ALORS, COMME CHAQUE SOIR, ELLE LUI FAISAIT DES SCÈNES... ÉTAIT-CE CES DERNIÈRES QUI L'INCITAIENT À LA FUITE? ÉTAIENT-CE LES RAISONS DE SON PÉPÉTUEL BESOIN D'ÉVASION? CES IMPÉRIALES ESCAPADES NE JUSTIFIAIENT-ELLES PAS CE SOBRIQUET DE REISEKAISER DONT LE PEUPLE L'AFFUBLAIT? HOMME DE BON SENS, LE GRAND-MÂTRE DE SA GARDE-ROBE LE PENSAIT...



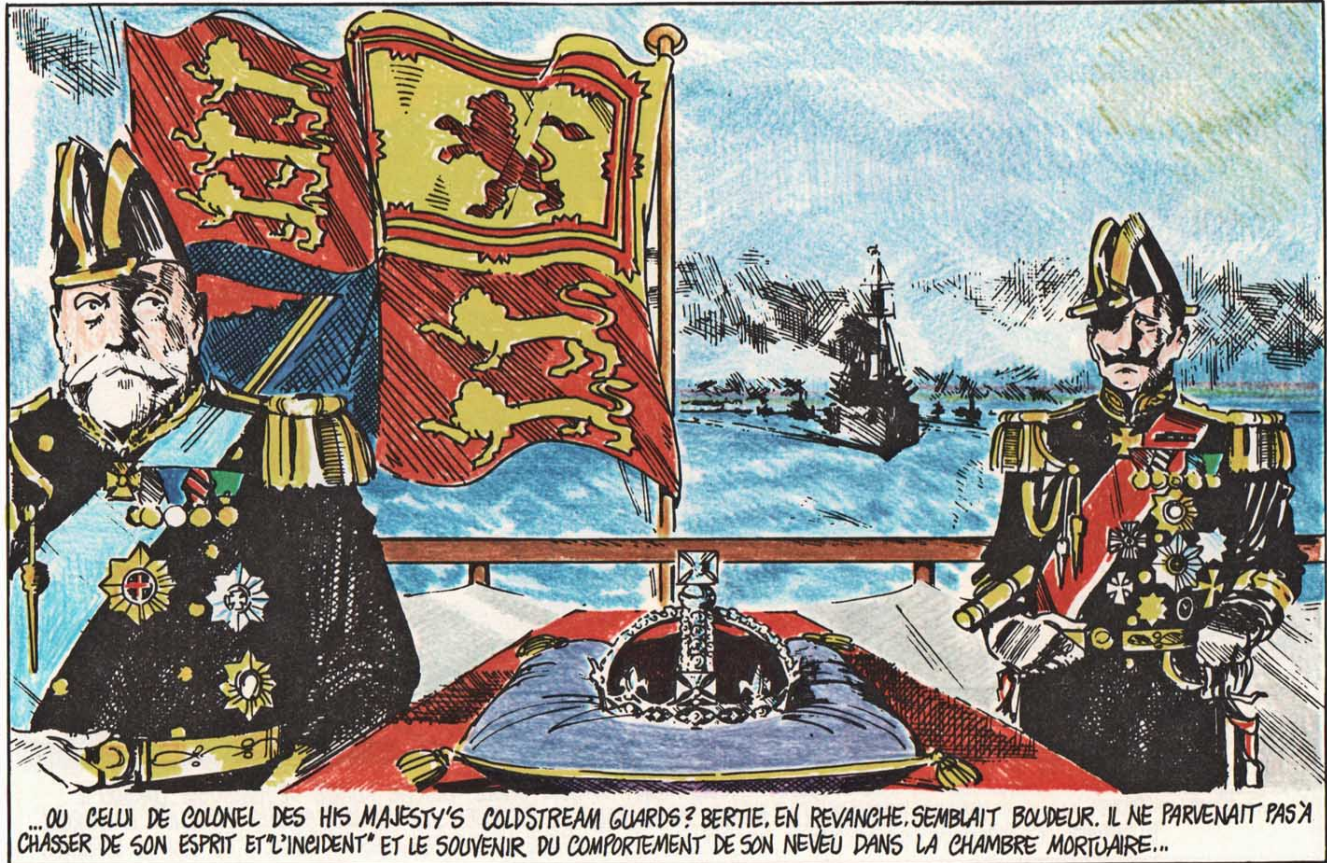
PENDANT CE TEMPS, DANS LA RAVISSANTE ÎLE DE WIGHT, LE KAISER, ÉMOUVANT DE SOLICITUDE, AVAIT TOUT PRIS EN MAIN... DOUCEUR ET FERMETÉ ALTERNAIENT SES ATTITUDES, RENVOYANT AVEC SÉVÉRITÉ LES ENTREPRENEURS DE POMPES FUNÈBRES SELON LES VOEUX DE LA REINE...

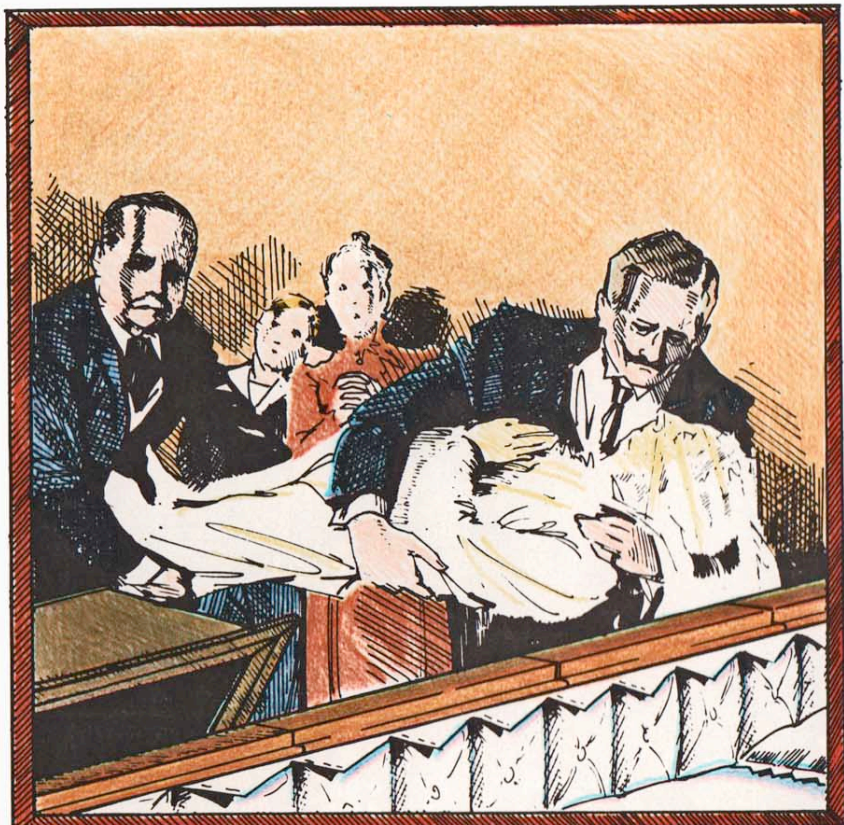


S'OPPOSANT VIOLEMMENT À SON ONCLE BERTIE RONGÉ DE JALOUSIE LORSQU'IL VOULUT PRENDRE, Lui MÊME, MAIS POUR LE CERCUEIL, LES MENSURATIONS DU CHER CADAVRE...
...IL DEVAIT LES PRENDRE QUAND MÊME, ET AVEC QUELLE INFINIE TENDRESSE, DÈS LE DÉPART DU ROI À LONDRES !

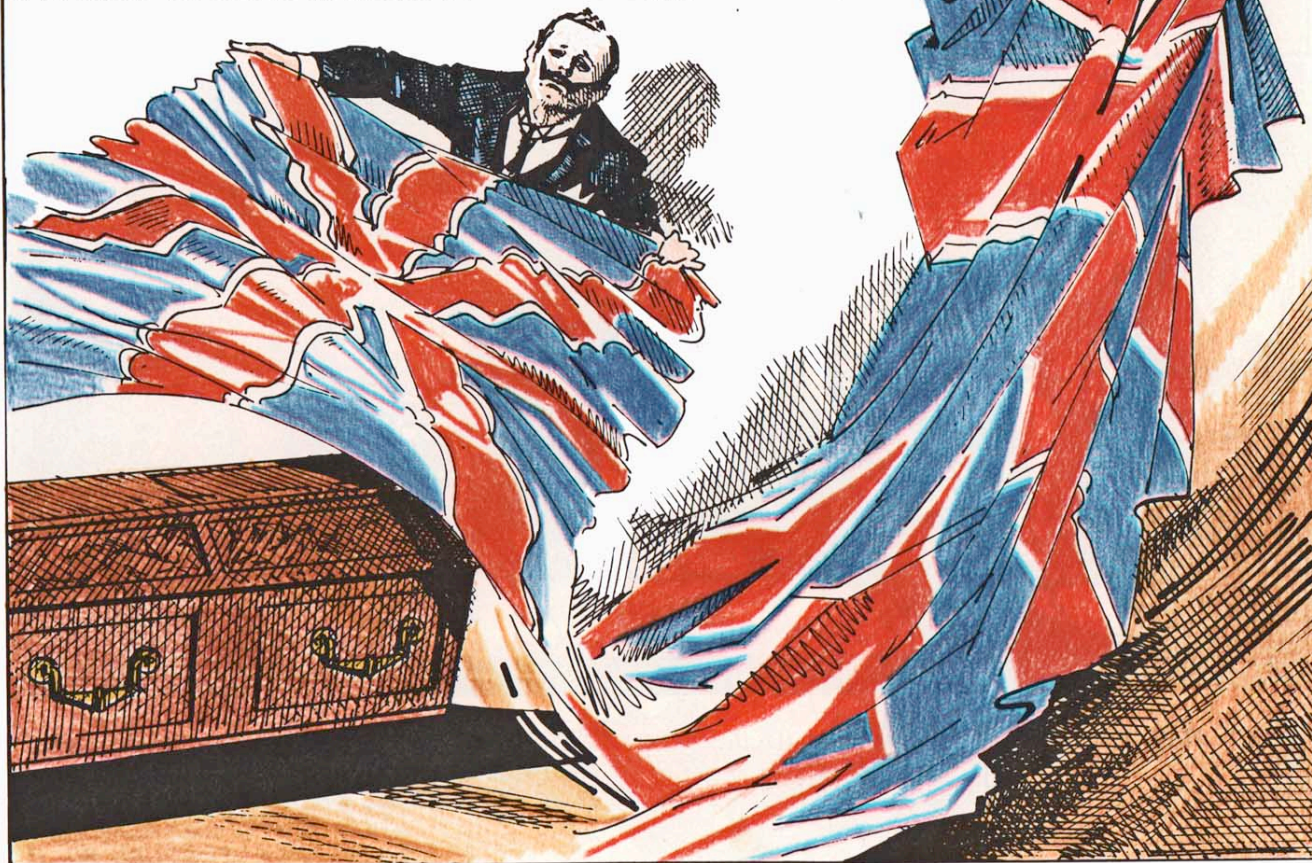


WILLY ÉTAIT TOUT EXCITÉ DE POUVOIR PORTER GRÂCE À CES CIRCONSTANCES L'UNIFORME DE L'AMIRAL DE LA HOME-FLEET ET, À LA PENSÉE QU'IL ALLAIT CARACOLER À CHEVAL DEVANT LES LONDONIENS, L'EXALTATION SE LIGAIT SUR SON BEAU VISAGE SEULEMENT TROUBLÉ PAR DE PASSAGÈRES OMBRES... QUEL UNIFORME ENDOSSERAIT-IL ?... CELUI DE FIELD-MARSHALL DE L'ARMÉE BRITANNIQUE...





LA THÉÂTRALITÉ DE CE COMPORTEMENT L'AVAIT, EN EFFET, FORT AGACÉ... WILLIE ET LE DUC DE CONNAUGHT DÉPOSANT LA DÉFUNTE DANS SON MIGNON CERCUEIL ! WILLIE DRAPANT, AVEC ART MAIS OSTENTATION, CELUI-CI DES COULEURS VIVES DE L'UNION JACK... DRAPEAU QU'IL ALLAIT EMPORTER CHEZ LUI, 'A BERLIN... UN COMBLE !





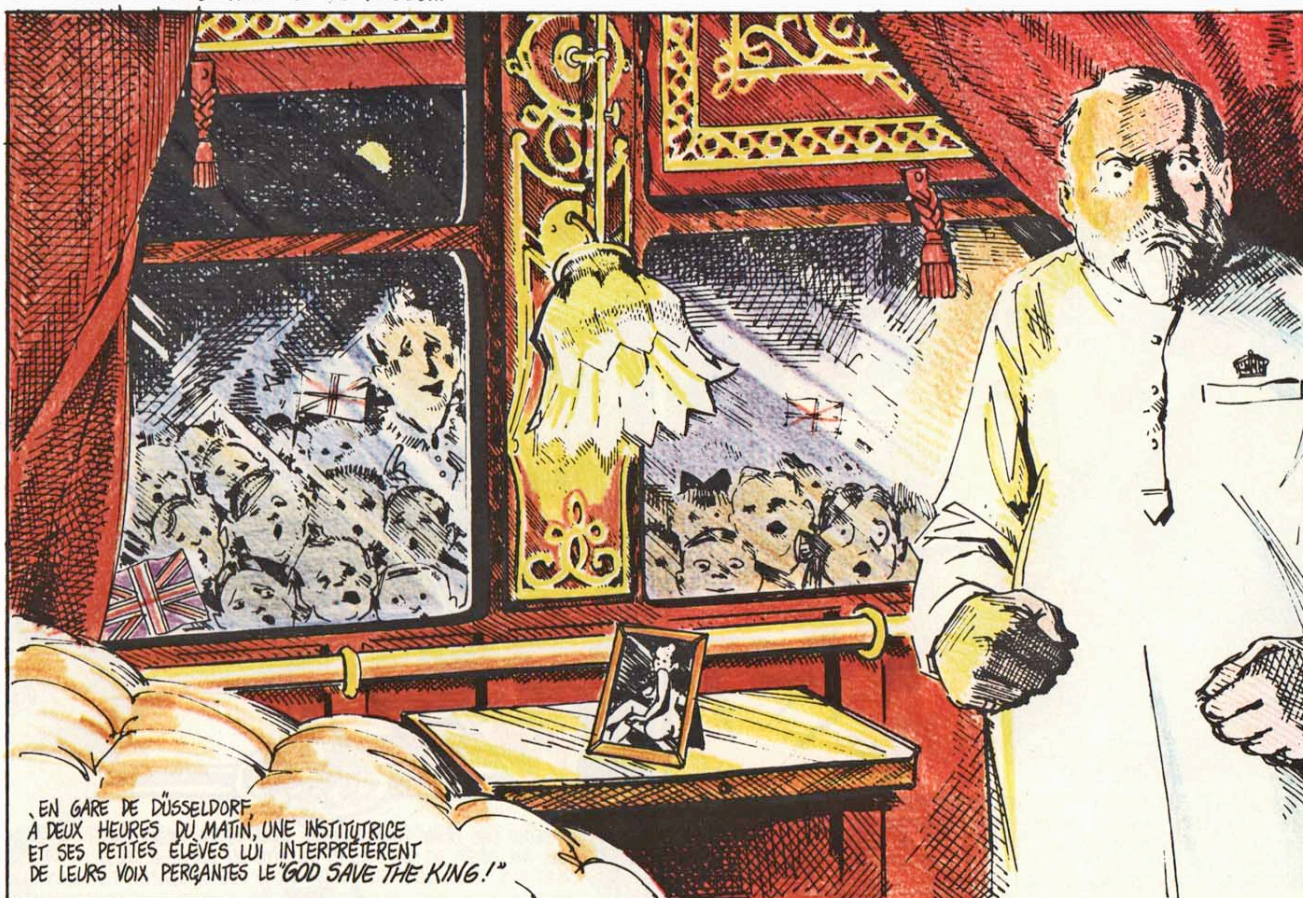
DEPUIS LES OBSÈQUES MAJESTUEUSES DE SA GRANNY, LE KAISER N'ÉTAIT PLUS LE MÊME... IL AVAIT PRIS À LONDRES D'ÉTRANGES HABITUDES VESTIMENTAIRES. CELLES-CI DÉCONTENANCAIENT SON ENTOURAGE ET DÉSEMPARAIENT LES POURTANT CAUSTIQUES BERLINOIS...



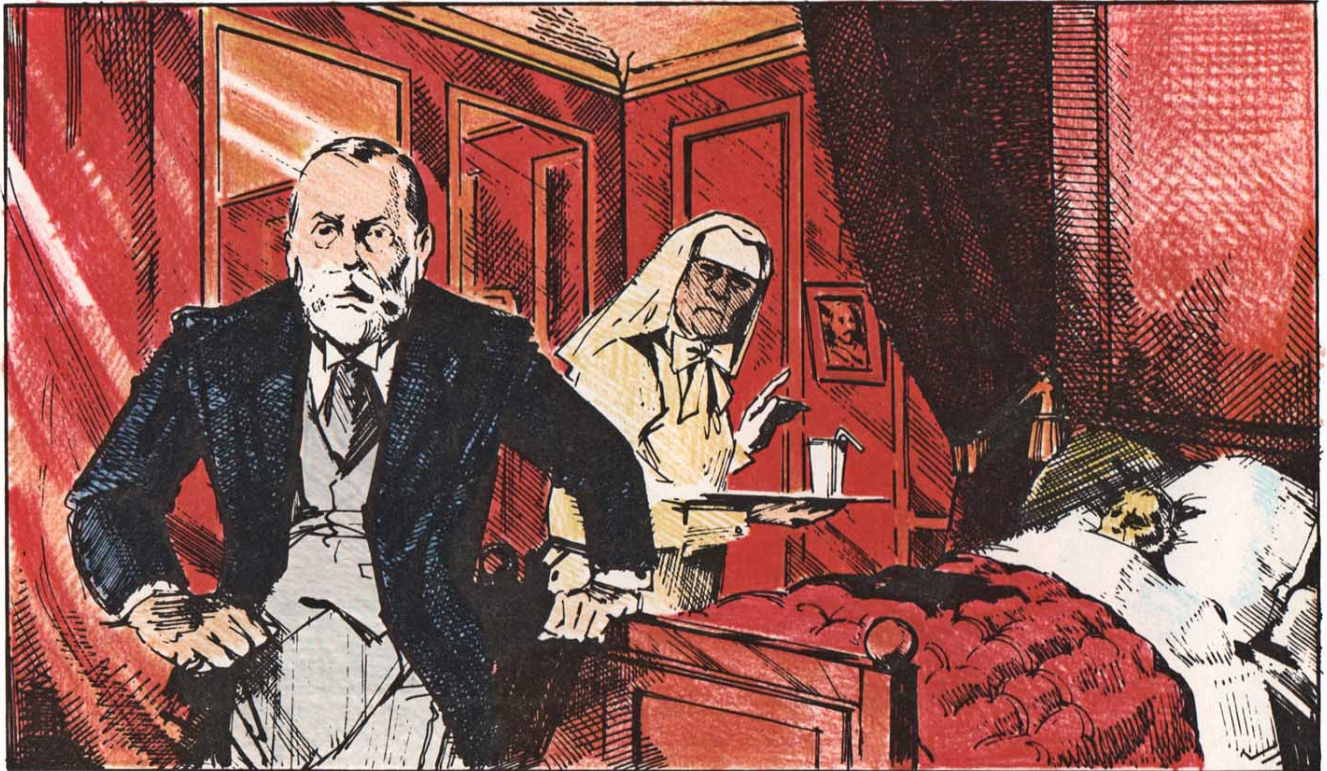
LUI DONT MÊME LA "PETITE TENUE" ÉTAIT MILITAIRE, LUI, LE SOUVERAIN AUX CENT "TENUES", LUI, LE "TRÈS HAUT", SE PROMENAIT DÉSORMAIS, RECEVAIT, SORTAIT, VOYAGEAIT, INAUGURAIT, PASSAIT EN REVUE... EN CIVIL ! CETTE ANGLOMANIA, FACE À UNE OPINION INDIGNÉE PAR LA GUERRE DES BOERS, NE LAISSAIT D'INQUIÉTER SES CONSEILLERS ET DE TRAUMATISER LES OFFICIERS DE SA GARDE.



MAIS CETTE HUMEUR TOUTE EMPREINTE DE LIBÉRALE FANTAISIE, OÙ LE PASTEL DES TWEEDS NUANÇAIT LA GLACE SATINÉE DES SMO-KINGS, NE DEVAIT FORT HEUREUSEMENT, QUE PASSAGÈRE... LORSQUE ÉDOUARD VII VINT EN ALLEMAGNE SOUTENIR SA SŒUR, L'IMPÉRATRICE DOUAIRIÈRE, DANS SA DIFFICILE LUTTE CONTRE UN INCURABLE CANCER, LE FILS S'ÉTAIT REPRIS! ET, DU RHIN À CRONBERG, LE TRAIN DE BERTIE FUT CELUI DU CAUCHEMAR... À CHAQUE GARE, DE TEUTONIQUES CHORISTES ENTONNAIENT L'HYMNE DES BOERS, ACCOMPAGNÉS DE CUIVRES ET DE HUÉS...



EN GARE DE DÜSSELDORF, À DEUX HEURES DU MATIN, UNE INSTITUTRICE ET SES PETITES ÉLÈVES LUI INTERPRÈTÈRENT DE LEURS VOIX PERÇANTES LE "GOD SAVE THE KING!"



"VOTRE PEUPLE EST-IL DEVENU FOU?" BÉGAYA-T-IL À L'ADRESSE DE SON SARDONIQUE NEVEU CEPENDANT QUE SE MOURAIT L'INFORTUNÉE SŒUR-MÈRE IMPÉRIALE... LA TRÈS ANGLAISE PRINCESSE ROYALE, MÈRE DE GUILLAUME II, COMME POUR VENGER LES AFFRONTS DE SON INCORRIGIBLE FILS... DEVAIT EXPRIMER DES VŒUX LUGUBRES ET MACABRES...



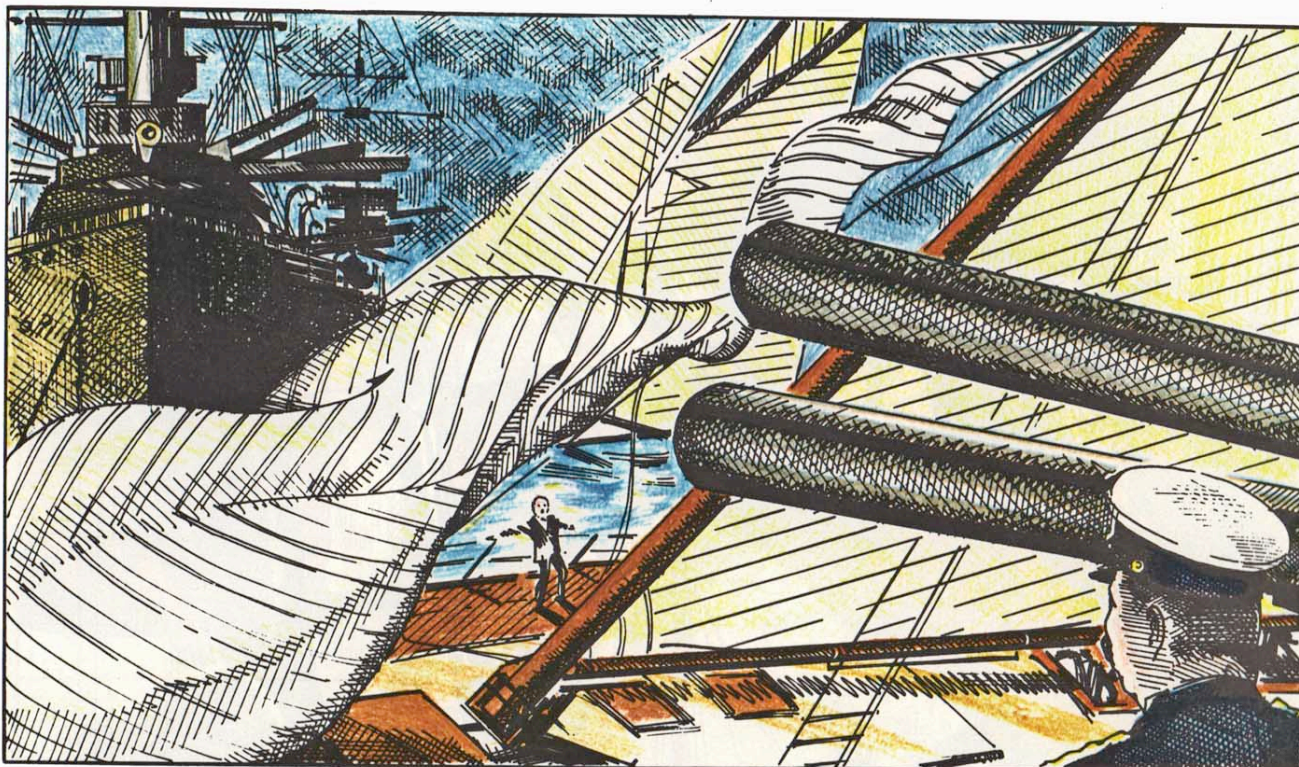
SON CADAVRE, NU, DEVRAIT ÊTRE ENVELOPPÉ DE L'UNION JACK... ÉTAIT-CE CELUI QUE WILLY AVAIT RAPPORTÉ DE WINDSOR? ET ACCEPTERAIT-IL DE S'EN DÉSSAISIR? EN OUTRE, ELLE EXIGEAIT QUE SON CERVEAU FUT EN CHÊNE ANGLAIS... MAIS LE KAISER EN AVAIT DÉCIDÉ AUTREMENT... À HOMBURG ET À POTSDAM, ELLE N'EUT DROIT QU'AU CLIQUETIS DES ÉPERONS PRUSSIENS.



SEULE UNE PAIRE ÉTAIT ANGLAISE, CELLE DE SON FRÈRE CHÉRI QUI, AUX CÔTÉS DE SON FILS ET EN TÊTE DU CORTÈGE, CHEVAU-CHAÎT MAL À L'AISE DANS L'UNIFORME DES HUSSARDS DE LA MORT.

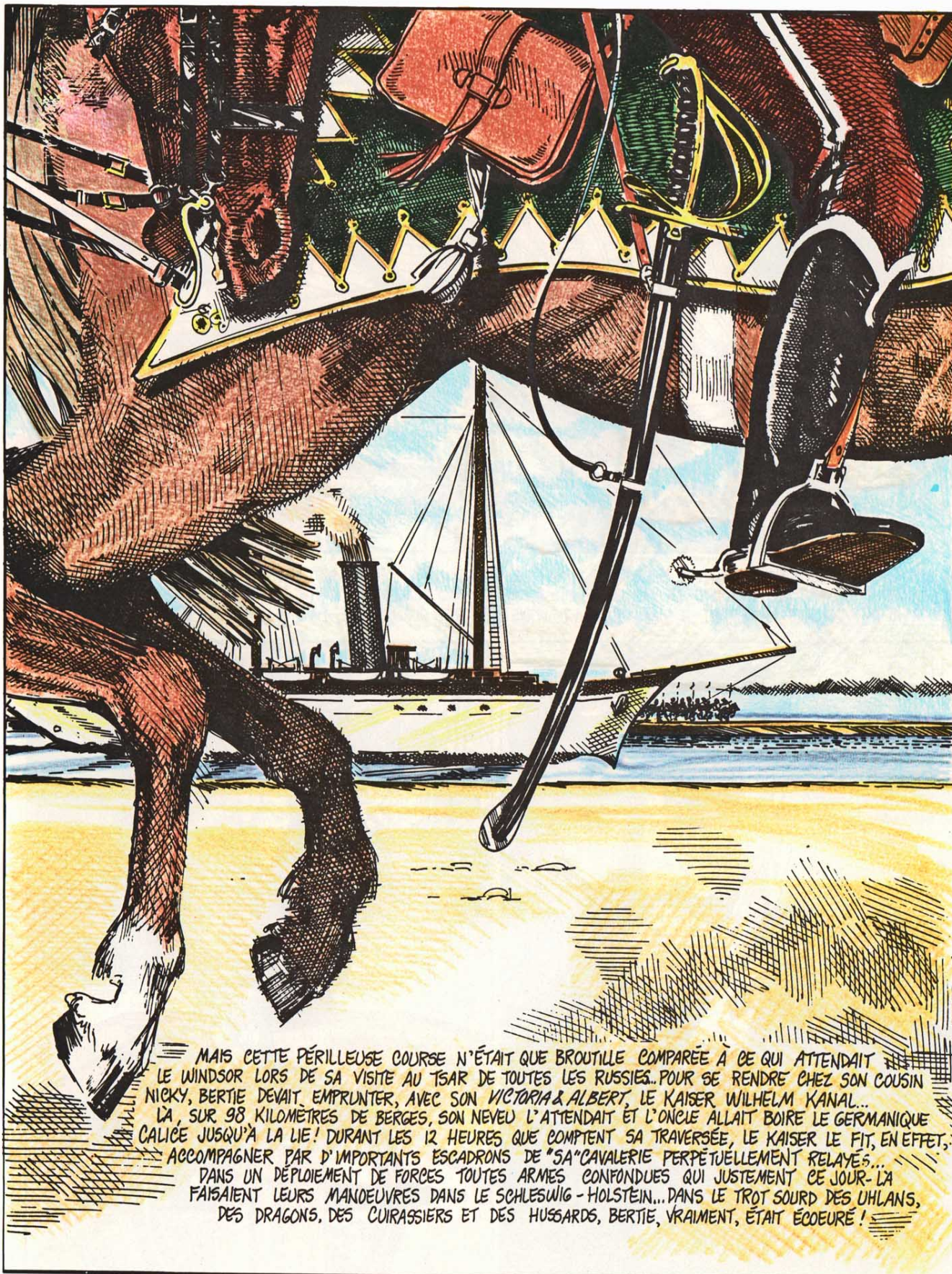


L'ONCLE ET LE NEVEU SE QUITTÈRENT FROIDEMENT... BERTIE LAISSANT WILLY À SES FANTASMES ET SES DANGEREUX RÊVES. IL EST VRAI QU'AVEC LES ANGLAIS, LE KAISER AVAIT PARFOIS L'IMPRESSION DE SE BATTRE CONTRE DES ÉDREDONS...



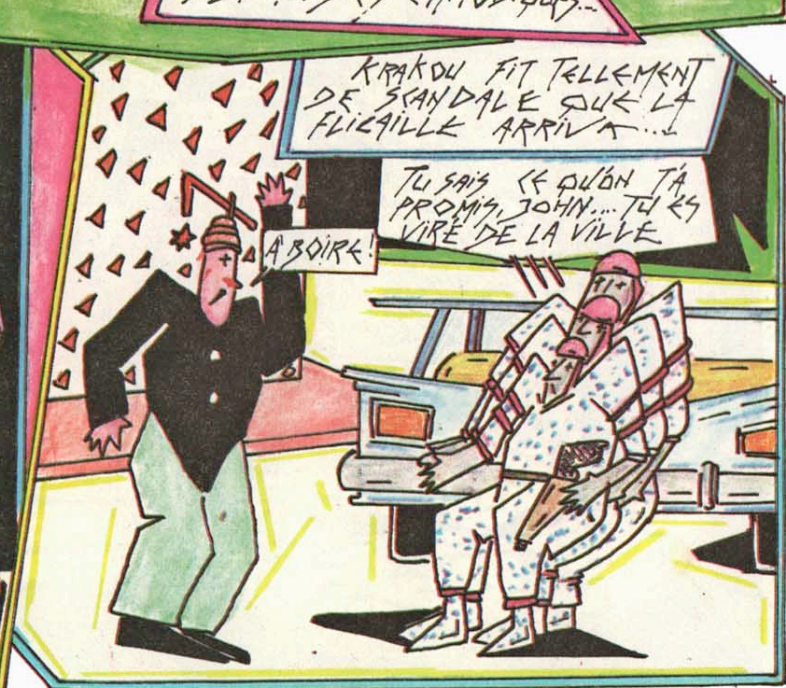
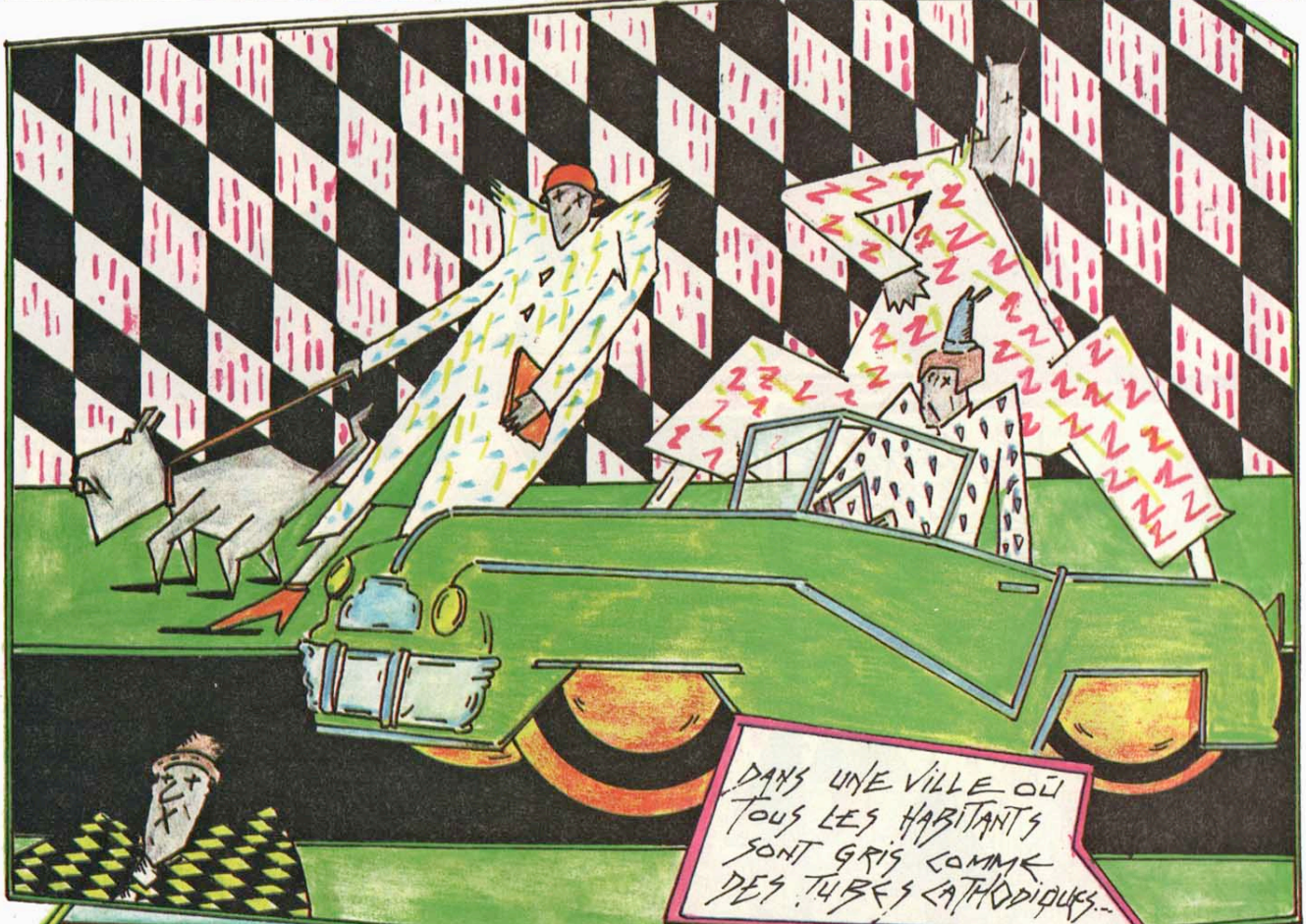
...ET PUIS LES "FACÉTIES" DE SON NEVEU L'EXASPÉRAIENT... AUX RÉGATES DE KIEL, OÙ LE KAISER AVAIT CRU BON DE L'INVITER, MALGRÉ LE CARACTÈRE AMICAL ET SPORTIF QUE TOUJOURS LE YACHTING SUPPOSE, LE "TRÈS HAUT" EN AVAIT PROFITÉ POUR FAIRE MANŒUVRER TOUTE SA FLOTTE DANS LA RADE SANS AUTREMENT SE SOUCIER DE LA COURTOISE PRIORITÉ QUE LA VOÏLE A VIS-À-VIS DE LA VAPEUR...



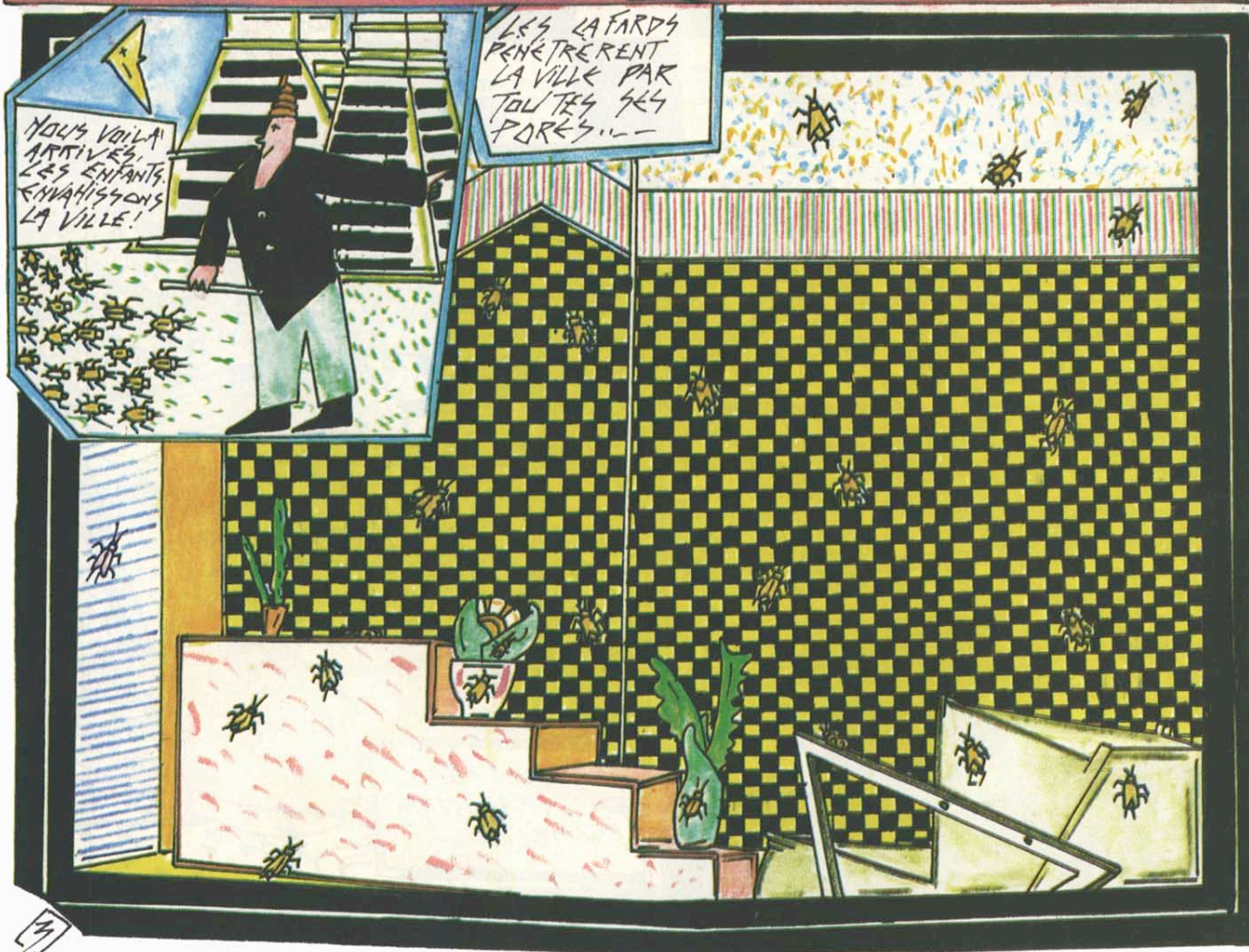
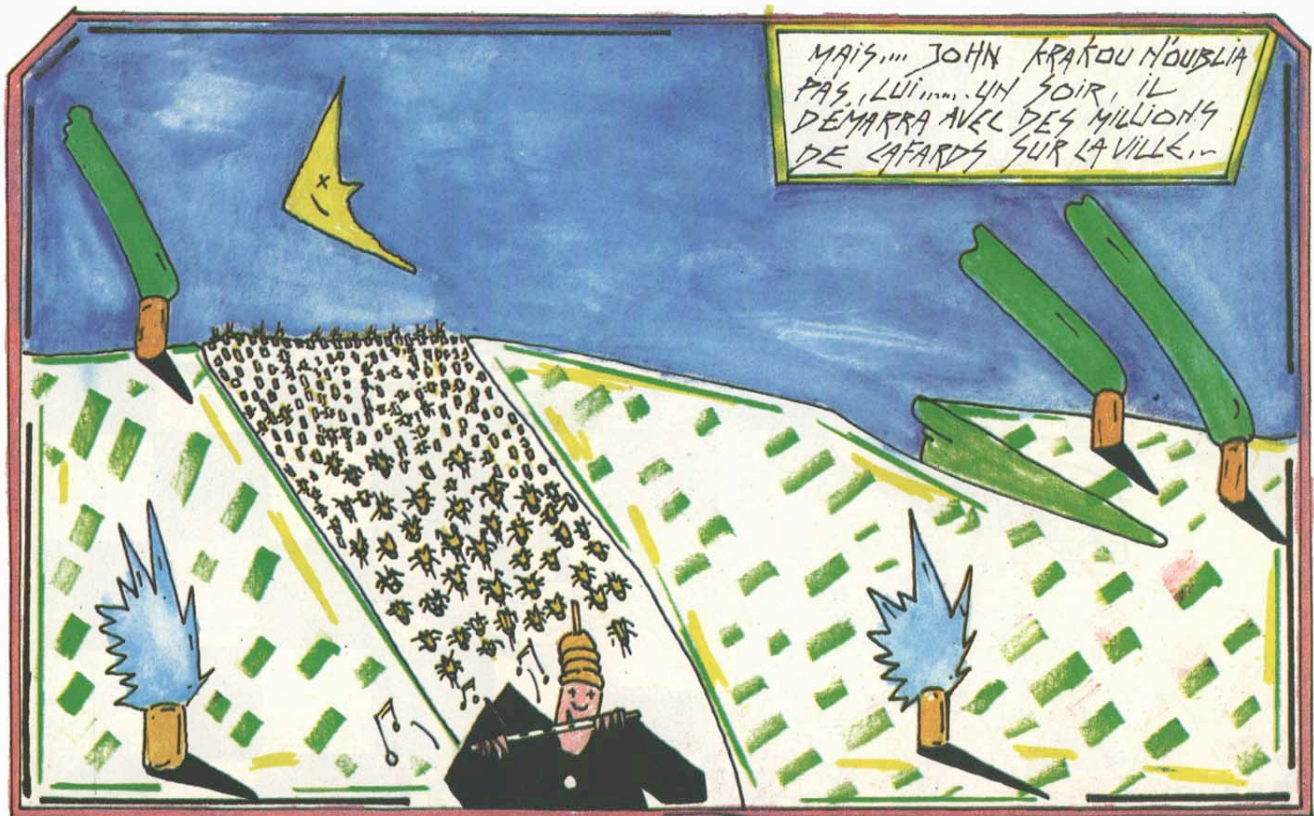


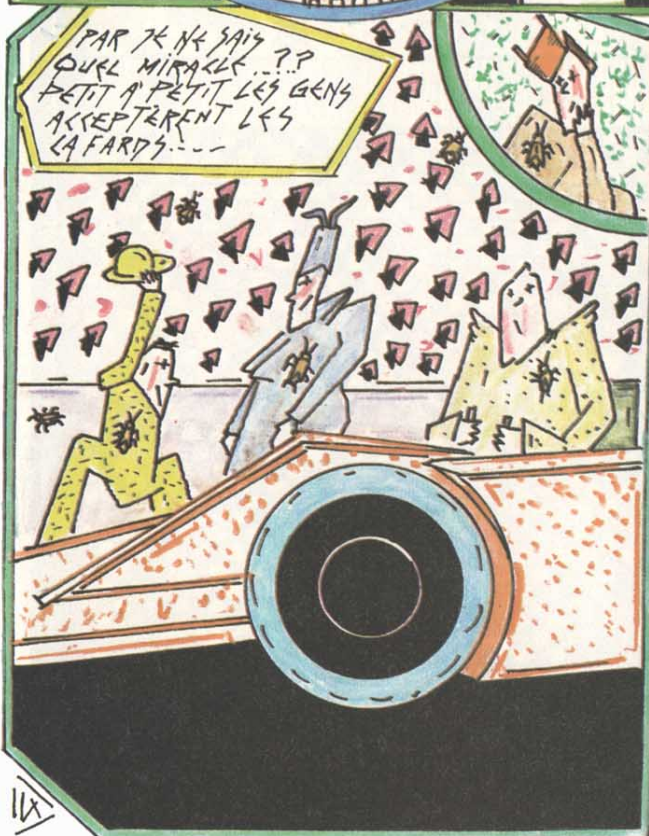
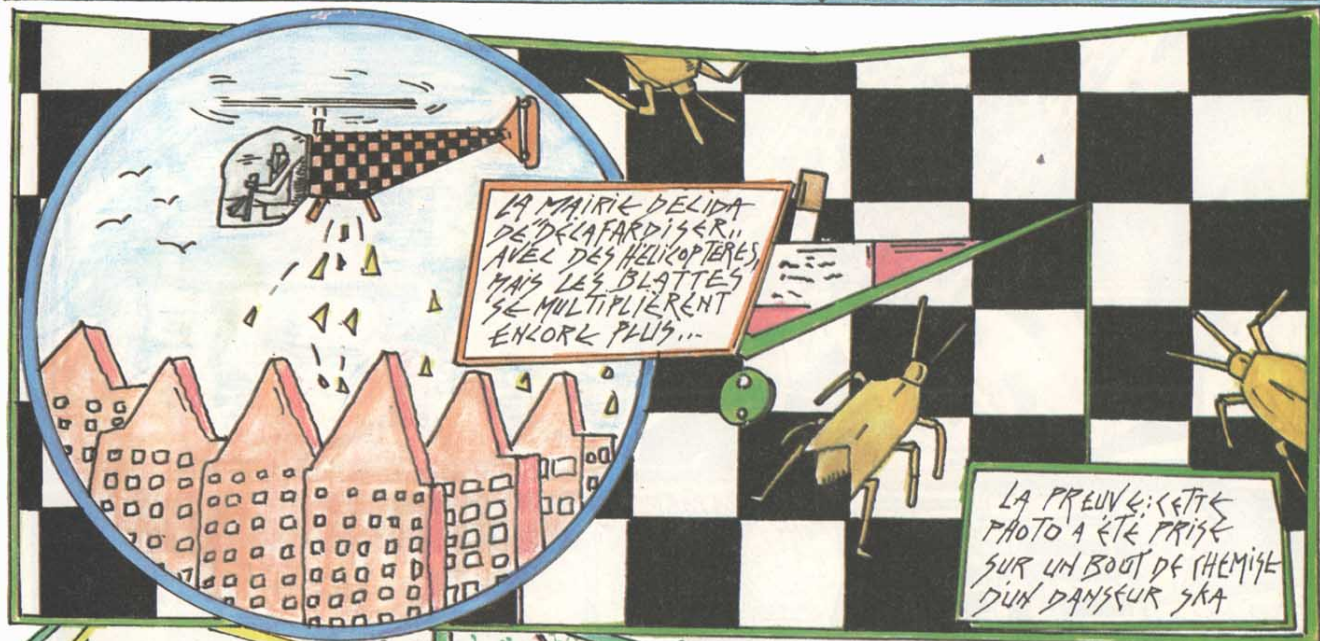
MAIS CETTE PÉRILLEUSE COURSE N'ÉTAIT QUE BROUTILLE COMPARÉE À CE QUI ATTENDAIT LE WINDSOR LORS DE SA VISITE AU TSAR DE TOUTES LES RUSSIES... POUR SE RENDRE CHEZ SON COUSIN NICKY, BERTIE DEVAIT EMPRUNTER, AVEC SON VICTORIA & ALBERT, LE KAISER WILHELM KANAL... LÀ, SUR 98 KILOMÈTRES DE BERGES, SON NEVEU L'ATTENDAIT ET L'ONCLE ALLAIT BOIRE LE GERMANIQUE CALICE JUSQU'À LA LIE ! DURANT LES 12 HEURES QUE COMPTENT SA TRAVERSÉE, LE KAISER LE FIT, EN EFFET, ACCOMPAGNER PAR D'IMPORTANTES ESCADRONS DE "SA" CAVALERIE PERPÉTUELLEMENT RELAYÉS... DANS UN DÉPLOIEMENT DE FORCES TOUTES ARMES CONFONDUES QUI JUSTEMENT CE JOUR-LÀ FAISAIENT LEURS MANOEUVRES DANS LE SCHLESWIG-HOLSTEIN... DANS LE TROT SOURD DES UHLANS, DES DRAGONS, DES CUIRASSIERS ET DES HUSSARDS, BERTIE, VRAIMENT, ÉTAIT ÉCOEURÉ !

LA REVANCHE DE JOHN KRAKOU

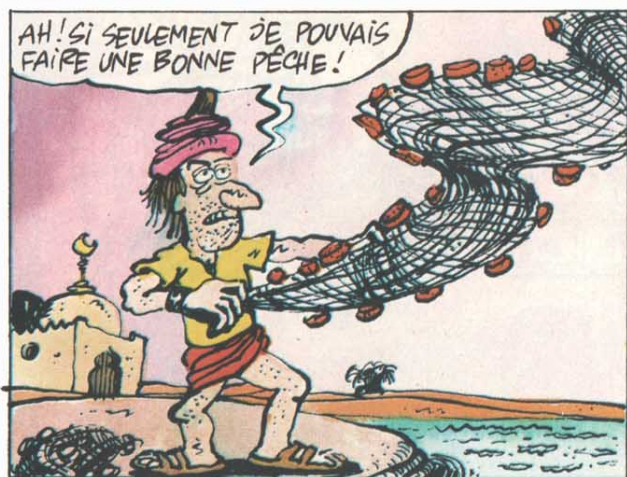




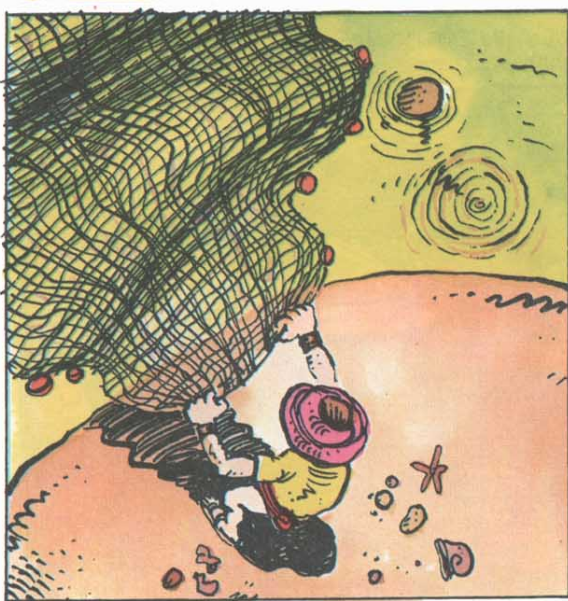
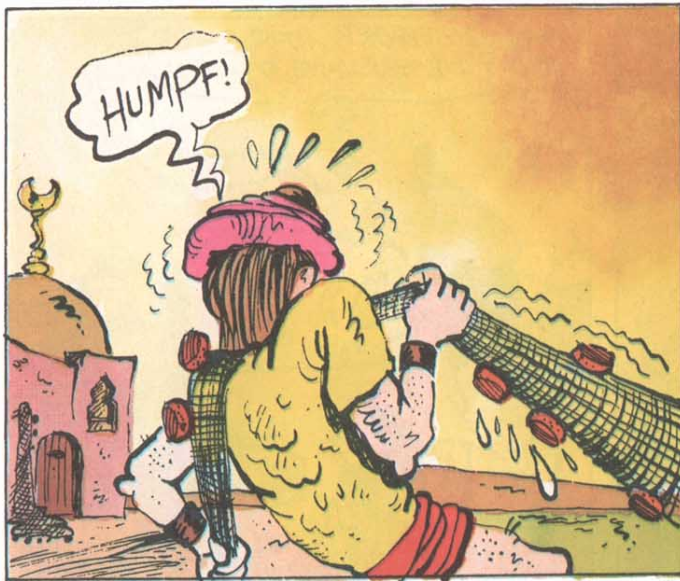


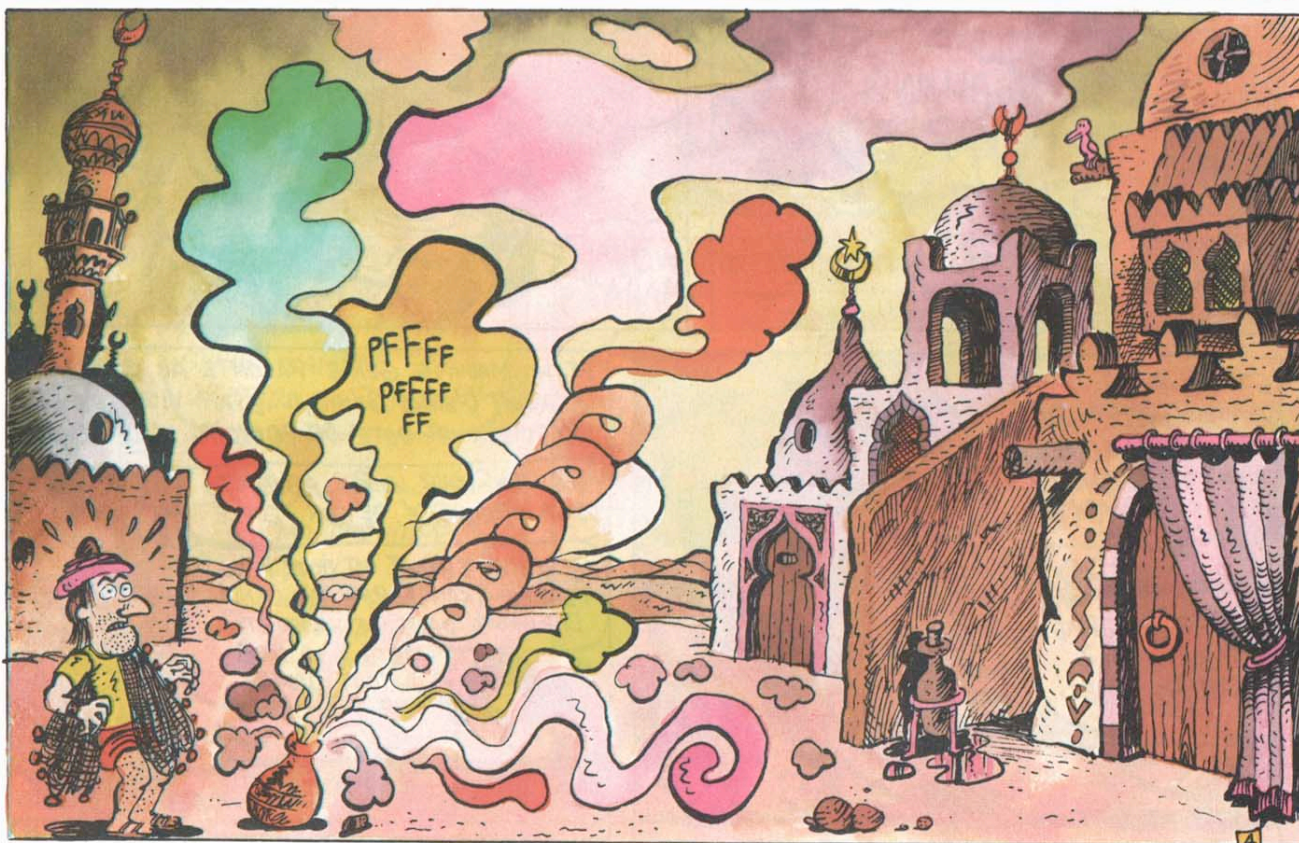


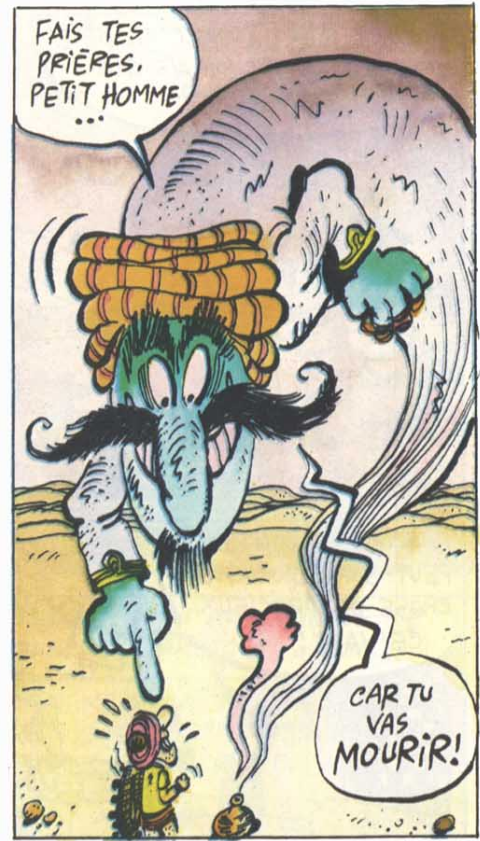




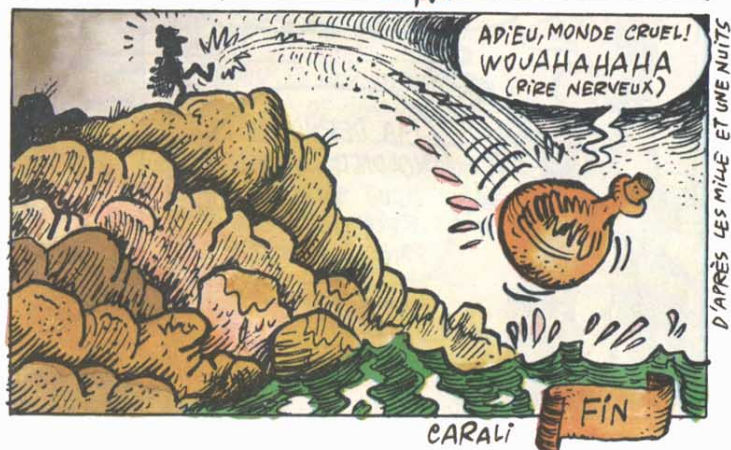
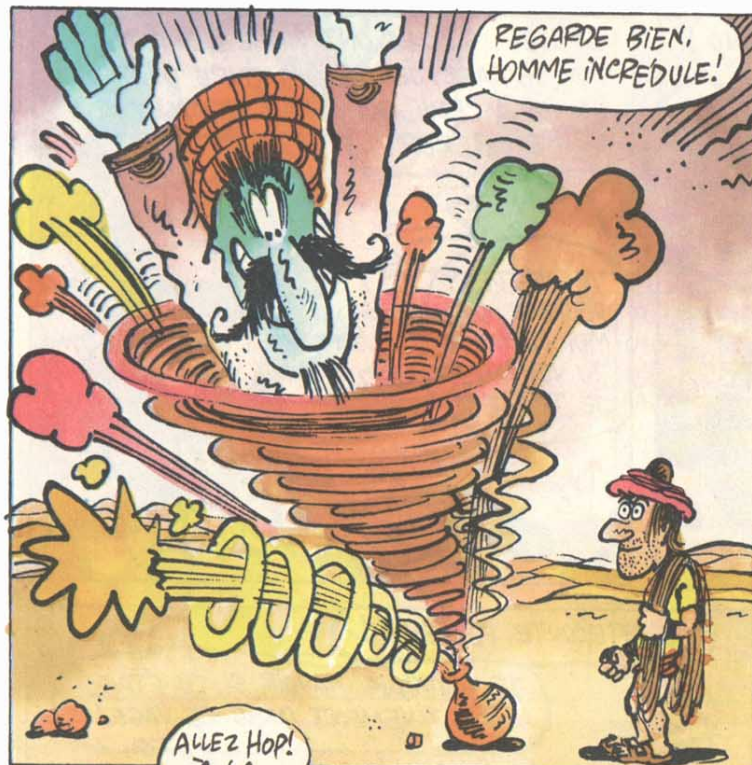






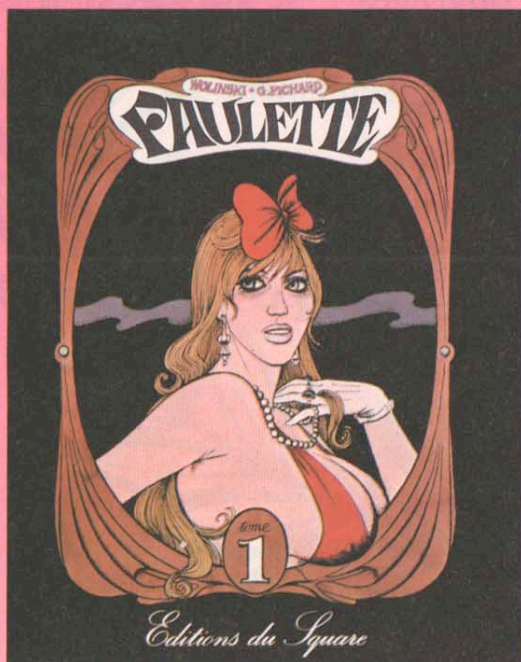




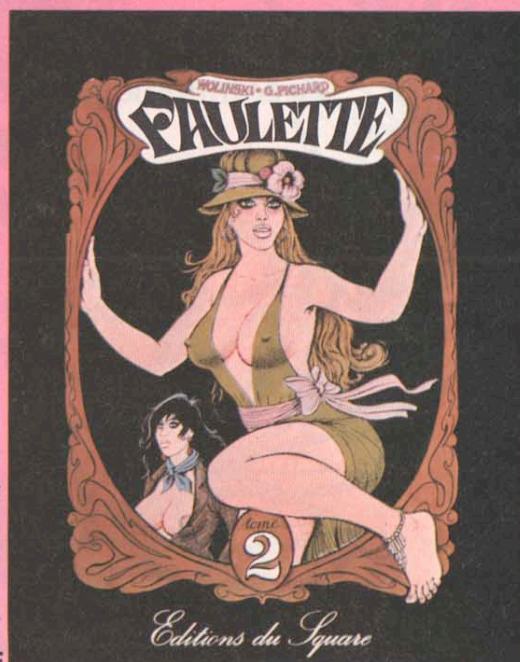


Les Editions du Square présentent les quatre premiers ouvrages d'une collection de luxe à tirage limité

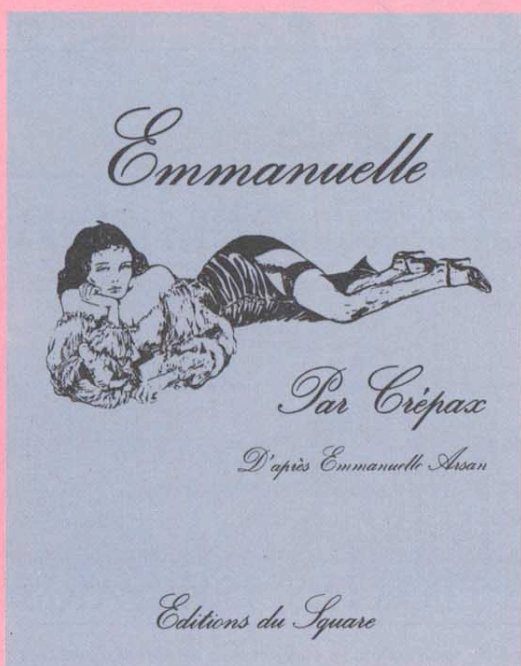
Chaque volume de cette collection de luxe de grand format (23,5 x 30,5cm) est broché dans un fort carton épais, cousu et tranchefilé, présenté dans une couverture en couleur à dos carré avec mors et pelliculée.



◀ PICHARD ET
WOLINSKI
Paulette tome 1 - 95 F



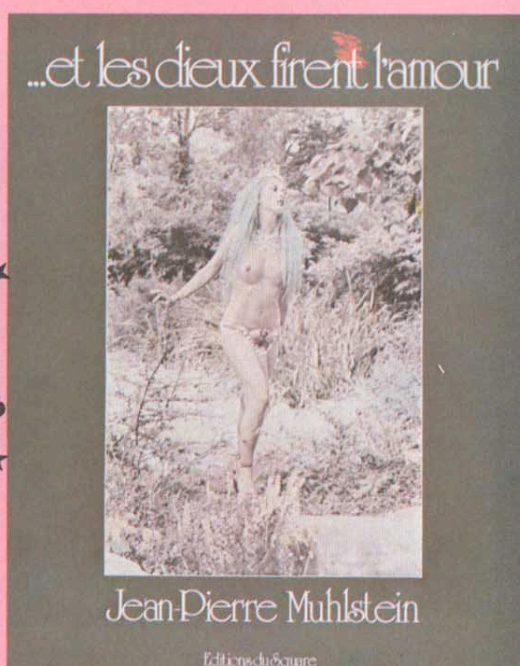
PICHARD ET
WOLINSKI ▶
Paulette tome 2 - 95 F



◀ CREPAX
Emmanuelle - 95 F

MUHLSTEIN ▶
Et les dieux
firent l'amour - 120 F

ATTENTION!
Offre spéciale audos



OFFRE SPECIALE



Pour l'achat groupé
de ces quatre premiers ouvrages
de la collection de luxe,
commandés directement, vous paierez seulement :

283 F

... au lieu de 405 F, soit une économie de 122 F
+ frais de port : 16,25 F



BON DE COMMANDE

Envoyez-moi, à l'adresse indiquée ci-dessous, les 2 tomes de Paulette par Pichard et Wolinski + Emmanuelle par Guido Crépax + Et les dieux firent l'amour par Mühlstein, en édition de luxe, au prix spécial de 283 F (+ 16,25 F de port) les 4 volumes, ou chaque volume séparé au prix normal sans frais de port.

Nom Prénom

Adresse complète

Détail de la commande

Paiement joint par chèque bancaire. C.C.P. 3 volets ou mandat-lettre à l'ordre des Editions du Square.

ÉDITIONS DU SQUARE, 10 RUE DES 3 PORTES, 75005 PARIS

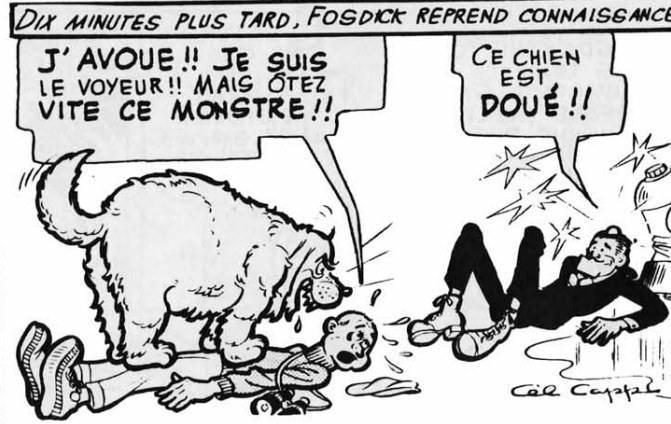
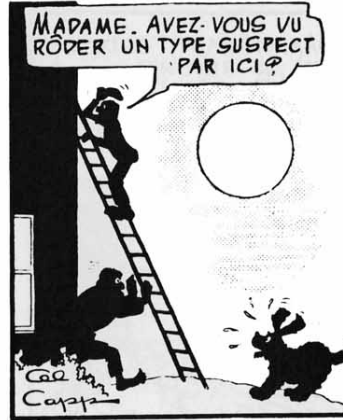
Offre valable pour la France métropolitaine seulement. Pour l'étranger, rajouter 15 F de participation en plus des frais de port et d'emballage normaux. Votre commande vous parviendra par train/bateau.

alcapp fearless fosdick









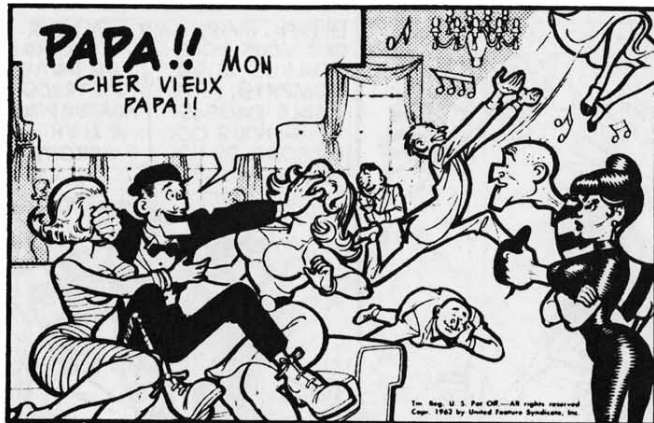


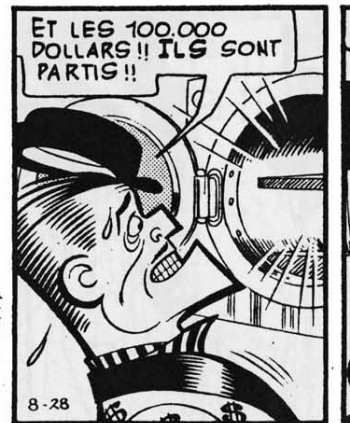


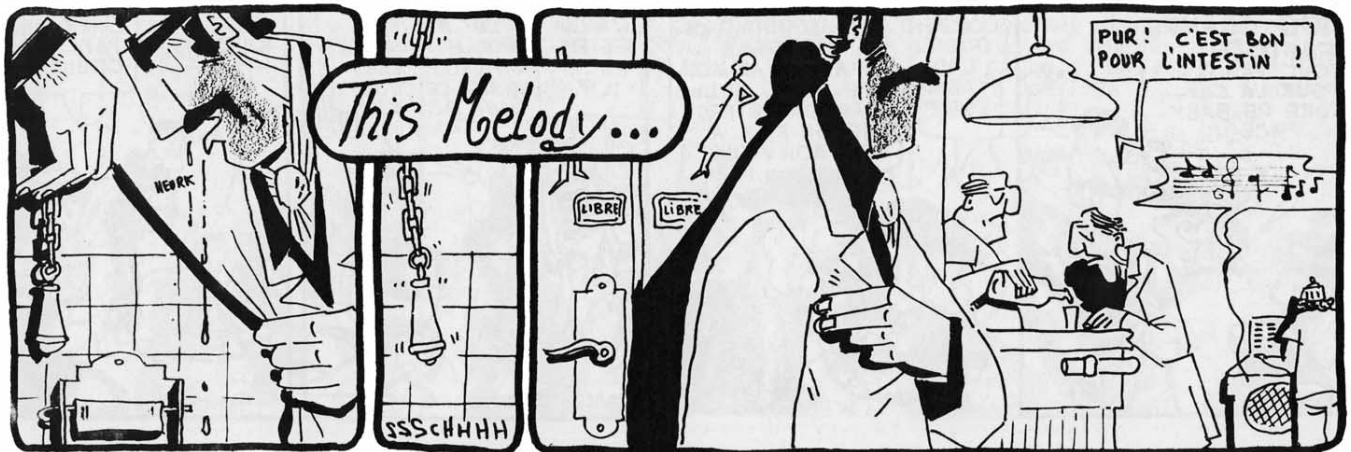








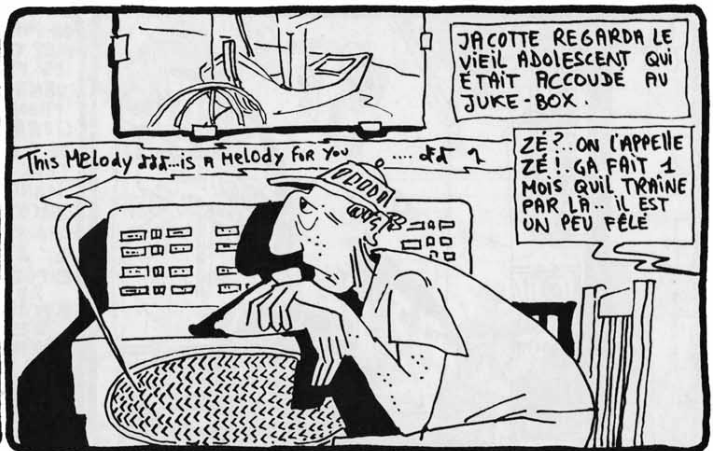




MARIUS RECTIFIA LA POSITION DE SON BERETTA À TRAVERS LE TERGAL DE SON COSTARD. IL AVANCA CONTRE LES GLACES DU BISTROT ET FIXA LE BOUT DE LA RUE.

TOUT AU FOND, LES RAFIOTS DU VIEUX PORT BALANÇAIENT LEURS MÂTS COMME DES PENDULES







10 MINUTES
PLUS TARD,
LES FLICS
VENAIENT
PRENDRE
LIVRAISON
DE 4 CORPS.
CEUX DE
MARIUS,
JACOTTE,
MOMOND
ET ZÉ.
EXPÉDIÉS
AU ROYAUME
DES
MACCHABÉES
PAR UNE
GÉNÉREUSE
RAFALE.



SEUL LE BUVEUR DE
PASTIS ÉTAIT
MIRACULEUSEMENT
INDEMNÉ
ON CRAIGNAIT POUR SA
VIE, VU QU'IL RESTAIT
LE SEUL TÉMOIN DU
CRIME. EFFECTIVEMENT,
IL MOURUT QUELQUES
TEMPS PLUS TARD,
MAIS DE MORT NATURELLE
.... POUR AUTANT QUE
MOURIR D'UNE CIRRHOSE
SOIT NATUREL POUR
UN POIVROT...
AUTHEMAN.

FOSDYKE

SAGA

bill tidy





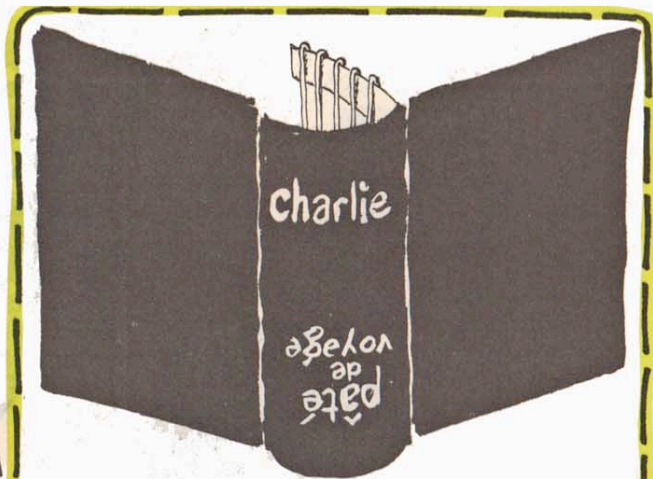
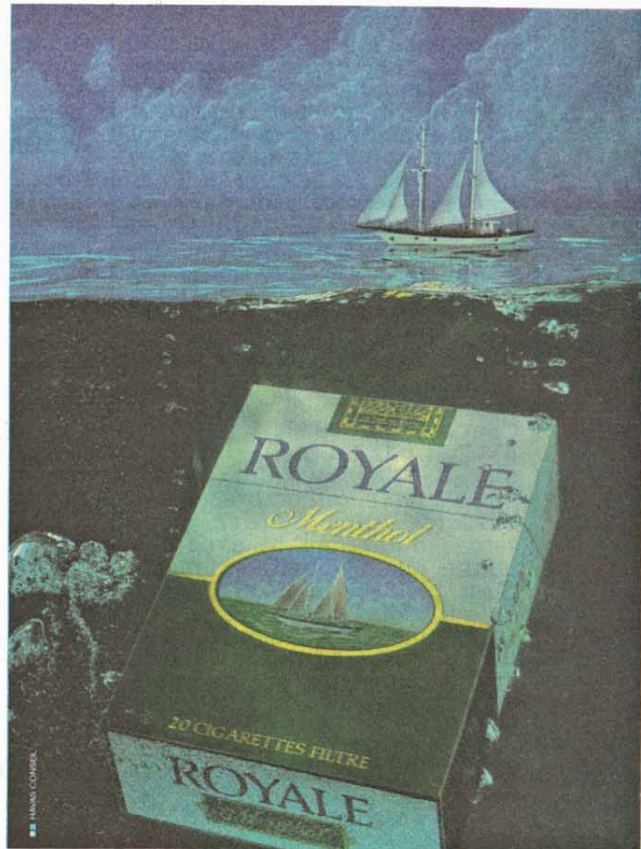
tous les mercredis
l'actualité
 à coups de poing
 dans la gueule

CHARTER-HEBDO
 UN COMBLE!

LES AFFAMÉS
 OUGANDAIS
 REFUSENT LES
 SANDWICHS SNCF



24 PAGES
8 PAGES COULEUR
 en vente partout
6F



30F LA BELLE RELIURE

Contient : 12 NUMÉROS DE CHARLIE
 Mensuel ou 30 numéros de Charlie-
 Hebdo mais ça dépasse ou 3Kg
 de pâté de voyage coupé au carré, à commander
 au journal, 10 rue des Crois Portes, 75005 Paris.
 Port Payé

ATTIRONS d'abord votre attention, si par exception elle était distraite, sur *Un été anglais*, de Raymond Chandler (Presses Pocket 1909). Ce volume regroupe trois copieuses nouvelles qui étaient apparemment restées inédites en français : *la Reniflette du professeur Bingo* (1951) appartient à la petite veine semi-fantastique de Chandler ; *le Crayon* est une aventure de Marlowe écrite à la fin des années 50 ; *Un été anglais* est une histoire criminelle d'un sentimentalisme romanesque un peu forcé, brouillonnée en 1939 et reprise par Chandler en 1957. Ces textes ne sont pas du meilleur Chandler. Le Marlowe du *Crayon*, par exemple, qui embrasse à la hussarde Anne Riordan, mais refuse d'aller au lit avec elle quand elle l'y invite crûment, n'est plus si fin ni si élégant qu'autrefois, et manifeste une amertume un peu sénile. Mais les faiblesses du recueil contribuent à le rendre indispensable pour l'amateur : Le maître en déclinant laisse mieux voir ses propres faiblesses, qui sont la clé de son œuvre, et émouvantes. Au reste, la mode et les vacances prochaines aidant, il est

apparu au début de l'été une flopée de volumes qui nous submergent un tantinet. Tâchons d'en voir de toutes les couleurs.

GLAUQUE

Chez NéO se sont poursuivies les rééditions d'ouvrages ambitieux, parfois fameux, sous les couvertures plaisamment morbides de Claeys. Le pouvoir, l'information et l'art sont les objets du célèbre et rare *Grand Horloger*, de Kenneth Fearing, où un magnat criminel charge un employé de son empire de presse de diriger la recherche qui permettra de retrouver l'unique témoin pouvant incriminer le magnat. Or cet employé est ce témoin : Obligé d'organiser contre lui-même des recherches puissantes, il fait en sorte que, grâce à l'organisation, le comble de la puissance devienne le comble de l'inefficacité. C'est intéressant. Cependant les recherches progressent, et le héros ne devra enfin son salut qu'à son amour de l'art et à l'excentricité d'une artiste, ainsi qu'au mouvement incontrôlable de la finance. Ni la puissance des souverains ni les efforts des su-

balternes ne pèsent donc, à la fin des fins, devant un destin impassible comme l'argent et capricieux comme l'art : voilà la philosophie grandiose et gourmée du bouquin. (On pense fugitivement à Borgès et Ayn Rand.) Oui, c'est intéressant.

On passera plus vite sur *Tuer pour passer le temps*, de Fredric Brown, car les qualités de l'auteur sont bien connues, et il est ici en bonne forme : A partir d'une idée épineuse et classique (des crimes imitent la fiction d'un écrivain), de virulentes attaques sont lancées contre le milieu des feuilletons radiophoniques, et des cuites fabuleuses sont décrites plaisamment.

Toujours chez NéO, *la Cage de verre*, de Colin Wilson, montre un érudit amateur de nature et de William Blake qui quitte la rude campagne pour la ville corrompue, et enquête sur un fou homicide émule de Jack l'Eventreur et amateur aussi de Blake (qu'il cite sur les murs près des débris humains qu'il laisse). Très littéraire, initiatique comme un fou, ce roman plaide pour le mysticisme énergétique rural contre le matérialisme urbain décadent. Wilson, jadis un *angry young man*, a vite sombré comme ses collègues et encore plus bas : dans le respect de Dieu, la démonologie, les foutaises extrasensorielles et les conneries spiritoides. Cependant son idéologie fumeuse est immer-

POLARS



gée savamment dans l'écriture elle-même, et *la Cage de verre*, bizarre et cohérent, est une distraction relativement originale. Ce sont les paradoxes du roman : Certains auteurs, on leur mettrait vite le poing sur le nez dans la conversation ; et on les lit pourtant avec agrément. Mais seul s'en étonnera celui qui veut des romans moralisants.

Pour en terminer provisoirement avec NéO, notons que cette maison a réédité aussi du G. J. Arnaud et du Frédéric Dard, et sorti un recueil de nouvelles de Fajardie. Comme des textes d'Arnaud et Dard sont disponibles sans cesse et en nombre au Fleuve Noir, la réédition de ceux-là, dans une présentation cossue, a quelque chose d'un peu superflu, sauf pour les incondtionnels de ces auteurs hâtifs, habiles et sympathiques.

Quant au Fajardie, *le Loup par les oreilles*, il s'écarte absolument de la ligne glauque suivie par NéO jusqu'ici. Il s'agit de récits violents, populistes, et effectivement moralisants : les personnages positifs le sont à peu près à 100 %, ni plus ni moins ; ils sont pauvres, opprimés, affectueux, etc. ; et les méchants sont riches ou valets de riches, avec des opinions fascistes et une sexualité sadique-anale. Même simplicité d'écriture. L'auteur est donc guetté par la niaiserie. Cependant sa particularité est dans la vraie tendresse qu'il

manifeste à l'égard du milieu ouvrier - d'autrefois, dont on peut parier qu'il est issu. Et cette littérature d'*agit-prop* doit donc être comprise, et se connaître elle-même, non comme niaiserie mais comme nostalgie.

PURPURIN

Purpurin en un seul mot, assurément : Alta, après la saga de Fu-Manchu, réédite *Sumuru* de Sax Rohmer, six romans en trois gros volumes, sous l'égide de Francis Lacassin. Le public a, semble-t-il, accueilli plus volontiers Fu-Manchu qui était plus fameux ; exhortons-le à se ruier de même sur *Sumuru*. Ce que Fu-Manchu était au péril jaune, *Sumuru* l'est au péril féminin, dont chacun, et notamment les féministes, admettra qu'il est pire que l'autre, et plus beau. Mystères de l'Orient, bouche hautaine, sado-maso soft, voiles diaphanes, méchants Levantins, athlétiques Ponantais et tout ça sont servis par une écriture remarquable, d'une inébranlable conviction dans l'insanité. Commencez par *Nue sous son vison* puisque c'est le premier texte du tome 1, et ne vous arrêtez plus.

Dans un registre comparable, les éditions du Masque rééditent *les Aventures de Harry Dickson* de Jean Ray. Cette publication s'adresse surtout à ceux qui ne possèdent pas d'édition antérieure. En effet,

bien qu'elle offre quelques inédits, elle ne pourra éviter qu'ils soient en minorité, ni que de malveillants érudits s'interrogent sur leur attribution. (D'autres que Jean Ray ont occasionnellement tripoté le Sherlock Holmes américain.) Voici en tout cas une série utile, surtout pour les jeunes, ces pauvres salauds qui nous enterrent tous et ne possédaient peut-être pas l'édition Marabout.

NOIR

Outre l'inédit de Chandler, les amateurs intégristes ont à se mettre sous la dent un inédit tout récent du formidable James Cain : *le Mécène*, aux éditions de Trévisse (plutôt spécialisées à l'ordinaire dans le roman sentimental de masse). Le vieux Cain se répète en quelque mesure, non sans malice : sa description des passions violentes, exécutée les doigts dans le nez, finit par paraître aussi routinière que pleine de brio ; mais les feuilletonesques arcanes de l'industrie et de la finance américaine nous plaisent toujours.

Du côté de la Série Noire, j'ai du retard de lecture, puisque j'en reste encore aux alentours du n° 1780. Dans la dizaine précédente, outre un McBain et un Dick Francis égaux à eux-mêmes, et un Brian Freemantle, *Ne chinoisons pas !* (1779) aussi gentillet et pas plus impressionnant que le précédent,



on peut signaler brièvement *Super stup* de Kevin Klose et Philip McCombs (1975). L'intrigue et le style manquent d'originalité, et le livre souffre d'être publié ici des années après la fin de la guerre entre les USA et l'Indochine. Mais toute la deuxième partie, justement parce qu'elle se déroule en pleine guerre, est d'un grand intérêt, notamment documentaire, décrivant les opérations militaires, et puis le traitement réservé aux cadavres américains (d'une façon qui réjouira les cœurs sensibles et les estomacs de même métal). Y figure de plus un superbe personnage de vétéran des douanes, alcoolique, flegmatique et retors, à qui l'on prêterait volontiers les traits d'Edmund O'Brien ou quelque un comme ça.

Mais le meilleur SN de la dizaine est certainement *Répercussions* de Glendon Swarthout (1972). Il semble que cet auteur a peu publié. En français, on connaît déjà de lui *Une gâchette* (Sup. N 32), dont fut tiré le film de Don Siegel *le Dernier des géants*, et que je n'ai jamais trouvée l'occasion de lire, bien que l'excellent Klotz m'en ait fait, lors de sa sortie, un éloge très énergique. Je vais me procurer *Une gâchette* et vous devriez en faire autant. Quant à *Répercussions*, ça s'appelle en américain *Skeletons* et le titre français « astucieux » fait mauvais ménage avec la finesse et

le dandysme de l'auteur. L'intrigue touche de nouveau au western en ce que l'enquête se déroule au Texas et concerne des crimes commis au début du siècle, en même temps que des meurtres plus récents, le problème de l'immigration clandestine contemporaine s'entretenant plaisamment au souvenir d'un raid villiste. Mais l'excellence du livre est dans son écriture et son héros narrateur, un doux artiste froussard et snob qui, à mesure qu'il s'obstine à déterrer la noire vérité, devra renoncer à son insouciance, à sa gaieté, et à tout le reste. Le style est tout à fait brillant, qui ménage une surprise par paragraphe, et parfois un étonnement par ligne, notamment pendant des conversations superbement caustiques. C'est du velours, et il se révèle finalement plein de lames de rasoir.

Manchette

PS : Hors catégorie (assurément l'auteur n'aimerait guère être classé à la rubrique « tricolore »), n'oubliez pas *le Dernier Train d'Austerlitz* (éditions Guénaud-Polar), réédition d'un rare Léo Malet. L'un des deux grands polareux français (l'autre est Simenon) partait là d'un argument comparable à celui de *Tuer pour passer le temps* de Brown. Ici aussi, le narrateur est écrivain et calamiteux, et les crimes qui ont lieu imitent ses fictions. On peut parier que l'ouvrage a été fait pour bouffer, au fil de la

plume et au galop, et sans que Malet sache précisément où il allait. Mais la résolution finale de l'énigme importe moins que l'ambiance historique : c'est 1944, l'occupation, les armées alliées qui approchent de Paris ; c'est aussi la résistance internationale à Hitler, avant la guerre et pendant. C'est du gâteau, sautez dessus comme sur les Malet réédités par Marabout ou par La Butte-aux-Cailles.

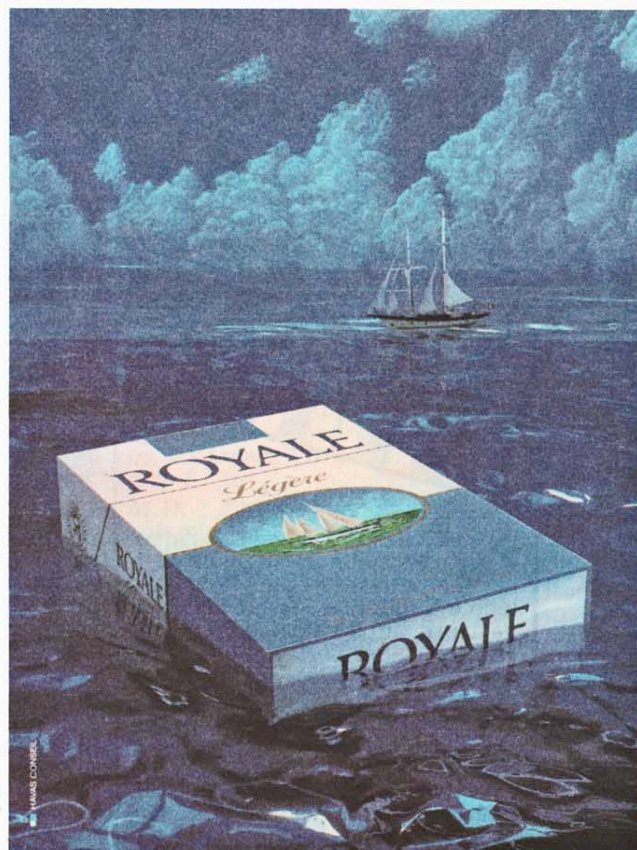
PS 2. Errata : Outre que Brian Freemantle avait publié quelque chose chez Fayard naguère, avant que la Série Noire s'intéresse à lui (c'est la revue *Polar* qui me rappelle à l'ordre sur ce point), j'ai erré derechef dans *Charlie* d'août en limitant Ross Thomas ; en effet, il est également Olivier Bleeck, et sous ce nom l'on connaît de lui *Chien de métier* (SN 1357), *Confidences mortelles* (1518), et *l'Entremetteur* (Sup. n° 61). Cette erreur-ci, c'est Jacques Baudou qui me la signale ; par représaille je signale Baudou à votre attention : spécialiste du polar, publiciste, co-organisateur du festival du roman et du film policier qui se déroulera à Reims du 31 octobre au 2 novembre prochains, il est tout spécialement l'âme d'*Enigmatica*, fanzine épais et fin consacré à toutes les sortes de roman policier. On s'abonne en lui envoyant de l'argent, je n'arrive pas à savoir combien et j'ai perdu l'adresse, quelle efficacité !



EN VENTE PARTOUT
OU A COMMANDER AUX EDITIONS
DU SQUARE, 10 RUE DES TROIS-
PORTES, 75005 PARIS
REDUCTION DE 20% AUX ABONNES

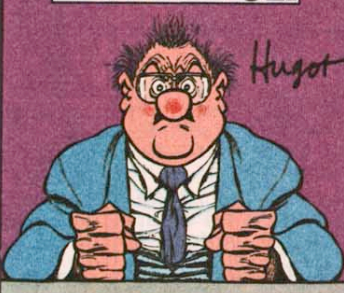


numéro spécial Charlie 20 F



**derniers
parus
aux
éditions
du
square**

LES CONSULTATIONS DU DOCTEUR
OELENSHLAGER
**LE DOCTEUR
EST MALPOLI**



Hugot

Editions du Square

30 F

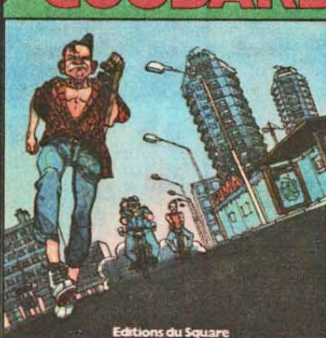
LE GOULAG n°2
LOUBIANKA



Editions du Square

30 F

**DOSSIER
GOUDARD**



Editions du Square

30 F

**CEUX-
LA**
ANDRE VON
G. PICHARD
1



bouquins charlie

30 F

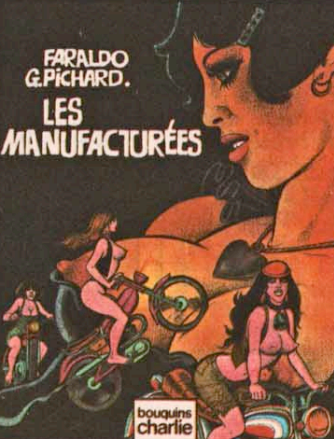
**CEUX-
LA**
ANDRE VON
G. PICHARD
2



bouquins charlie

30 F

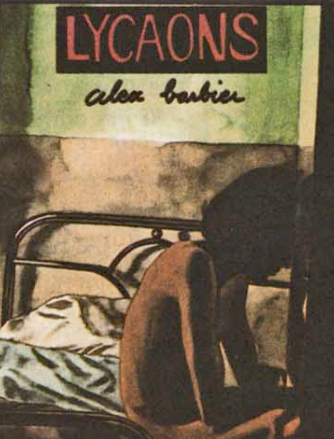
FARALDO
G. PICHARD.
**LES
MANUFACTURÉES**



bouquins charlie

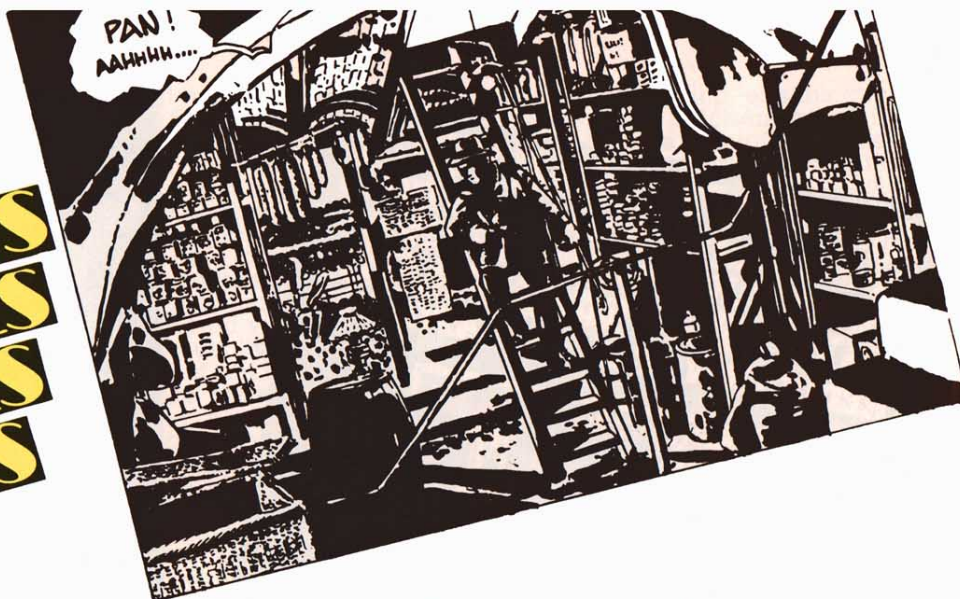
45 F

LYCAONS
alex barbier



45 F

LES PETITS MIQUETS FONTILES GRANDES OREILLES



NÉ en 1951, c'est des rares dessinateurs à avoir fait ses classes en Belgique (école Saint-Luc) avant de faire carrière en France. Après des débuts dans *Tintin*, on l'a vu dans *l'Echo*, puis *Fluide*, et il semble s'être installé dans *Circus*, où il fait une des meilleures bandes. Son « Pierrot-le-Fou » (Glénat éd.) qui sort ces jours-ci est à la fois sa première histoire à suivre et son premier album.

Héritier de l'école du noir et blanc à la Pratt-Caniff-Tardi, il a aussi bricolé dans le disque avec Louis Chedid, la pub et la S-F (cf. *Fiction* ou *Univers*, reproduit dans *Univers en folio*). Dessinateur discret, solide, il a un style facilement reconnaissable. Il s'appelle :

MICHEL DUVEAUX

M.D. : Je ne sais pas encore ce que j'ai fait avec « Pierrot-le-Fou ». J'ai encore plein de boulot à faire dessus, du matériel qui demande à être retravaillé. J'ai conçu ça à la manière d'un film avec plein de rushes reliés bout à bout avant montage. J'avais envie d'une grande histoire, je suis intéressé par le policier, mais surtout par le fait divers, la réalité, je n'aime pas le policier qui repose uniquement sur l'intrigue, genre Agatha Christie...

- Si je comprends bien, dans Circus tu as fait le brouillon ?

M.D. : Pas vraiment. De toute façon, la matière est là. Sur la maquette, je vais retravailler quelques pages (au moins 4 sur 64), les dialogues et, surtout, le montage des séquences ne sera pas le même. Je vais remettre l'ordre chronologique des petites histoires. Ce sera le même

matériel, mais disposé différemment, avec d'autres textes, et entre les chapitres des pages de journaux de l'époque pour remettre de l'ambiance. Il y a une émission radio que j'aime beaucoup qui s'appelle *Histoire d'un jour* (Europe 1). J'ai envie de faire en BD un truc dans ce genre. A la fois une intrigue romancée et un rapport à la réalité. J'essaie de coller à une réalité assez française, la France des années cinquante est très « française », elle a commencé à changer après de Gaulle. J'ai commencé à me servir de documents photo pour coller à l'histoire, et finalement ça m'a complètement échappé. Au départ je suis parti de la démarche de Ba-

zooka, ça m'intéressait...

- Marrant, étant donné ton style...

M.D. : J'en ai eu la volonté, mais ça n'a pas donné ce que je voulais. Ils ont une espèce de destruction de l'image, de démythification, qui m'intéresse totalement. Dans la BD, ce qui m'a toujours gêné, c'est la mythification du dessin spontané mais qui est le résultat de X dessins faits auparavant. Bazooka cassait ce truc-là, j'ai connu Chapiron à *l'Echo*, et ça m'a enchanté. J'ai voulu faire « Pierrot-le-Fou » dans cet esprit, mais le personnage m'a échappé.

- Comment te situes-tu dans le courant de ceux qui font du ro-

- Le 5^e tome des Frustrés est sorti. Bretécher, c'est chaque fois meilleur. C'est passé de mode désormais, et ça devient intéressant en soi, pas seulement en tant que phénomène sociologique. Super. Edité par elle-même, elle a bien raison.

- Aux Humanos, où nul ne sait ce qu'il se passe tant les bruits sont contradictoires, notons le second album de Crespin, Armalite 16, que je trouve bien beau, mais avec des détails parfois un peu elliptiques. Scénario à travailler, mais ça s'améliore.

- Chez A.M.P. on publie les versions françaises de magnifiques albums d'illustrateurs démentiels, de S-F surtout. Le dernier, Ultramondes, de Holdstock et Edwards, contient des illustrations sublimes.

- Elli Medeiros a sorti son premier livre, Images et Paroles, chez Futuropolis. Ça a un côté sympa, rétro à chier, mode enfin, c'est « charmant », comme on dirait d'une jeune fille en robe d'été, mais ça ne va pas très profond, sauf quand elle

s'implique elle-même dans ses histoires, qui la révèlent. Le meilleur, s'est ce qui ressemble à du Mercier.

- Des albums de dessins politiques, c'est rare, mais c'est bon. Le Crilan de Saint-Lô (B.P. 11, 50750 Canisy) a publié 140 dessins contre le nucléaire, préface de Tazieff. A part que la couverture n'a pas de dessin, ce qui est de l'hérésie, c'est pas mal du tout. Dans son coin, Que Choisir, revue que j'aime, sort un spécial où les plus grands noms du dessin se sont défoncés. Leur meilleur choix est vraiment le meilleur.

- Côté critique, notons un Cahier de la BD, consacré à Will, dessinateur belge trop peu connu en France (sinon des enfants) et qui fut l'inventeur de M. Choc dans Tif et Tonde, dont on devrait causer plus souvent. Le dernier Plein la gueule pour pas un rond est consacré à Lucques, avec ses crobards exemplaires. Et en plus, il parle...

- Jijé est mort, lui. Ses imitateurs vont bien. Salut, Joseph !



man noir en BD, Golo, Varenne, Hubert ?

M.D. : Je ne sais pas. Je n'ai pas envie de faire exclusivement du polar, mais ce que je veux faire va dans ce sens. Comme veine littéraire parallèle, je citerais surtout Simeon. Pour lui, l'intrigue est mineure, ce qui l'intéresse c'est la description des ambiances, les rapports entre les personnages, ce qui est en dehors... J'ai un ami qui a connu Attia, et Barbara, qui travaillait chez Attia. Puis j'ai rencontré un mec qui a connu en taule des mecs qui y étaient depuis l'époque de Pierrot-le-Fou, qui lui ont raconté la vraie fin du type. Il y a une version pour les flics, une pour les truands, et une troisième. J'ai pris la plus logique, celle des truands. Et, au départ, j'étais parti sur une autre, celle de Borniche, qui cite des dates exactes mais qui exagère profondément pour faire de la sensation...

- Tu veux dire que les nègres de Borniche étaient bien documentés...

M.D. : Exactement. J'ai retrouvé les endroits, les dates, mais ils ont exagéré dans l'horreur ; les scènes de violence n'étaient pas quotidiennes comme dans le livre de Borniche. Pierrot est un mec passionnant, qui est passé par les Bat'd'Af, puis la collaboration, puis la Résistance, puis par les services secrets français, tout. Le dénominateur commun de ces gens, ce n'est pas leurs raisons politiques, c'est l'action, sous n'importe quelle étiquette. Il était alcool, il est mort à

trente ans ; sa seule ligne de vie, c'est l'alcoolisme.

- Tu peux faire une suite en racontant la vie d'Attia, mais, là, tu vas te faire descendre comme un vulgaire ministre...

M.D. : J'ai essayé d'être le plus exact possible. J'ai fait des photos des lieux, des banques, au polaroid. Comme il y a des flics partout, je tournicotais autour, complètement parano... Les lieux exacts sont toujours plus forts. Bazooka l'a bien compris, les lieux engendrent l'action qui s'y passe.

- Ça vient des auteurs de S-F comme Ballard, qui a montré que les personnages de la réalité étaient plus forts que ceux qu'on imagine. Bazooka a repris ça. Mais ton esthétique à toi est celle des années 30-50. Tu es le chaînon manquant entre Tardi et les contemporains, ton truc à toi c'est les « Tractions avant »...

M.D. : La Traction a été la première voiture de mon grand-père, et j'ai été élevé par mes grands-parents. Si tu veux une connotation psychanalytique... Je fais une autre histoire qui se passe pendant ma petite enfance dans le Jura, près de Besançon.

- Cela va bien avec ton noir et blanc. Tu es un des rares à utiliser plus de noir que de blanc dans tes BD.

M.D. : Il y a 60 % de noir. Le passage au noir me plaît parce qu'il a un côté gestuel. Dans le dessin de BD, ce qui me gêne, c'est ce côté moine dans sa cellule en train de faire des trucs très précis. Comme je me sers

des photos, je passe très vite le crayonné, c'est la pose des noirs qui est importante.

- Tu es un dessinateur de masses plus que de traits...

M.D. : C'est ce qui donne l'expression du mouvement, bien que les BD ne soient pas très mouvementées, c'est l'équilibre de masses de noir qui se choquent ou s'entrechoquent...

- C'est Hergé dans Tintin chez les Soviétiques qui a inventé ça, probablement sans s'en rendre compte. Et de nos jours, il y a l'apparition du gris comme « couleur » majeure chez Ceppi ou les frères Varenne. Et toi, le gris ?

M.D. : J'ai essayé, mais je me suis planté. J'ai essayé aussi la couleur, mais là encore j'emploie le noir et blanc que je colorie, c'est un apport supplémentaire qui ne se fait que sur le blanc.

- En dehors de Tintin, tu es passé à l'Echo, à Fluide, tu as atterri à Circus comment ?

M.D. : Je me suis barré de partout. Mes deux histoires à Tintin n'ont pas marché, l'ambiance du canard ne m'emballait pas. Je suis parti à l'armée, gros passage à vide, puis l'Echo. Je débarquais à Paris dans un milieu intellectuel, mais qui bougeait. Puis Fluide, mais j'aime trop une forme d'humour que ne fait marrer que moi, le rapport entre un personnage et un échafaudage de petites choses, pas l'esprit Fluide. J'ai fait une tentative à Pilote, une histoire est passée, une autre ne passe toujours pas depuis un an alors qu'elle est prise. J'ai fait « Pierrot » que j'ai proposé à A Suivre, qui a fait trainer le projet six mois. J'ai donc atterri chez Glénat, où j'ai été très bien accueilli, on me fout une paix royale.

- La pube, c'est pour des raisons alimentaires ?

M.D. : Les couvertures (au Masque, à Fiction, les disques), ça me permet de travailler la couleur, la pube je n'en fais pas beaucoup, et uniquement pour le fric. J'aime bien faire du croquis, j'allais en faire dans une académie place des Vosges, deux ans, le soir, des croquis de nu. Dans la BD, ce qui est fantastique, c'est la narration. Le côté chiant, c'est la succession des dessins identiques. Le dessin, c'est une ouverture sur la vie et le mouvement, en BD c'est plus refroidi...

Propos recueillis par Théophraste Epistolier

WHAT'S UP DOC?



TARKOWSKI,
FELLINI,
YOURI NORSTEIN

RIVOIRE ET CARRET, outre ces quelques articles, commettent de temps à autre, quand l'argent le permet, un film d'animation. Le dernier en date, réalisé par Rivoire (ou Carret, au choix), passait au festival de Lille. Invités, nous nous aperçûmes, en lisant le catalogue du festival, qu'était projeté lors de la même séance - oh, joie ! - un film du Soviétique Youri Nors-

tein, déjà auteur de deux chefs-d'œuvre qui nous enchantèrent lors de précédents festivals d'Annecy.

Nous en fûmes pas déçus. *Le Conte des Contes* (qui obtint le grand prix) est une œuvre d'intelligence absolue qui peut être comparée aux films de Fellini ou de Tarkowski. Après trois visions de ce film, nous nous envolâmes (enfin, moi...) au festival de Zagreb dans l'espoir de rencontrer M. Norstein, ou au moins de revoir son film. Arrivé là-bas, je me précipitai sur les publications pour y constater que Norstein était

resté en URSS, mais que son film, lui, était bien présent. Naturellement, il remporta le grand prix, et je revins à Paris absolument décidé à mettre la main sur une copie pour tenter de vous faire partager l'émotion ressentie par les spectateurs. Trois jours après, nous pûmes enfin toucher la magique pellicule de Soyouz-moultfilm, et procéder religieusement à la reproduction des images (1).

PLUIE ET BROUILLARD

Le Héron et la Cigogne, ainsi que *Un hérisson dans le brouillard*, sont deux films qui peuvent entrer dans la catégorie « films pour enfants » (pour qui aime les catégories). Le héron désire se marier avec la cigogne, elle aussi, mais chacun à son tour refuse les avances de l'autre. Le hérisson, lui, rend visite à son ami l'ours, mais, en chemin, se perd dans un épais brouillard. Il est terrorisé par toutes sortes d'animaux et de choses...

Sans à aucun moment tomber dans la moindre mièvrerie, ces deux films jouent sur les sentiments de façon extrêmement délicate. Youri Norstein nous touche avec des pointes de tendresse, de mélancolie, puis nous fait rire, ou nous raconte ses souvenirs d'enfance. Sentiments profonds qui touchent tout un chacun. Pour cela, il se sert de tous les éléments. Le dessin d'abord, qu'il exécute avec sa femme Francesca Yarbousova (ses personnages attirent la sympathie, ils ont l'innocence des enfants), la douceur des couleurs et des lumières, et surtout l'animation. Il faut dire que Norstein est le maître du papier découpé. Ses personnages courent dans les hautes herbes, dansent, prennent des poses. Démarches lentes ou courses folles, Norstein utilise avec génie les intervalles. La bande-son aussi est capitale : le rôle des silences, des temps morts, les musiques particulièrement bien choisies. De plus, pour nous, Occidentaux, la douceur de la langue russe (les histoires sont racontées en voix off) nous ravit...

Une séquence du *Héron et la Cigogne* résume très bien l'esprit de ces films. Les deux animaux se courtisent et se chamaillent. Dans le ciel, très haut, passe une bande de cigognes migratrices qui appellent de leurs cris les nouvelles à se joindre à elles. En bas, héron et cigogne ont levé la tête et demeurent figés un long moment.

Un hérisson dans le brouillard

Le conte des contes

Par ce silence et cette immobilité, les sentiments les plus profonds se révèlent. La tentation, mais l'incapacité de la cigogne, le doute et la crainte du héron...

Grand animateur, Norstein innove également techniquement. Quand la caméra bouge, plusieurs plans superposés se décalent pour donner une illusion de relief. Il utilise aussi la profondeur de champ pour détacher un personnage d'un décor, comme en prise de vue réelle. Les « vraies » images (feux d'artifice, braises, poissons, rivières), il les utilise pour les intégrer magistralement dans ses films. Au papier découpé, il ajoute toutes les techniques simples pour mettre en scène son univers si particulier où règnent pluie, neige et brouillard, où lucioles et mouches volètent autour des feux ou des lampadaires, où les images rejoignent celles de Fellini parfois. Ce grand cheval blanc que rencontre le hérisson dans le brouillard est en effet bien proche du grand bœuf blanc rencontré par le petit garçon de *Amarcord*. Ces éléments, cet univers vont donc se retrouver dans cette œuvre magistrale qu'est *Le Conte des Contes*, destiné cette fois, en raison de son relatif hermétisme, à un public plus adulte.

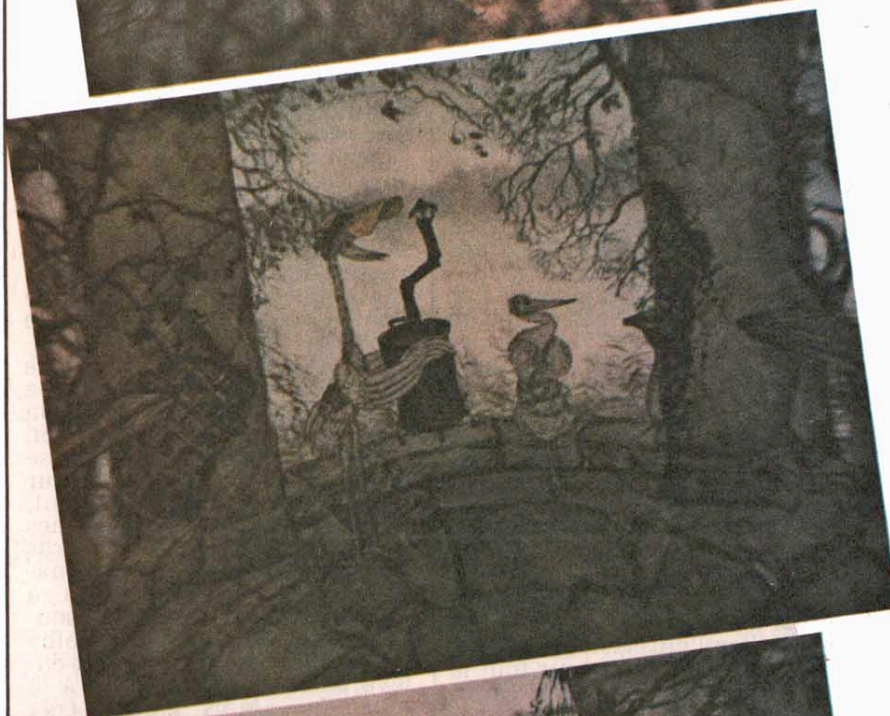
LE CONTE DES CONTES

*Dodo petit do
reste au milieu du lit
un petit loup gris
pourrait venir te chercher
pourrait venir te chercher
pour t'emporter
très loin dans les bois*

Un bébé tète le sein de sa mère, et, au son d'une berceuse infiniment douce, ferme ses paupières si lourdes. Caché sous la table, le petit loup gris observe avidement et déglutit...

Le poète Norstein nous entraîne dans son enfance. Au cours des vingt-huit minutes du film vont s'entremêler plusieurs séquences de styles graphiques différents. Nous découvrons la famille du créateur, vue de loin et de façon symbolique. Lui qui tente de créer, avec tige et lyre de rigueur, en proie aux tourments, et qui se fait réprimander par un chat... La petite sœur qui saute à la corde avec le vieux copain des enfants, un énorme minotaure à l'air bon, qui sautera à son tour et qui plus tard s'assoupira, sa bonne grosse tête dodelinant doucement. Sans une seule parole, le caractère de la petite sœur est mer-

(suite page 94)



Le héron et la cigogne

LES AUDIOPHILES ONT LES PIEDS MOUS

PARLONS un peu de la cassette, la K7. Quand elle apparaît, le seul moyen d'enregistrer, c'est l'appareil à bobines. Il va tout simplement être chassé : il a trop d'inconvénients pratiques, et un seul avantage, la qualité. Ça ne fait pas le poids. Au début, la K7 est destinée par Philips à la seule lecture de programmes préenregistrés sur un appareil appelé aussi « Musi-cassette ». Et Philips a un trait de génie commercial gigantesque : il fait *cadeau* de son brevet à tous les constructeurs, à la seule condition de ne pas changer le principe, ce qui lui permet d'imposer ce standard et d'amortir sans risque ses investissements. S'il n'avait pas agi ainsi, la K7 serait restée en concurrence avec les autres systèmes existants à l'époque et n'aurait peut-être pas connu l'avenir que je vais vous conter.

Donc, dans un premier temps, personne ne songe à une utilisation stéréo de qualité ; le lecteur (pas vous, l'appareil) s'appelle encore platine cassette, c'est une espèce de pupitre dérivé du musi-K7, un peu plus gros, avec des vu-mètres pour surveiller l'enregistrement. De là, même topo que pour tout le reste : l'escalade aux accessoires, du compteur avec mémoire pour revenir à zéro sans peine au réducteur de bruits de fond, car ça souffle sec, appelez-moi ça DNL, qui coupe en même temps tous les aigus. Lentement (qui a dit « sûrement » ?), cette K7 commence à s'imposer par son immense côté pratique : c'est la même dans la voiture, à la maison et en vacances à la plage. On enregistre son propre programme, les cassettes préenregistrées sont nombreuses, pas chères. Et surtout la K7 permet d'enregistrer les disques des copains pour pas grand-chose. Le marché du disque en souffre encore. On l'a utilisée comme bloc-notes pour dirigeant pressé, comme poly pour étudiant feignant, comme mé-

thode de langue, comme guide touristique et comme piège à interview. En gagnant ses titres de noblesse, elle va s'éclater dans la haute fidélité. On va travailler sur sa structure même : la bande est traitée pour compenser sa petite taille et sa vitesse lente. La couche de fer est remplacée par du chrome, et comme le chrome est abrasif pour les têtes de lecture classiques, tout le monde renouvelle son appareil dans la foulée. Ensuite arrive une nouveauté qui s'imposera assez vite comme une vraie révolution : un réducteur de bruits de fond (il faut reconnaître que ces bruits de fond sont une véritable obsession, une injure aux amplis qui se sont débarrassés des leurs depuis belle). Cette merveille, donc, porte le doux nom de « Dolby ». Et le gros progrès est que cette fois-ci, les aigus sont préservés. Le Dolby est sacralisé comme la plus grande invention depuis la K7. On ne l'encense pas, on l'adule, et plus personne n'ose s'exposer avec un enregistreur non muni de Dolby. Pourtant, encore une fois, tandis que mes audiophiles bondissent à bras raccourcis sur ce nouveau machin, certains médisants à l'oreille fine constatent, le sourire entendu, que ce Dolby mange beaucoup d'aigus et enlève pas mal de présence à la musique... Mais gardez cela confidentiel, le Dolby n'est pas encore mort pour tous.

Bon, maintenant, on s'est aussi rendu compte que les cassettes au chrome, non contentes de bouffer les têtes les plus dures, s'effacent toutes seules au fil du temps ou s'impriment spire sur spire ! Que fait-on dans ce cas ? Réponse japonaise : toujours mieux. On invente la cassette au ferrochrome, compilation des deux systèmes précédents qui accumule les avantages des deux sans les inconvénients. C'est du sûr. C'est vrai, et ça permet – en avant pour une autre tournée – de changer encore une partie du parc. Pendant tout ce temps, la qualité gagne quand même de sacrés points... jusqu'à ce qu'un cons-

tructeur de plus lance sur le souk une idée nouvelle et banale qui va mettre tous les appareils au rencart (quels moutons, mes audiophiles !) : la platine K7 frontale. Le mot est lâché. Les voraces achètent à tout va. On ne met plus la K7 par le dessus, mais par le devant ; l'appareil prend la taille et la forme de l'ampli, avec tous les boutons sur le devant, sur la façade. C'est vrai, ça permet d'empiler les boîtes, mais de là à mettre tous les autres à la poubelle... Et pourtant, je peux vous dire, des platines à plat, vous pouvez en chercher ! Elles se cachent dans les meubles des chaînes secondaires de la résidence idem. On en est donc là. La présentation varie peu, si ce n'est le remplacement des vu-mètres par des cristaux liquides, puis par des voyants bargraph (laissez, c'est pour moi), mais on les a déjà vus dans l'ampli. Le fer pur apparaît pour remplacer le ferrochrome et le chrome, mais il est à peine sorti (les nerveux ont déjà changé de machine) que l'on se rend compte qu'il n'y a pas de K7 disponibles, qu'elles valent 80 F et qu'elles **ROUILLENT** ! Nous en sommes là.

Cette K7 est devenue fabuleusement bonne, le souffle, le manque de présence et la durée ont été repoussés bien au-delà de la destination première de l'engin, car tous les obstacles que l'on a rencontrés se résument à cela : on a détourné ce drôle de sandwich de sa médiocrité. Qu'en aurait-il été si le même soin avait été apporté à parfaire la cartouche huit pistes ? Elle présentait, elle, l'avantage de tourner deux fois plus vite, de pouvoir écouter un programme sans fin, et de changer de programme en un instant, avec un choix permanent de quatre morceaux qui passaient. De plus, elle était la seule à pouvoir restituer dans de très bonnes conditions la quadriphonie, et surtout de permettre d'enregistrer soi-même de la musique en quadri.

Ah, la quadriphonie...

Montver

IL Y AVAIT PLUS DE TROIS ANS QUE JE N'AVAIS PAS OUVERT.

C'ÉTAIT UN HOMME ÂGÉ, MAIS GUÈRE PLUS QUE LE PRÉCÉDENT SI BIEN QUE, L'ESPACE D'UN ÉCLAIR, J'EUS LA TERRIBLE IMPRESSION QU'IL S'AGISSAIT DE LA MÊME PERSONNE AVEC QUELQUES ANNÉES DE PLUS.

— BONJOUR MONSIEUR, COMMENT ÇA VA DEPUIS LA DERNIÈRE FOIS ? DEMANDÉ-JE.

— JE NE COMPRENDS. NOUS CONNAISSONS-NOUS ?

— MMH... BON, BON... NON, NE FAITES PAS ATTENTION, QU'EST-CE QUE VOUS VOLEZ ?

— ÇA FAIT PLUSIEURS FOIS QUE JE PASSE DEVANT VOTRE PORTE ET JUSQU'ICI TOUJOURS RÉSISTÉ À LA TENTATION DE FRAPPER, MAIS AUTOURD'HUI CE FUT PLUS FORT QUE MOI ET ME VOILÀ !

— VOUS AVEZ BEAUCOUP DE CHANCE. JE VIENS JUSTEMENT AUTOURD'HUI DE DÉCIDER D'OUVRIR. FIGUREZ-VOUS QU'IL Y A TROIS ANS ET DEUX MOIS QUE L'ENVIE ME M'EN ÉTAIT VENUE.

JE LUI EXPLIQUAI QUE LE DERNIER À QUI J'AVAIS OUVERT LUI RESSEMBLAIT ASSEZ MAIS EN PLUS JEUNE. IL ME RÉPONDIT QUE ÇA NE POUVAIT ÊTRE LUI PUISQU'À L'ÉPOQUE IL NE SAVAIT PAS LIRE ET N'AURAIT EU AUCUNE RAISON DE COGNER SUR UNE PORTE OÙ ÉTAIT ÉCRIT « FRAPPEZ, JE VOUS OUVRIRAI PEUT-ÊTRE ».

ALORS QU'EST-CE QUE VOUS VOLEZ ? RÉPÉTÉ-JE.

— HEIN ? EUH, RIEN, RIEN, ÇA VA, JE SUIS À JEUN.

— VOUS ÊTES SÛR DE SAVOIR LIRE, MONSIEUR ? SOUS LES GROSSES LETTRES, IL EST ÉCRIT : SI JE VOUS OUVRIS, VOUS POURREZ ME DEMANDER LE SERVICE DE VOTRE CHOIX ETC, ETC...

— AH OUI, J'AI APERÇU DE PETITES LETTRES OUI, OUI, OUI... HÉ, HÉ, MAIS C'EST QUE ÇA M'INTERESSE, ÇA... J'AI VU UNE DAME DANS LE 63, HIER, TRÈS BELLE, JE L'AI REVUE AUTOURD'HUI DEVANT LA BOULANGERIE DU COIN.

J'EN SUIS FOU. JE VEUX QUE VOUS LA METTIEZ DANS MES BRAS.

L'AFFAIRE ÉTAIT CLASSIQUE. UNE DES CLASSIQUES. IL Y AVAIT AUSSI JE VEUX ÊTRE MILIARDAIRE ET JE VEUX ÊTRE CÉLÈBRE. SI LES FRAPPEURS AVAIENT UN PEU PLUS D'IMAGINATION, J'OUVRIRAIS PEUT-ÊTRE PLUS SOUVENT.

MAIS C'EST PAS SÛR.

— QU'EST-CE QUE VOUS FAITES DANS LA VIE ?

— JE SUIS M. TONNERRE LE NOTAIRE.

— VOUS ME VERSEREZ DISONS 100.000 FRANCS, DU POIDS D'AUTOURD'HUI. IL AVAIT PAS UN NON PLUS LES AUTRES PETITES LETTRES QUI EXPLIQUAIENT QUE J'ÉTAIS LIBRE DE CHOISIR LE MONTANT DE MES HONORAIRES.

IL SE FÂCHA. JE LUI PROUVAI SANS MAL QUE S'IL VOUAIT SE PAYER UNE MAÎTRESSE À L'AIDE DE SON CHARMÉ NATUREL, ÇA LUI CÔTERAIT BEAUCOUP PLUS CHER, QUE J'ÉTAIS DE BONNE HUMEUR ET QU'IL EN PROFITE, PARCE QUE J'AIMAIS PAS LES NOTAIRES.

JE REPÉRAI LA FEMME LE PREMIER JOUR OÙ JE ME MIS AU TRAVAIL, DANS LE 63. ELLE ME REGARDA JUSTE QUAND JE LA REGARDAI. ELLE ÉTAIT BELLE POUR UN NOTAIRE BEDONNANT. POUR UN AVENTURIER SANS SCRUPULES, ELLE ÉTAIT BELLE MAIS MOYEN.

LE VISAGE, EN PARTICULIER, SE-



RAIT PASSÉ INAPERÇU DANS LA FILE D'ATTENTE DE DISTRIBUTION DE LA FINESSE. ET EN PLEIN HIVER, ELLE AVAIT UNE CIGARETTE ÉTEINTE À LA BOUCHE ET TRIPOTAIT UN BRIQUET.

JE PROFITAI DU MOUVEMENT DE SA MAIN TENANT LE BRIQUET POUR DEVINER SON CORPS TOUT EN RESTANT CORRECT. ELLE REMUAIT SA MAIN DES GENOUX AU COU. ELLE AVAIT UNE JUPE LONGUE MAIS L'AVAIT REMONTEE À MI-CUISSE. À UN MOMENT, LA MAIN ÉTAIT REMONTEE DU CÔTÉ DU COU ET MES YEUX ÉTAIENT RESTÉS AUX CUISSES.

QUAND JE VOLUS RETROUVER LA MAIN, JE M'EMBROUILLAI SI BIEN QUE TOUJOURS EN RETARD D'UN DIXIÈME DE SECONDE, JE VIS OUVERTEMENT TOUT SON CORPS ET LORSQU'ENFIN JE CROISAI FURTIVEMENT SES YEUX, TOUT AU FOND, IL Y AVAIT MARQUÉ QU'ELLE S'EN ÉTAIT APERÇUE.

ELLE COUVRIIT SES CUISSES ET ME LANÇA UN REGARD FURIEUX. C'EST GAGNÉ, ME PENSÉ-JE, CAR JE CONNAISSAIS TRÈS BIEN LES FEMMES.

JE REGARDAI AILLEURS, LORSQUE JE REVINS SUR ELLE,

JE VIS UN FAUTEUIL VIDE. JE FOUILLAI L'AUTOBUS ET LA DÉCOUVRIS ACCROUPIE DERRIÈRE UNE BANQUETTE.

— ALORS VILAINE, ON SE CACHE ?

— MÉFIEZ-VOUS, JEUNE HOMME, SI VOUS NE VOUS TOURNEZ PAS J'APPELLE LE CHAUFFEUR.

JE NE ME RETOURNAI PAS ET ELLE N'APPELA PAS. ELLE ÉTAIT OCCUPÉE À FAIRE PIP, APPAREMMENT, ET AURAIT ÉTÉ MALVENUE DE SE PLAINDRE AU CHAUFFEUR.

— MONSIEUR, DIT-ELLE QUAND ELLE EUT TERMINÉ, VOUS ÊTES UN SALAUD.

— TOUT LES HOMMES NE SONT

JE REMONTAI À SA HAUTEUR. LA SAISIS PAR LE BRAS ET LA FIS PIVOTER D'UN COUP SEC. ELLE SE TROUVA TOUT CONTRE MOI, POITRINE CONTRE POITRINE, SURPRISE, HALETANTE.

— J'AI DEVINÉ LE TERRIBLE SECRET QUI VOUS MINE, MADAME, ET QUI VOUS FAIT FUMER EN CACHETTE. AUCUN HOMME NE PEUT SUPPORTER UNE FEMME AFFLIÉE D'UNE TELLE TARE. SAUF MONSIEUR TONNERRE LE NOTAIRE. ET EN PLUS, VOUS LUI PLAÎEZ. ELLE CONSENTIT À ME SUIVRE APRÈS AVOIR PRIS UNE BAGUETTE ET UNE TABLETTE DE CHOCOLAT.

EN CHEMIN, ELLE M'EXPLIQUA QU'ELLE NE REJETAIT PAS LA FUMÉE PAR L'ANUS MAIS QU'ELLE L'AVAIT SOUFFLÉE SOUS SA ROBE DANS L'AUTOBUS, QUE C'ÉTAIT POUR ÇA QU'ELLE ÉTAIT ACCROUPIE ET QU'ELLE PORTAIT UNE JUPE FERMÉE ALORS QUE LA MODE ÉTAIT À LA JUPE FENDUE. J'ACCEPTAI SES EXPLICATIONS SANS CHERCHER LA PETITE BÊTE, TROP CONTENT DE MA VICTOIRE.

TONNERRE LE NOTAIRE NOUS ATTENDAIT DANS SA CHAMBRE. IL PORTAIT UNE ROBE DE CHAMBRE FINE ET MOIRÉE, GENRE TISSU, ET AVAIT LES BRAS GRANDS OUVERTS.

J'Y PLACAI LA FEMME. ILS ROULÈRENT SUR LE LIT. TONNERRE, APRÈS UN BAISER, LA DÉPOUILLA DE SES VÊTEMENTS À L'EXCEPTION DE SA JUPE QU'ELLE TINT À GARDER SUR ELLE. PENDANT QU'IL LA CARESSAIT AVEC BEAUCOUP DE FORCE DANS LES CLAIQUES, ELLE CROQUAIT DU CHOCOLAT CÉPENDANT QUE DIMINUAIT LA TAILLE DE LA BAGUETTE SANS QUE POUR AUTANT J'AI PU VOIR UNE SEULE FOIS DU PAIN PÉNÉTRER DANS SA BOUCHE.

JE LA CONNAISSAIS BIEN, À PRÉSENT, ET NE M'EN ÉTONNAI PAS. JE SAVAIS OÙ PASSAIT LE PAIN ET QU'IL RESSORTIRAIT PAR SA BOUCHE UN JOUR OÙ L'AUTRE, QUE LE NOTAIRE AURAIT DROIT À UNE EXPLICATION DU GENRE LES BOUCHÉES DE PAIN JE LES MÊTS SOUS MA ROBE, ÇA REMONTE À MON ENFANCE OÙ JE N'AVAIS PAS LE DROIT DE MANGER DU CHOCOLAT SANS PAIN. PAUVRE TONNERRE.

JE QUITTAI LA PIÈCE EN FAISANT DU BRUIT SANS POUVOIR COUVRIR LE LEUR ET RETOURNAI DERRIÈRE MA PORTE AVEC UN STOCK DE POMMES DE TERRE ET L'IDÉE QUE J'ÉTAIS PAS PRÊT DE ROUVRIR MONDE D'HYPOCRITES.

Hugot

(suite de la page 91)

veilleusement décrit grâce à la sensibilité de l'animation. Quand la mère interrompt le jeu pour que l'enfant berce le nourrisson, elle tape du pied, proteste, secoue le landeau brutalement. Réprimandée, elle s'assoit avec rage sur un tabouret en soulevant ses jupes de petite fille... Le père est pêcheur. Devant la porte entrouverte, où papillote la lueur d'une lampe à pétrole, la petite sœur regarde son père jeter un filet sur son épaule. La caméra s'élève et, très loin, calmement, les rames s'enfoncent dans l'eau et la barque disparaît dans le brouillard.

Agé de trente-huit ans, Youri Norstein est né en pleine guerre.

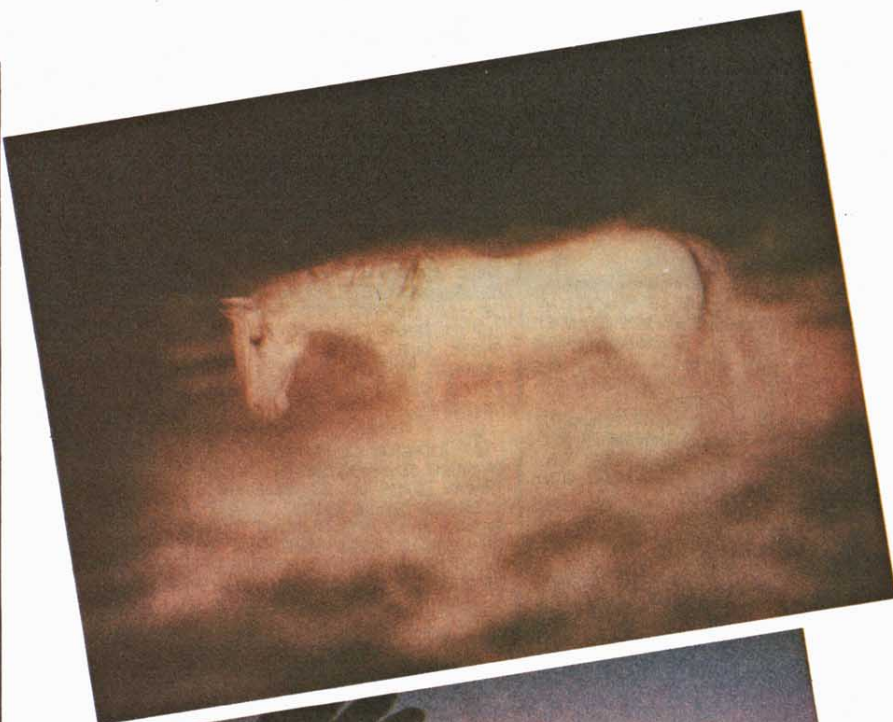
La nappe d'un festin vole au vent ; dans un rugissement, un train de guerre passe en déchirant la nuit, agitant follement les buissons et projetant à travers l'écran une feuille morte qui s'en va se poser sur l'eau avec une douceur infinie, puis dérive. Sous un réverbère volètent des moucherons. Dessous, les couples dansent un merveilleux tango. Puis une voix chante :

*Le soleil fatigué
faisait ses adieux à la mer
C'est à ce moment que tu m'as
dit
de ne plus m'aimer...*

Alors les hommes disparaissent, laissant seules les femmes. Et, sous la pluie, sous la neige, les ombres fantomatiques de soldats s'éloignent. Plus tard, sous le réverbère où s'agite la lampe affolée, claque un télégramme « Votre mari... fidèle à son devoir... héroïsme et courage... a été blessé... mort à la suite de ses blessures... » Les femmes attrapent au vol les messages sinistres. Le tango reprendra sous les feux d'artifice, mais peu d'hommes sont de retour...

LE PETIT LOUP GRIS

Souvenir amer. Dans un parc enneigé, assis sur un banc, le père picole et la mère demeure prostrée. L'enfant, lui, mange une pomme, tranquille et placide. Il se voit dans l'arbre, en compagnie des oiseaux avec lesquels il partage son goûter. Quand il oublie un des corbeaux, celui-ci, d'un délicat coup de patte, lui rappelle sa présence. Mais le père abruti se lève et, con comme Napoléon (il en attrape le chapeau...), rompt le rêve de l'enfant, qui dégringole de l'arbre. Entraîné par sa mère, ses petites jambes pédalent dans la



Un hérisson dans le brouillard



Le conte des contes

neige. Mais il se reprend ; imitant le père modèle, il en chope l'imbécillité et, du même coup, le même chapeau. Cette séquence à elle seule est un morceau d'anthologie.

Enfin le petit loup gris, complice de l'enfance de Norstein, Norstein lui-même par moments, rôde dans les ruines de la maison changée par le modernisme. Il chasse d'horribles voitures pour ne conserver que ses souvenirs. Il erre et revoit la mère enfournant le pain, il se balance sur un pédalier de machine à coudre Singer... La nuit tombée, il va ramasser quelques pommes de terre (il en laisse tomber une, mais une main rentre dans le cadrage pour la ramasser furtivement...) et, près d'un feu de bois, éclairé par intermittence par les phares des voitures de passage, il enlève les germes des patates tout en chantonnant le tango de la guerre. Une fois les pommes de terre cuites, le petit loup gris en prend une, se brûle les doigts, souffle dessus... Un moment d'animation géniale. Il ouvre enfin une pomme de terre, d'où s'échappe une légère vapeur. Il la savoure, déglutit, puis danse seul autour du feu qui n'est plus que braises. Le calme est absolu. Il souffle sur les dernières lueurs du feu et son visage s'illumine. Séquence magique et précieuse...

Plus tard, le chat qui dort dans la maison crache dans ses doigts pour éteindre la bougie. Le petit loup gris vole alors l'œuvre de l'auteur et l'emporte « très loin dans les bois ». Il court comme un dératé, affrontant voitures, autoroutes, manquant de faire écraser par une auto, aveuglé par les phares comme un lapin hypnotisé. Mais, dans la forêt ruisselante de pluie, le parchemin est devenu un enfant, et le petit loup est bien embarrassé. Avec un soupir, il emmène le bébé qu'il remmailote avec ô combien de difficultés, et s'en va en le berçant et en lui chantant la comptine. Près de la maison, sous un pont de pierre, un train passe et l'enveloppe de vapeur. La nuit tombe lentement, un réverbère s'allume et fait briller les pavés.

Parisiens, épluchez votre « Officiel » ou votre « Pariscope », le *Conte des Contes* a une chance de sortir au cinéma « Cosmos »...

Rivoire et Carret

(1) Qu'en soient infiniment remerciés Hélène Mochiri et Raymond Maillet.

REPERES FANTASTIQUES

PARALLELEMENT à la science-fiction, le fantastique suit un chemin plus discret, qui peut cependant devenir une autoroute si l'on en croit les chiffres que je pioche dans l'Année 79-80 de la S.-F. et du fantastique, ce monument indispensable que Julliard publie pour la troisième année consécutive sous la direction de Jacques Goimard : quatre-vingt-dix-huit volumes en 79 ! Sans vouloir dissenter sur les raisons de ce regain, on peut tout de même avancer que lecteurs comme auteurs ayant tellement épuisé les grandes secousses distribuées par la S.-F. (la peur du connu) font maintenant un retour à l'œuf, au cauchemar intériorisé du fantastique, à ces petits frissons que vous communique la peur de l'inconnu.

A moins que ce ne soit la même ?

Quoi qu'il en soit, et comme je l'ai fait le mois dernier pour la S.-F., voici quelques repères pour un automne frileux.

MARABOUT

C'est un oiseau qui se tient sur une patte. C'est aussi une collection qui jadis, sous la direction de J.-B. Baronian, fit le tour des classiques du genre. Aujourd'hui, après bien des difficultés à nous faire pleurer, Marabout redresse le bec en rééditant ses gros titres (*le Moine, Mandragore, Dracula*), en nous servant serrés en trois énormes volumes tous les Contes d'Hoffmann, en écrémant Sheridan Le Fanu (*l'Auberge du dragon volant, les Créatures du miroir*), en redonnant un coup de neuf à Jean-Louis Bouquet, mort il y a deux ans (*le Visage de feu, les Filles de la nuit*), en piochant dans le moins connu de Maurice Renard, de Gaston Leroux (*Hardi-gras, ou le fils de trois pères*)... Pas folichon.

NEO

Ce sont les Nouvelles Editions Oswald, qui se signalent par

les magnifiques couvertures de Jean-Michel Nicollet, les plus belles sur le marché. La collection mélange allégrement S.-F. et fantastique, avec une préférence pour ce dernier (Hodgson, Meritt : là encore, du béton armé). Signalons récemment des nouvelles de Fitz James O'Brien, *Qu'était-ce ?* de l'épouvante à l'anglaise, efficace, et une anthologie de Bernard Blanc, *Que sont les fantômes devenus ?*, rien que des textes français, récents et inédits.

Mais puisqu'on en est aux marges du fantastique et du policier, on ne se privera pas de déguster les quatre recueils portant la signature du bien regretté Hitchcock : *Histoires*

terrifiantes, Histoires épouvantables, Histoires abominables, Histoires à lire toutes portes closes, l'ensemble en Presse-Pocket. Il y a là des bijoux, et les lecteurs de S.-F. y retrouveront des tas de noms familiers : Asimov, Fritz Leiber, Algis Budrys, Sturgeon, Matheson, Brown, Bloch et bien d'autres...

LE MASQUE FANTASTIQUE

C'est dans cette collection que se retrouve Baronian depuis qu'il a sauté du dos du Marabout. Il a emporté avec lui tout Jean Ray, et aussi des titres qu'on retrouve fâcheusement dans les deux collections (*Dracula, Frankenstein*), et égale-



Un vampire de Broutin

ment le célèbre *She* de Rider Haggard, que Baronian est fier de présenter pour la première fois en français dans sa version intégrale. On le croit sur parole.

Mais il y a aussi beaucoup d'inédits récents dans sa collection (qui est la meilleure du lot en ces temps de crise), comme *les Renaissances de Joseph Tully* (W. Hallahan), typique de la veine *Exorciste* ou *Damien* : l'introduction de diableries dans un cadre urbain contemporain, avec un bon sens du suspense. Mais le meilleur reste Shirley Jackson, avec *Nous avons toujours habité le château* et *Maison hantée* (ce dernier livre à la base du fameux film de Robert Wise, *la Maison du diable*). Il y a un ton Jackson, inimitable, fait d'un surprenant mélange de distinction et de distanciation, qui fait mouche de la même manière que celui d'une autre dame dont elle est proche : Patricia Highsmith... Que de perversité chez l'avenir de l'homme.

Quatre somptueuses anthologies hors format et grande collection (ou l'inverse) complètent la production de la Librairie des Champs-Élysées (qui publie *Le Masque*) : *Histoires d'océans maléfiques*, *Histoires d'amour et de mort à Vienne*, *Histoires anglo-saxonnes de vampires*, *Histoires terribles de revenants*, cette dernière composée par Baronian lui-même (qui vient d'ailleurs de sortir un policier sous pseudo à Red Label : toujours cette imbrication du fantastique et du polar, on n'en sort pas, mon encre bave dans les colonnes de *Manchette*). Tout est à lire à petites gorgées, les océans sont beaux et classiques (Blackwood, Hodgson), les viennoises culturelles et germaniques (ben tiens : Meyrink, Rilke), les vampiresques très *pulps* (Brown, Keller, Ashton, Smith), les revenants mêlés, puisque ça va de John Dickson Carr à Daniel Walther, en passant par Maurice Leblanc.

On aurait aimé ici-même célébrer une nouvelle collection dont la création était imminente depuis deux ans, et que Goimard avait en projet à Presses-Pocket. Mais il est sûr maintenant que cette collection ne verra jamais le jour et repoussera dans les limbes les Gabriel Jan et autres Keller (1). Mais puisque ce tour d'horizon de l'au-delà en est à cette étape, il faut y recommander *Grefte mortelle* de

Marc Agapit (surréalisant), *le Bruit du silence* de Steiner (classique), et surtout *Terreur* de Benoît Becker (un suspense superbe du genre Boileau-Narcejac, cuvée des *Diaboliques* revue par Clouzot). Le tout, on le répète pour ceux qui ne savent pas, publié originellement au milieu des années 50 dans la défunte collection « Angoisse ».

On bascule du Grand Guignol à la prose précise et distinguée de Yves et Ada Rémy avec *les Soldats de la mer*, des nouvelles d'un fantastique solide qui ouvrent une nouvelle collection, chez Seghers cette fois, dirigée par Gérard Klein. Ça s'appelle, la collection, « Les fenêtres de la nuit », et on nous y promet du merveilleux et de l'insolite. Qui vivra verra. Encore plus précis, encore plus distingué, carrément rococo même est *Derrière l'œil*, un recueil du belge Gaston Compère (ce n'est pas un pseudo), qui eut jadis le prix Jean Ray, et nous donne cette fois, chez Jacques Antoine, Bruxelles, six textes durailles à lire sur les lieux et villes embrumés.

On termine, même s'il ne s'agit pas de fantastique mais plutôt de S.-F. (encore que...) par *Nuit et voyage*, un texte court de Michel Jeury (sur les transformations de l'identité et l'errance du réel), magnifiquement illustré par le graveur Roland Grünberg, et qu'un jeune éditeur marginal, Michel Ruf (140, rue Charles-Gounod, 54500 Vandœuvre) vient de sortir, en « prenant son temps », comme il dit. Il a raison. On lui commande son bouquin, pour 25 F.

Vu qu'on glisse tout doucement de l'angoisse au merveilleux, on signale, en charnière, trois petits bouquins pour enfants, les « Guides de l'étrange », chez Hachette, où quelques faits maudits sont illustrés (assez mal, hélas) par des Anglais peu inspirés. Il y a ainsi *Vampires et démons*, *Fantômes et lieux hantés*, et *Forces mystérieuses*, le dernier étant tout bonnement n'importe quoi.

Alors, tant qu'à faire, si on veut vraiment se faire plaisir en s'instruisant, s'en mettre plein les mirettes en rigolant, aller d'étonnement en étonnement, il faut plonger dans *les Gnomes*, splendide album traduit du hollandais, avec des centaines de gouaches faussement documentaires mais on s'y croirait, et des textes d'un humour vraiment souriant qu'on

croit encore plus. On sait tout sur les gnomes, combien ils pèsent (300 g), combien ils mesurent (15 cm), combien de temps ils vivent (275 ans), comment ils fabriquent leurs habits (avec patience), et s'ils frayent avec les animaux des bois (oui, sauf avec le putois, qui les hypnotise pour les manger crus), quelle est leur vie sexuelle (on ne vous le dira pas), comment est composée leur maison, et tout et tout et tout. Le texte est de Wil Huygen, les peintures de Rien Poortvliet, c'est Albin-Michel qui a publié le livre chez nous, c'est une bien bonne idée, la mauvaise étant son refus de m'envoyer un service de presse. Mais voyez, on n'est pas rancunier, enfin pas toujours.

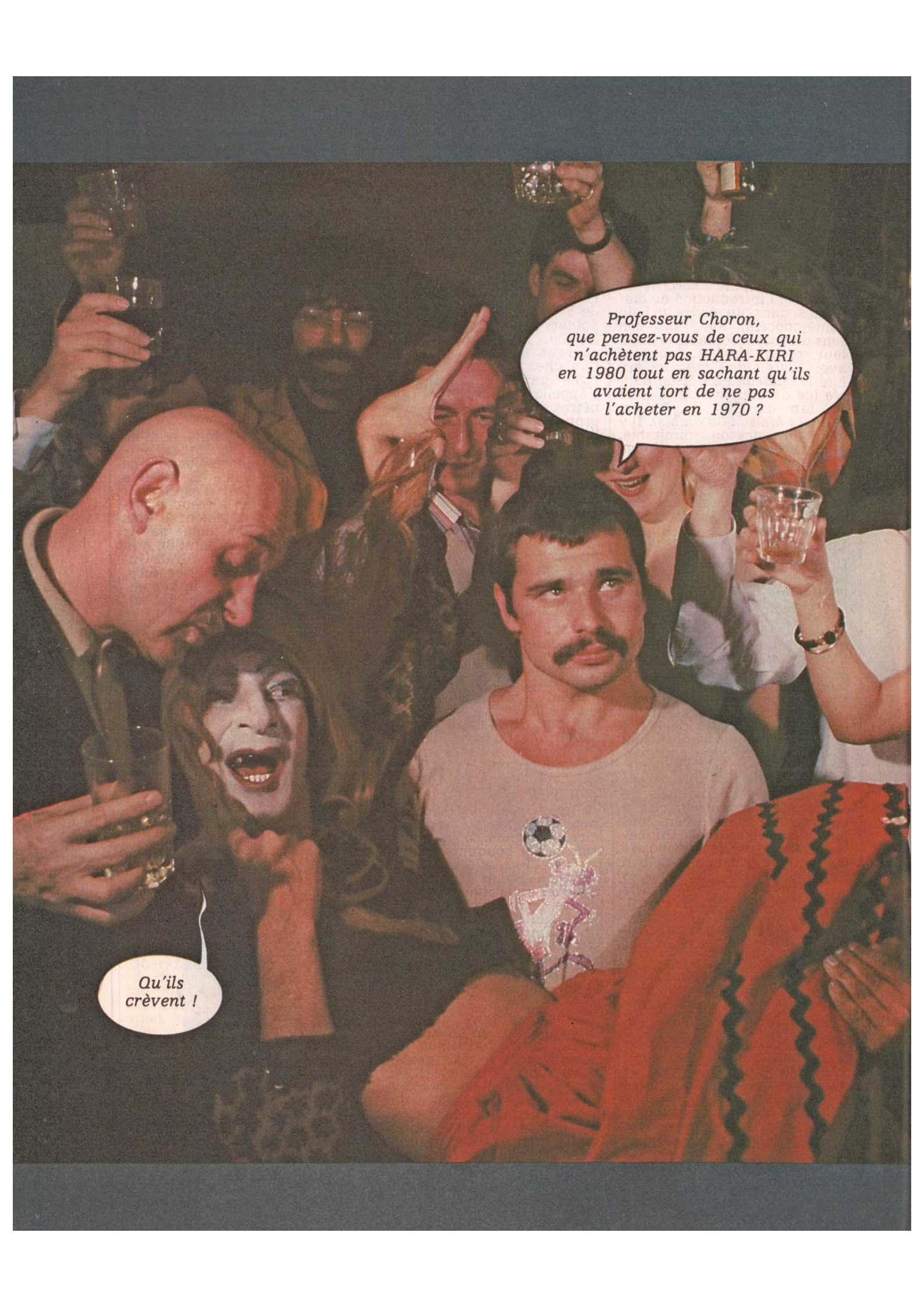
En fait, le fantastique, je m'en rends compte en fin de parcours, c'est encore plus tout ce qu'on veut que la S.-F. : preuve que c'est un état d'esprit, qui vous balade de la franche terreur au divertissement le plus enchanteur, vous mène par le bout du nez de la punition à la récompense, comme dirait Untel. Seulement, en littérature, la punition comme la récompense, c'est encore une récompense. Quelle chance on a !

Andrevon

(1) Il ne s'agit pas de l'Américain David H. Keller, auteur de *la Guerre du lierre*, mais du Français à deux têtes D.-H. Keller (pseudonyme de Richard et Bessières pour leurs prestations en fantastique). Il fallait oser. Ils l'ont fait. Chapeau !



Un gnome de Poortvliet



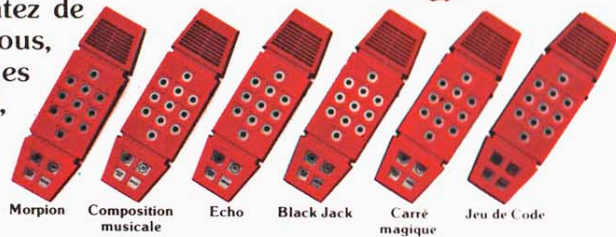
*Professeur Choron,
que pensez-vous de ceux qui
n'achètent pas HARA-KIRI
en 1980 tout en sachant qu'ils
avaient tort de ne pas
l'acheter en 1970 ?*

*Qu'ils
crèvent !*

SOYEZ PLUS MALIN QUE MERLIN.



Merlin, c'est un cerveau électronique capable de jouer à six jeux différents. Et d'y jouer bien. Merlin peut jouer de tas de façons différentes et il peut même varier, si vous vous sentez de taille, la difficulté de certains jeux. Merlin joue avec vous, et aussi contre vous. Pour jouer, il suffit d'appuyer sur les touches qui déclenchent des lumières et des sons. Quand Merlin perd, il vous applaudit. Quand il gagne, il se moque de vous. Alors faites attention. Et soyez plus malin que Merlin.



Morpion

Composition musicale

Echo

Black Jack

Carre magique

Jeu de Code

MERLIN

électronique. Six jeux en un.

Gauloises. 20 cigarettes. Avec ou sans filtre.

GAULOISES
LABORAT



®